



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
SC MP
49(8
NAPOLI



ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME HUITIEME.



A PARIS,
Chez MOUCHET, grande Salle du Palais, à la Justice.

M. DCC. LIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES PIECES CONTENUES
en ce huitieme tome.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, fils de la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LE VICOMTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, conſeiller, amant de la Comteſſe.

MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comteſſe.

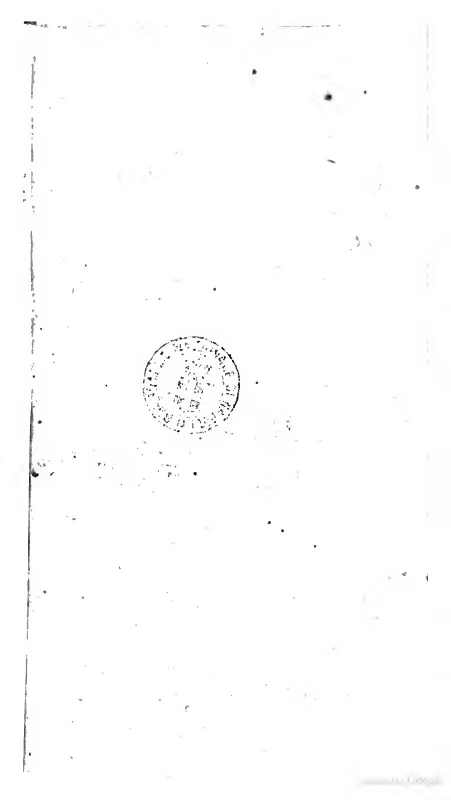
MONSIEUR BOBINET, précepteur de M. le Comte.

ANDRÉE, ſuivante de la Comteſſe.

JEANNOT, valet de M. Tibaudier.

CRIQUET, valet de la Comteſſe.

La ſcene eſt à Angoulême.





F. Boucher del. Et. Fessard Sc.

LA COMTESSE DESCARBAGNAS



LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE

LE VICOMTE.



É quoi, Madame, vous êtes déjà ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte, Cléante; & il n'est guere honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la Cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter; & c'est-là, comme vous savez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvellistes qui cherchent par-tout où répandre les contes qu'ils ramas-

fent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusque aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait avec grand mystere une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries de la gazette de Hollande, dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, & qu'il ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos troupes, & de-là s'est jetté à corps perdu dans le raisonnement du ministere, dont il remarque tous les défauts, & d'où j'ai crû qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'état lui laisse voir tous ses desseins; & elle ne fait pas un pas, dont il ne pénetre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vûes de la prudence de nos voisins, & remue, à sa fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusqu'en Afrique, & en Asie; & il est informé de tout ce qui s'agite dans le conseil d'en-haut du Prête-Jean & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, & faire qu'elle soit plus aisément reçûe.

LE VICOMTE.

C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; & si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier; que cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent; que j'évite le

tête à tête avec cette Comtesse ridicule dont vous m'embarrassez ; &, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyiez.

JULIE.

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plûtôt, nous aurions profité de tous ces momens ; car j'ai trouvé en arrivant que la Comtesse étoit sortie, & je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, & me faire moins acheter le bonheur de vous voir ?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part ; & que mes freres, non plus que votre pere, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux joüir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, & me contraindre à perdre en une sotte feinte, les momens que j'ai près de vous ?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour ; & puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez, m'est une comédie fort agréable ; & je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre Comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris, la ramene dans

Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à son ridicule de nouveaux agrémens ; & sa sottise tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui ; mais vous ne considerez pas que le jeu qui vous divertit, tient mon cœur au supplice, & qu'on n'est point capable de se jouer long-temps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur ; &, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous reciter, sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poëte.

C'est trop long-temps, Iris, me mettre à la torture.

Iris ; comme vous le voyez, est mise là pour Julie.

C'est trop long-temps, Iris, me mettre à la torture ;
Et, si je suis vos lois, je les blâme tout bas.
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rens les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre ;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;

Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites-là bien plus mal traité que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent Messieurs les poëtes, de mentir de gaieté de cœur, & de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensees qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là. Il est permis d'être par fois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vûs.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie, on sait dans le monde que vous avez de l'esprit; & je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu, Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit! Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu, Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela, que vous mourrez d'envie de me les donner; & je vous embarrasserois si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame? Vous vous moquez, & je ne suis pas si poëte que vous pourriez croire pour... Mais voici votre Madame la Comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver; &

vais disp ser tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, & CRIQUET *dans le fond du théatre.*

LA COMTESSE.

Ah, mon Dieu! Madame, vous voilà toute seule? Quelle pitié est-ce-là? Toute seule! Il me semble que mes gens m'avoient dit, que le Vicomte étoit ici.

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment, il vous a vûe?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame; & il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelqu'amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au sexe; & je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes, qui s'applaudissent des incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous soyiez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate

dans toutes ses actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, & je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse & de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté & de la complaisance (*appercevant Criquet.*) pour les autres. Que faites-vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde. A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Fille, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes.

ANDRÉE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboëtée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garderobe.

Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle, que veut-elle faire, cet oison bridé ?

ANDRÉE.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garderobes.

LA COMTESSE.

(à Julie.)

Ah, mon Dieu, l'impertinente ! Je vous demande *(à Andrée.)* pardon, Madame. Je vous ai dit ma garderobe, grosse bête, c'est-à-dire, où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garderobe ?

LA COMTESSE.

Oui, butorde ; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeller gardemeuble.

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

QUelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux là ?

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mere nourrice que j'ai mise à la chambre, & elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, Madame ; & il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons des siéges. Holà, laquais, laquais, laquais. En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des siéges. Filles, laquais, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, & que nous serons contraintes de nous donner des siéges nous-mêmes.

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

ANDRÉE.

Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres.

ANDRÉE.

J'enfermois votre manchon & vos coëffes dans votre armoi.... dis-je dans votre garderobe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE.

Holà, Criquet.

LA COMTESSE.

Laissez-là votre Criquet, bouviere; & appellez, laquais.

ANDRÉE.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd, Criq... Laquais, laquais.

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET.

Plaît-il ?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin ?

CRIQUET.

Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la rue ?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, & vous devez sçavoir que là-dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer ; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre écuyer ? Est-ce maître Charles, que vous appellez comme cela ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous, sotte que vous êtes, vous ne sauriez ouvrir la bouche, que vous ne disiez une imperti-
(à Criquet.) *(à Andrée.)*
nence. Des siéges. Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez toute effarée ?

ANDRÉE.

Madame....

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame. Qu'y a-t-il ?

ANDRÉE.

C'est que. . . .

LA COMTESSE.

Quoi ?

ANDRÉE.

C'est que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment ? Vous n'en avez point ?

ANDRÉE.

Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE.

La bouviere ! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés ?

ANDRÉE.

Je n'en ai point vû depuis que je suis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de-là, insolente. Je vous renvoyerai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

SCENE VII.

LA COMTESSE & JULIE *faisant des cérémonies pour s'asseoir.*

LA COMTESSE.

MAdame.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah, Madame !

JULIE.

Ah, Madame !

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Madame !

JULIE.

Mon Dieu, Madame !

LA COMTESSE.

Oh, Madame!

JULIE.

Oh, Madame !

LA COMTESSE.

Hé, Madame !

JULIE.

Hé, Madame !

LA COMTESSE.

Hé, allons donc, Madame !

JULIE.

Hé, allons donc, Madame !

LA COMTESSE.

Je ſuis chez moi, Madame. Nous ſommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame ?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE *apportant un verre d'eau*, CRIQUET.

LA COMTESSE *à Andrée.*

ALlez, impertinente, je bois avec une ſoucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une ſoucoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une ſoucoupe ?

CRIQUET.

Une ſoucoupe ?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne fais.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas?

ANDRÉE.

Nous ne favons pas tous deux, Madame, ce que c'eft qu'une foucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'eft une affiette, fur laquelle on met le verre.

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

VIve Paris pour être bien fervie, on vous entend-là au moindre coup d'œil.

SCENE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE *apportant un verre d'eau avec une affiette deffus*, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HÉ bien! Vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'eft deffous qu'il faut mettre l'affiette.

ANDRÉE.

Cela eft bien aifé. (*Andrée caffe le verre en le pofant fur l'affiette.*)

LA COMTESSE.

Hé bien, ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien, oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal adroite, cette bouviere, cette butorde, cette....

ANDRÉE *s'en allant.*

Dame, Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCENE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

En vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes, on n'y fait point du tout son monde; & je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me desespérer, par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre! Ils n'ont point fait de voyage à Paris?

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vû toute la Cour.

JULIE.

Les sottes gens que voilà.

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables, avec les impertinentes éga-

lités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses ; & ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi-bien gentilhomme que feu Monsieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE.

On fait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chere. Cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne se leve pas, si l'on veut, de dessus son siége ; &, lorsque l'on veut voir la revûe, ou le grand ballet de Psiché, on est servi à point nommé.

JULIE.

Je pense, Madame, que durant votre séjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la Cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter ; & je garde dans ma cassette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées ; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms, on sait ce qu'on veut dire par les galans de la Cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redescendre à un Monsieur Tibaudier le conseiller, & à Monsieur Harpin le receveur des tailles. La chûte est grande, je

vous l'avoue ; car pour Monſieur votre Vicomte, quoique Vicomte de province, c'eſt toujours un Vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait ; mais un conſeiller & un receveur ſont des amans un peu bien minces, pour une grande Comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir ; ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de ſoupirans. Il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un amant ſeul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites ; c'eſt une école que votre converſation, & j'y viens tous les jours apprendre quelque choſe.

SCENE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET *à la Comteſſe.*

VOilà Jeannot de Monſieur le Conſeiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos âneries. Un laquais qui ſauroit vivre, auroit été parler tout bas à la Demoiſelle ſuivante, qui ſeroit venue dire doucement à l'oreille de ſa maîtreſſe : Madame, voilà le laquais de Monſieur un tel, qui demande à vous dire un mot ; à quoi la maîtreſſe auroit répondu, faites-le entrer.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

(*à Jeannot.*)

Autre lourderie. Qu'y a-t-il, laquais ? Que portes-tu-là ?

JEANNOT.

C'eſt Monſieur le Conſeiller, Madame, qui vous ſouhaite le bon jour, & auparavant que de venir, vous envoie des poires de ſon jardin, avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'eſt du bon chrétien, qui eſt fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE *donnant de l'argent à Jeannot.*

Tien, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh, non, Madame !

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé, prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET *à Jeannot qui s'en va.*

Donnez-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui? Quelque sot!

CRIQUET.

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris sans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce Monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, & qu'il est fort respectueux.

SCENE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bien-tôt prête; & que, dans un quart d'heure, nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

(à Griquet.)

Je ne veux point de cohue au moins. Que l'on dise à mon Suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la comédie; & je n'y saurois prendre de plaisir, lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

(au Vicomte, après qu'il s'est assis.)

Laquais, un siége. Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de Monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vû.

LE VICOMTE *après avoir lû tout bas le billet.* Voici un billet du beau style, Madame, & qui mérite d'être écouté.

Madame, je n'aurois pas pû vous faire le présent que je vous envoie, si je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE.

Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en quadrent mieux avec la dureté de votre ame, qui, par ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes, qui me jetteroit dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rens le bien pour le mal; c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente

des poires de bon chrétien, pour des poires d'angoisse que vos cruautés me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER votre esclave indigne.

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raison, Madame; &, Monsieur le Vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCENE XVI.

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

APprochez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçû, aussi-bien que vos poires; & voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui suis bien obligé, Madame; &, si elle a jamais quelque procès en notre siége, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, & votre cause est juste.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide; & j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par

un tel rival, & que Madame ne ſoit circonvenue par la qualité de Vicomte.

LE VICOMTE.

J'eſpérois quelque choſe, Monſieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER.

Voici encore, Madame, deux petits verſets ou couplets que j'ai compoſés à votre honneur & gloire.

LE VICOMTE.

Ah, je ne penſois pas que Monſieur Tibaudier fût poëte; & voilà pour m'achever, que ces deux petits verſets-là!

LA COMTESSE.

(à Criquet.)

Il veut dire deux ſtrophes. Laquais, donnez un ſiége à Monſieur Tibaudier.

(bas à Criquet qui apporte une chaiſe.)

Un pliant, petit animal. Monſieur Tibaudier, mettez-vous-là, & nous liſez vos ſtrophes.

M. TIBAUDIER.

Une perſonne de qualité
Ravit mon ame,
Elle a de la beauté;
J'ai de la flamme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je ſuis perdu après cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers eſt beau. Une perſonne de qualité.

JULIE.

Je crois qu'il eſt un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle penſée.

LA COMTESSE *à M. Tibaudier.*

Voyons l'autre ſtrophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne fais pas si vous doutez de mon parfait amour,
Mais je sais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller, par respect, faire au vôtre sa cour.
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,
Et de ma foi, dont unique est l'espece,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être Comtesse,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigresse,
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà supplanté, moi, par Monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne pensez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame! Me moquer? Quoique son rival, je trouve ses vers admirables, & ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi? Martial fait-il des vers? Je pensois qu'il ne fît que des gants?

M. TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce Martial-là, Madame, c'est un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monsieur Tibaudier a lû les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, si ma musique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte soit de la partie; car

il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là-dedans.

SCENE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HOlà, Monsieur Bobinet. Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que desire Madame la Comtesse d'Escarbagnas, de son très-humble serviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas, avec mon fils le Comte?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le Marquis & le Commandeur?

M. BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le Comte?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monsieur Bobinet?

M. BOBINET.

Il compose un thême, Madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Ciceron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait ainsi que vous le commandez.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE *à la Comtesse.*

CE Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage; & je crois qu'il a de l'esprit.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

ALlons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE *montrant Julie.*

Comte, saluez Madame, faites la révérence à Monsieur le Vicomte, saluez Monsieur le Conseiller.

M. TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la

grace d'embraſſer Monſieur le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime auſſi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Monſieur Tibaudier, de quelle comparaiſon vous ſervez-vous-là!

JULIE.

En vérité, Madame, Monſieur le Comte a tout-à-fait-bon air.

LE VICOMTE.

Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un ſi grand enfant?

LA COMTESSE.

Hélas, quand je le fis, j'étois ſi jeune, que je me jouois encore avec une poupée!

JULIE.

C'eſt Monſieur votre frere, & non pas Monſieur votre fils.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, ayez bien ſoin au moins de ſon éducation.

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune choſe pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite; & je tâcherai de lui inculquer les ſemences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monſieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

Allons, Monſieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro ſoli quod convenit eſto virile, omne vi-

LA COMTESSE.

Fi, Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez-là ?

M. BOBINET.

C'est du Latin, Madame, & la premiere regle de Jean Despautere.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, ce Jean Despautere-là est un insolent; & je vous prie de lui enseigner du Latin plus honnête que celui-là !

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il acheve, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique assez.

SCENE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, M. BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET.

Les comédiens envoyent dire qu'ils sont tous prêts.

LA COMTESSE.

(montrant Julie.)

Allons nous placer. Monsieur Tibaudier, prenez Madame.

(Criquet range tous les siéges sur un des côtés du théâtre, la Comtesse, Julie & le Vicomte s'asseyent; M. Tibaudier s'assied aux pieds de la Comtesse.)

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différens morceaux de

de musique & de danse, dont on a voulu composer ce divertissement, & que....

LA COMTESSE.

Mon Dieu, voyons l'affaire! On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE.

Qu'on commence le plûtôt qu'on pourra, & qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

(Les violons commencent une ouverture.)

SCENE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN.

PArbleu, la chose est belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

Holà, Monsieur le receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre, comme cela, une comédie?

M. HARPIN.

Morbleu, Madame, je suis ravi de cette aventure; & ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & l'assurance qu'il y a au don de votre cœur, & aux sermens que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE.

Mais vraiment! On ne vient point ainsi se jetter au-travers d'une comédie, & troubler un acteur qui parle.

M. HARPIN

Hé, têtebleu, la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; &, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu, je le sais bien; je le sais bien, morbleu; &....

(M. Bobinet épouvanté, emporte le Comte & s'enfuit; il est suivi par Criquet.)

LA COMTESSE.

Ah, fi, Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte!

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes juremens, ce sont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort & le sang, que de faire ce que vous faites avec Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sais pas, Monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez; & si....

M. HARPIN *au Vicomte.*

Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel, je ne le trouve point étrange; & je vous demande pardon, si j'interromps votre comédie; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé, & nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne sais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point

de la forte; & l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi, me plaindre doucement?

LA COMTESSE.

Oui. L'on ne vient point crier, de dessus un théatre, ce qui se doit dire en particulier.

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu, tout exprès; c'est le lieu qu'il me faut; & je souhaiterois que ce fût un théatre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités.

LA COMTESSE.

Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que Monsieur le Vicomte me donne? Vous voyez que Monsieur Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

M. HARPIN.

Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît, je ne sais pas de quelle façon Monsieur Tibaudier a été avec vous; mais Monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, & je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, Monsieur le receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité; & ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous & moi.

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre, quittons la faribole?

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monsieur le Vicomte; vous n'êtes pas la premiere femme qui joue dans le monde

de ces sortes de caracteres, & qui ait auprès d'elle un Monsieur le receveur, dont on lui voit trahir & la passion & la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vûe. Mais ne trouvez pas étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du tems, & que je vienne vous assurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous; & que Monsieur le receveur ne sera plus pour vous Monsieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode! On ne voit autre chose de tous côtés. Là, là, Monsieur le receveur, quittez votre colere; & venez prendre place pour voir la comédie.

M. HARPIN.

(*montrant M. Tibaudier.*)

Moi, morbleu, prendre place! Cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, Madame la Comtesse, à Monsieur le Vicomte; & ce sera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma scene faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; & je vous ferai voir que je suis au poil & à la plume.

M. HARPIN *en sortant.*

Tu as raison, Monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, M. TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT *au Vicomte.*

VOilà un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vîte.

LE VICOMTE *lisant.*

En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parens, & de ceux de Julie vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous & d'elle. Bon soir.

(à Julie.)

Ma foi, Madame, voilà notre comédie achevée aussi.

(le Vicomte, la Comtesse, Julie, & Monsieur Tibaudier se levent.)

JULIE.

Ah, Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès?

LA COMTESSE.

Comment donc? Qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie; &, si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complette de tout point, vous épouserez Monsieur Tibaudier, & donnerez Mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi! Jouer de la sorte une personne de ma qualité?

LE VICOMTE.

C'est sans vous offenser, Madame; & les comédies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse, pour faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'est bien de l'honneur. Madame.

LE VICOMTE *a la Comtesse.*

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN.

NOMS DE CEUX QUI REPRESENTOIENT dans la Comtesse d'Escarbagnas.

La Comtesse, *Mademoiselle Marotte.* Julie, Marquise, *Mademoiselle Beauval.* Cléante, Vicomte, *le Sieur la Grange.* Le petit Comte, fils de la Comtesse, *le Sieur Gaudon.* Bobinet, *le Sieur Beauval.* M. Tibaudier, Conseiller, *le Sieur Hubert.* M. Harpin, receveur des tailles, *le Sieur du Croisy.* Andrée, *Mademoiselle Bonneau.* Criquet, *le Sieur Finet.* Jeannot, *le Sieur Boulonnois.*

AVERTISSEMENT.

LE Roi s'étant proposé de donner un divertissement à Madame, à son arrivée à la Cour, choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis quelques années, & ordonna à Moliere de composer une comédie, qui enchaînât tous ces morceaux différens de musique & de danse. Moliere composa pour cette fête, la Comtesse d'Escarbagnas, comédie en prose & une pastorale; ce divertissement parut à Saint-Germain-en-Laye au mois de Décembre 1671, sous le titre de *Ballet des Ballets.*

Ces deux pieces composoient sept actes, qui étoient précédés d'un prologue, & qui étoient suivis chacun d'un Intermede. La Comtesse d'Escarbagnas ne parut sur le théâtre du Palais royal qu'en un acte, au mois de Juillet 1672, telle qu'on la joue encore aujourd'hui, & telle qu'elle est imprimée. Il y a apparence qu'elle étoit divisée d'abord en plusieurs actes. Pour ce qui est de la Pastorale, il ne nous en reste que le nom des acteurs, & des comédiens qui la représentoient.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

UNE NYMPHE. . . .	*Mademoiselle de Brie.*
LA BERGERE en homme	*Mademoiselle Moliere.*
LA BERGER en femme	*Mademoiselle Moliere.*
UN BERGER amant . .	*le Sieur Baron.*
I. PASTRE	*le Sieur Moliere.*
II. PASTRE	*le Sieur la Thorilliere.*
UN TURC	*le Sieur Moliere.*

Voici quel étoit l'ordre & la distribution des actes & des Intermedes de ce divertissement.

PROLOGUE.

Le prologue réunissoit le premier Intermede des Amans magnifiques, avec les chants & les danses du prologue de Psiché. Vénus descendue du ciel, jettoit les fondemens de toute la comédie & des divertissemens qui devoient suivre.

PREMIER ACTE DE LA COMÉDIE.

PREMIER INTERMEDE.

La plainte qui fait le premier Intermede de Psiché.

SECOND ACTE DE LA COMÉDIE.

SECOND INTERMEDE.

Cérémonie magique de la Pastorale comique, représentée dans la troisiéme entrée du Ballet des Muses.

TROISIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

TROISIÉME INTERMEDE.

Combat des suivans de l'Amour & des suivans de Bacchus, qui fait le quatriême Intermede de George Dandin.

QUATRIÉME ACTE DE LA COMÉDIE.

QUATRIÉME INTERMEDE.

Entrée d'une Egyptienne danſante & chantante, ſuivie de douze Egyptiens danſans, tirée de la Paſtorale comique, repréſentée dans la troiſiéme entrée du Ballet des Muſes.
Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le ſecond Intermede de Pſiché.

CINQUIÉME ACTE DE LA COMÉDIE.

CINQUIÉME INTERMEDE.

Cérémonie Turque, du quatriéme acte du Bourgeois gentilhomme.

SIXIÉME ACTE DE LA COMÉDIE.

SIXIÉME INTERMEDE.

Entrée d'Italiens, tirée du Ballet des nations, repréſenté à la ſuite du Bourgeois gentilhomme.
Entrée d'Eſpagnols, tirée du même Ballet des nations.

SEPTIÉME & dernier ACTE DE LA COMÉDIE.

SEPTIÉME & dernier INTERMEDE.

Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Mome & de Mars, qui fait le dernier Intermede de Pſiché.

Fin du Ballet des Ballets.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARGAN, malade imaginaire.

BELINE, feconde femme d'Argan.

ANGELIQUE, fille d'Argan.

LOUISON, petite fille, fœur d'Angelique.

BERALDE, frere d'Argan.

CLEANTE, amant d'Angelique.

MONSIEUR DIAFOIRUS, medecin.

THOMAS DIAFOIRUS, fils de Monfieur Diafoirus.

MONSIEUR PURGON, medecin.

MONSIEUR FLEURANT, apoticaire.

MONSIEUR BONNEFOI, notaire.

TOINETTE, fervante d'Argan.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.

DEUX ZEPHIRS, danfans.

CLIMENE.

DAPHNÉ.

TIRCIS, amant de Climene, chef d'une troupe de bergers.

DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.

BERGERS & BERGERES de la suite de Tircis, chantans & dansans.

BERGERS & BERGERES de la suite de Dorilas, chantans & dansans.

PAN.

FAUNES dansans.

ACTEURS DES INTERMEDES.

DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.

UNE VIEILLE.

VIOLONS.

ARCHERS, chantans & dansans.

DANS LE SECOND ACTE.

UNE EGYPTIENNE, chantante.

UN EGYPTIEN, chantant.

EGYPTIENS & EGYPTIENNES, chantans & dansans.

DANS LE TROISIÉME ACTE.

TAPISSIERS, dansans.

LE PRÉSIDENT de la faculté de medecine.

DOCTEURS.

ARGAN, bachelier.

APOTICAIRES avec leurs mortiers & leurs pilons.

PORTE-SERINGUES.

CHIRURGIENS.

La scene est à Paris.



LE MALADE IMAGINAIRE

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

APrès les glorieuses fatigues, & les exploits victorieux de notre auguste Monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire, travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire ; & ce prologue est un essai des louanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la comédie du *Malade imaginaire*, dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.

PROLOGUE.

Le théatre représente un lieu champêtre.

SCENE PREMIERE.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *dansans.*

FLORE.

QUittez, quittez vos troupeaux ;
Venez, Bergers, venez, Bergeres,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux ;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien cheres ;

Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergeres,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

SCENE II.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *dansans*, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

CLIMENE *à Tircis*, & DAPHNÉ *à Dorilas*.

Berger, laissons-là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS *à Climene*, & DORILAS *à Daphné*.

Mais au moins, dis-moi, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

Si tu feras sensible à mon ardeur fidele.

CLIMENE, & DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS & DORILAS.

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je esperer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE & DAPHNÉ.

Voilà Flore qui nous appelle.

SCENE III.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *danſans*, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, BERGERS & BERGERES *de la ſuite de Tircis & de Dorilas*, *chantans & danſans.*

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & les bergeres vont ſe placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.

QUelle nouvelle parmi nous,
Déeſſe doit jetter tant de réjouiſſance?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en ſoupirons tous.

CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici; ſilence, ſilence.
Vos vœux ſont exaucés, LOUIS eſt dé retour,
Il ramene en ces lieux les plaiſirs & l'amour,
Et vous voyez finir vos mortelles allarmes.
Par ſes vaſtes exploits ſon bras voit tout ſoumis;
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

CHŒUR.

Ah, quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! Qu'elle est belle !
Que de plaisirs ! Que de ris ! Que de jeux !
Que de succès heureux !
Et que le ciel a bien rempli nos vœux !
Ah, quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! Qu'elle est belle !

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & les bergeres expriment, par leurs danses, les transports de leur joie.

FLORE.

De vos flûtes bocageres
Réveillez les plus beaux sons ;
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matieres.
Après cent combats
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez, entre vous,
Cent combats plus doux ;
Pour chanter sa gloire.

CHŒUR.

Formons, entre nous,
Cent combats plus doux ;
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois ;
Des présens de mon empire,
Prépare un prix à la voix
Qui saura le mieux nous dire
Les vertus & les exploits
Du plus auguste des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.

DAPHNÉ.

Si Dorilas eſt vainqueur,

CLIMENE.

A le chérir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à ſon ardeur.

TIRCIS.

O trop chere eſpérance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TIRCIS & DORILAS.

Plus beau ſujet, plus belle récompenſe,
Peuvent-ils animer un cœur?

Tandis que les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, Flore, comme juge, va ſe placer au pied d'un arbre, qui eſt au milieu du théatre, les deux troupes de bergers & de bergeres ſe placent chacune du côté de leur chef.

TIRCIS.

Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,
Contre l'effort ſoudain de ſes flots écumeux
Il n'eſt rien d'aſſez ſolide;
Digues, châteaux, villes & bois,
Hommes, & troupeaux à la fois,
Tout cede au courant qui le guide;
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ſes exploits.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & les bergeres de la ſuite de Tircis, danſent autour de lui pour exprimer leurs applaudiſſemens.

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuſe obſcurité de la nue enflammée,
Fait, d'épouvante & d'horreur,

Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & les bergeres de la suite de Dorilas applaudissent à ses chants en dansant autour de lui.

TIRCIS.

Des fabuleux exploits que la Grece a chantés,
Par un brillant amas de belles vérités,
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demi-Dieux
Que vante l'histoire passée
Ne sont point à notre pensée,
Ce que Louis est à nos yeux.

V. ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & les bergeres du côté de Tircis recommencent leurs danses.

DORILAS.

Louis fait à nos temps, par ses faits inouis,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siecles évanouïs;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

VI. ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & bergeres du côté de Dorilas recommencent aussi leurs danses.

VII. ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers & les bergeres de la suite de Tircis & de Dorilas, se mêlent & dansent ensemble.

SCENE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZEPHIRS, *danſans*, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, FAUNES, *danſans*, BERGERS & BERGERES *chantans & danſans*.

PAN.

LAiſſez, laiſſez, Bergers, ce deſſein téméraire,
Hé, que voulez-vous faire?
Chanter ſur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon ſur ſa lyre,
Avec ſes chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire;
C'eſt donner trop d'eſſor au feu qui vous inſpire;
C'eſt monter vers les cieux ſur des aîles de cire,
Pour tomber dans le fond des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'Intrépide courage,
Il n'eſt point d'aſſez docte voix,
Points de mots aſſez grands pour en tracer l'image;
Le ſilence eſt le langage
Qui doit louer ſes exploits.
Conſacrez d'autres ſoins à ſa pleine victoire,
Vos louanges n'ont rien qui flatte ſes deſirs;
Laiſſez, laiſſez-là ſa gloire,
Ne ſongez qu'à ſes plaiſirs.

CHŒUR.

Laiſſons, laiſſons-là ſa gloire;
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

FLORE *à Tircis & à Dorilas*.

Bien que pour étaler ſes vertus immortelles,
La force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez pas tous deux de recevoir le prix.

Dans les choses grandes & belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

VIII. ENTRÉE DE BALLET.

Les deux Zéphirs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite à Tircis & à Dorilas.

CLIMENE & DAPHNÉ *donnant la main à leurs amans.*

DAns les choses grandes & belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS & DORILAS.

Ah, que d'un doux succès notre audace est suivie !

FLORE & PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous desormais.

FLORE & PAN.

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie.

CHŒUR.

Joignons tous dans ce bois
Nos flûtes & nos voix,
Ce jour nous y convie ;
Et faisons aux échos redire mille fois,
LOUIS est le plus grand des Rois,
Heureux, heureux, qui peut lui consacrer sa vie.

IX. & derniere ENTRÉE ET BALLET.

LEs Faunes, les bergers, & les bergeres se mêlent ensemble ; il se fait entr'eux des jeux de danse, après quoi ils se vont préparer pour la comédie.

AUTRE PROLOGUE.

UNE BERGERE *chantante.*

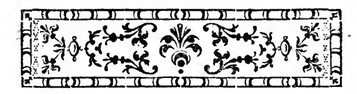
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimere,
Vains, & peu ſages médecins ;
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots Latins,
La douleur qui me deſeſpere.
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimere.

Hélas, hélas ! Je n'oſe découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je ſoupire,
Et qui ſeul peut me ſecourir.
Ne prétendez pas le finir,
Ignorans médecins, vous ne ſauriez le faire,
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimere.

Ces remedes peu ſûrs, dont le ſimple vulgaire
Croit que vous connoiſſez l'admirable vertu,
Pour les maux que je ſens n'ont rien de ſalutaire ;
Et tout votre caquet ne peut être reçu
Que d'un malade imaginaire ;
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimere.

Fin des Prologues.





LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le théatre repréſente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

ARGAN *aſſis, ayant une table devant lui, comptant avec des jettons les parties de ſon apoticaire.*



ROIS & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Trois & deux font cinq. *Plus, du vingt-quatriéme, un petit clyſtere inſinuatif, préparatif, & rémolliant, pour amollir, humecter, & rafraîchir les entrailles de Monſieur.* Ce qui me plaît de M. Fleurant mon apoticaire, c'eſt que ſes parties ſont toujours fort civiles. *Les entrailles de Monſieur, trente ſols.* Oui, mais, M. Fleurant, ce n'eſt pas tout que d'être civil, il faut être auſſi raiſonnable, & ne pas écorcher les malades. Trente ſols un lavement! Je ſuis votre ſerviteur, je vous l'ai déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt ſols, & vingt ſols, en langage d'apoticaire, c'eſt-à-dire, dix ſols; les voilà, dix

fols. *Plus, dudit jour, un bon clyftere déterfif, compofé avec catholicon double, rhubarbe, miel rofat, & autres, fuivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer le bas-ventre de Monfieur, trente fols;* avec votre permiffion dix fols. *Plus, dudit jour, le foir, un julep hépatique, foporatif, fomnifere, compofé pour faire dormir Monfieur, trente-cinq fols;* je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, feize, & dix-fept fols fix deniers. *Plus, du vingt-cinquiéme, une bonne médecine purgative & corroborative, compofée de caffe récente avec féné Levantin, & autres, fuivant l'ordonnance de M. Purgon, pour expulfer & évacuer la bile de Monfieur, quatre livres.* Ah, M. Fleurant, c'eft fe moquer, il faut vivre avec les malades. M. Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt & trente fols. *Plus, dudit jour, une potion anodine & aftringente, pour faire repofer Monfieur, trente fols.* Bon, dix & quinze fols. *Plus, du vingt-fixiéme, un clyftere carminatif, pour chaffer les vents de Monfieur, trente fols.* Dix fols, M. Fleurant. *Plus, le clyftere de Monfieur, réitéré fur le foir, comme deffus, trente fols.* M. Fleurant, dix fols. *Plus, du ving-feptiéme, une bonne médecine, compofée pour hâter d'aller, & chaffer les mauvaifes humeurs de Monfieur, trois livres.* Bon, vingt & trente fols; je fuis bien-aife que vous foyez raifonnable. *Plus, du vingt-huitiéme, une prife de petit-lait clarifié & dulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, & rafraîchir le fang de Monfieur, vingt fols.* Bon, dix fols. *Plus, une potion cordiale & préfervative, compofée avec douze grains de bezoard, fyrops de limon & grenade, & autres, fuivant l'ordonnance, cinq livres.* Ah! Monfieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît, fi vous en ufez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre

francs, vingt & quarante ſols. Trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Soixante & trois livres quatre ſols ſix deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept & huit médecines; & un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens; & l'autre mois, il y avoit douze médecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas ſi je ne me porte pas ſi bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à à Monſieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (*Voyant que perſonne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ſes gens dans ſa chambre.*) Il n'y a perſonne? J'ai beau dire, on me laiſſe toujours ſeul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*après avoir ſonné une ſonnette qui eſt ſur la table.*) Ils n'entendent point, & ma ſonnette ne fait pas aſſez de bruit. (*après avoir ſonné pour la deuxiéme fois.*) Point d'affaire. (*après avoir ſonné encore.*) Ils ſont ſourds. Toinette. (*après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec ſa ſonnette.*) Tout comme ſi je ne ſonnois point. Chienne, coquine. (*Voyant qu'il ſonne encore inutilement.*) J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Eſt-il poſſible qu'on laiſſe comme cela un pauvre malade? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui eſt pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu! Ils me laiſſeront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE *en entrant.*

ON y va.

ARGAN.

ARGAN.

Ah, chienne! Ah, carogne! ...

TOINETTE *faisant semblant de s'être coigné la tête.*

Diantre soit de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colere.*

Ah, traîtresse! ...

TOINETTE *interrompant Argan.*

Ah!

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Il y a une heure....

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tu m'as laissé...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoi, coquine...

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse!

TOINETTE *interrompant encore Argan.*

Ah!

ARGAN.

Chienne, tu veux...

TOINETTE.

Ah!

ARGAN.

Quoi, il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller!

TOINETTE.

Querellez tout votre saoul, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon côté j'aie le plaisir de pleurer; chacun le sien ce n'est pas trop. Ah!

ARGAN.

Allons, il en faut passer par-là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (*après s'être levé.*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?

TOINETTE.

Votre lavement?

ARGAN.

Oui. Ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires-là; c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.

Ce Monsieur Fleurant-là & ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait; & je voudrois bien leur demander quel mal vous avez pour vous faire tant de remedes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la medecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angelique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre pensée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

APprochez, Angélique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

(à Toinette.)

Attendez. Donnez-moi mon bâton, je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vîte, Monsieur, allez; Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

TOinette.

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien, je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoi? Toinette.

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de notre jeune amant? Car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens; & vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiere à m'en entretenir? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jetter sur ce discours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le tems; & vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avoue que je ne saurois me lasser de te parler de lui, & que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ai pour lui?

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise!

ANGELIQUE.

Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connoître, est tout-à-fait d'un honnête homme?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde?

TOINETTE.

Oh, oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE.

Assurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

TOINETTE.

Cela est sûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il est vrai.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressemens de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire?

TOINETTE.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Hé, hé, ces choses-là par fois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité; & j'ai vû de grands comédiens là-dessus.

ANGELIQUE.

Ah, Toinette, que dis-tu là? Hélas, de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai?

TOINETTE.

En tout cas, vous en serez bien-tôt éclaircie; & la résolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, est une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah, Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme!

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

OR çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez! Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage. Il n'est rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah, nature, nature! A ce que je vois, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien-aise d'avoir une fille si obéïssante; la chose est donc conclue, & je vous ai promise.

ANGELIQUE.

C'est à moi, mon pere, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle-mere, avoit envie que je vous fisse Religieuse & votre petite sœur Louison aussi; & de tout tems elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE *à part.*

La bonne bête a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, & ma parole est donnée.

ANGELIQUE.

Ah, mon pere, que je vous suis obligée de toutes vos bontés!

TOINETTE *à Argan.*

En vérité, je vous fais bon gré de cela; & voilà l'action la plus sage que vous ayiez faite de votre vie.

ARGAN.

Je n'ai point encore vû la personne; mais on m'a dit que j'en serois content, & toi aussi.

ANGELIQUE.

Assurément, mon pére.

ARGAN.

Comment! L'as-tu vû?

ANGELIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connoître il y a six jours; & que la demande qu'on vous a faite, est un effet de l'inclination que, dès cette premiere vûe, nous avons prise l'une pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien-aise; & c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de sa personne.

ANGELIQUE.

Assurément.

ARGAN.

De bonne physionomie.

ANGELIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien Latin & Grec.

ANGELIQUE.

C'eſt ce que je ne ſais pas.

ARGAN.

Et qui ſera reçu medecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

ARGAN.

Oui. Eſt-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non, vraiment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

ANGELIQUE.

Eſt-ce que Monſieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoiſſe; puiſque c'eſt ſon neveu.

ANGELIQUE.

Cléante, neveu de Monſieur Purgon!

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'eſt le neveu de Monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beau-frere le medecin, Monſieur Diafoirus; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, & non pas Cléante; & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant & moi;

& demain ce gendre prétendu me doit être amené par son pere. Qu'est-ce ? Vous voilà toute ébaubie ?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une personne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi, Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? &, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un medecin ?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE.

Mon Dieu ! Tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble, sans nous emporter ? Là, parlons de sang froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN.

Ma raison est que, me voyant infirme & malade comme je suis, je veux me faire un gendre & des alliés medecins ; afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remedes qui me sont nécessaires, & d'être à même des consultations & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voilà dire une raison ; & il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN.

Comment, coquine, si je suis malade ? Si je suis malade, impudente ?

TOINETTE.

Hé bien, oui, Monsieur, vous êtes malade, n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, & plus malade que

vous ne pensez ; voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; & n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un medecin.

ARGAN.

C'est pour moi que je lui donne ce medecin ; & une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son pere.

TOINETTE.

Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

ARGAN.

Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raison ?

TOINETTE.

C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille ?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense, Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; &, de plus, Monsieur Purgon qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; & Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel & bon; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, & elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.

Hé, fi! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment! Que je ne dise pas cela?

TOINETTE.

Hé, non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon !

ARGAN.

Comment bon !

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais, voici qui eſt plaiſant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, ſi je veux ?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera ?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi ?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendreſſe paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettés au cou, un mon petit papa mignon, prononcé tendrement, fera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu ! Je vous connois, vous êtes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne suis point bon, & je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défens absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes ? Et quelle audace est-ce-là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *courant après Toinette.*

Ah, insolente, il faut que je t'assomme!

TOINETTE *évitant Argan, & mettant la chaise entr'elle & lui.*

Il est de mon devoir de m'oppoſer aux choses qui vous peuvent deshonorer.

ARGAN *courant après Toinette, autour de la chaise avec son bâton.*

Vien, vien que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *se sauvant du côté où n'est point Argan.*
Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN *de même.*

Chienne.

TOINETTE *de même.*

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN *de même.*

Pendarde.

TOINETTE *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN *de même.*

Carogne.

TOINETTE *de même.*

Et elle m'obéira plûtôt qu'à vous.

ARGAN *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN *à Angélique.*

Si tu ne l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE *en s'en allant.*

Et moi, je la deshériterai si elle vous obéit.

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah, ah! Je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Ah, ma femme, approchez!

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN.

Venez-vous en ici à mon secours.

BELINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon ami.

ARGAN.

On vient de me mettre en colere.

BELINE.

Hélas, pauvre petit mari! Comment donc, mon ami?

ARGAN.

Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BELINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BELINE.

Là, là, tout doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne ſuis point malade.

BELINE.

C'eſt une impertinente.

ARGAN.

Vous ſavez, mon cœur, ce qui en eſt.

BELINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle eſt cauſe de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne ſais combien que je vous dis de me la chaſſer.

BELINE.

Mon Dieu! Mon fils, il n'y a point de ſerviteurs & de ſervantes qui n'ayent leurs défauts. On eſt contraint par fois de ſouffrir leurs mauvaiſes qualités à cauſe des bonnes. Celle-ci eſt adroite, ſoigneuſe, diligente, & ſur tout fidele; & vous ſavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

SCENE VII.

ARGAN, BELINE, TOINETTE.

TOINETTE.

MAdame.

BELINE.

Pourquoi donc est ce que vous mettez mon mari en colere ?

TOINETTE *d'un ton doucereux.*

Moi, Madame ? Hélas, je ne sais pas ce que vous me voulez dire, & je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses !

ARGAN.

Ah, la traîtresse !

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus, je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle, mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BELINE.

Il n'y a pas si grand mal à cela ; & je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.

Ah, mamour, vous la croyez ! C'est une scélerate ; elle m'a dit cent insolences.

BELINE.

Hé bien, je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Ecoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Çà, donnez-moi son manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà, je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles ; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah, mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre

côté. Mettons celui-ci derriere votre dos, & cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller sur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN *se levant en colere, & jettant tous les oreillers à Toinette qui s'enfuit.*

Ah; coquine, tu veux m'étouffer!

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE.

BELINE.

Hé là, hé là. Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah, ah, ah! Je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! Elle m'a mis tout hors de moi; & il faudra plus de huit médecines, & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BELINE.

Là, là, mon petit ami, appaisez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit fils.

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BELINE.

Ah, mon ami, ne parlons point de cela, je vous

prie, je ne saurois souffrir cette pensée ; & le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Hélas, mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guere en état de songer à tout cela !

SCENE IX.

M. DE BONNEFOI, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siége, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ses amis ; & je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BELINE.

Hélas, je ne suis point capable de parler de ces choses-là !

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, & le dessein où vous êtes pour elle ; & j'ai à vous dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.

Mais pourquoi ?

M. DE BONNEFOI.

La coûtume y résiste. Si vous étiez en pays de droit

écrit, cela se pourroit faire; mais, à Paris, & dans les pays coûtumiers, au moins dans la plûpart, c'est ce qui ne se peut; & la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coûtume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme, dont il est aimé tendrement, & qui prend de lui tant de soin. J'aurois envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller; car ils sont d'ordinaire séveres là-dessus, & s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, & qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour passer doucement par-dessus la loi, & rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la coûtume par quelque avantage indirect. Sans cela où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses; autrement nous ne ferions rien, & je ne donnerois pas un sol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile & fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en frustrer mes enfans?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testa-

ment tout ce que vous pouvez ; & cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, & entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pouvez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu, il ne faut point vous tourmenter de tout cela ! S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse, pour vous perdre . . .

ARGAN.

Ma chere femme.

BELINE.

La vie ne me sera plus de rien ;

ARGAN.

Mamour.

BELINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire connoître la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

M. DE BONNEFOI *à Beline.*

Ces larmes sont hors de saison, & les choses n'en sont point encore là.

BELINE.

Ah, Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement !

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

BELINE.

Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur, qui me sont dûs, l'un par Monsieur Damon, & l'autre par Monsieur Gérante.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah!... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah!... De combien sont les deux billets?

ARGAN.

Ils sont, mamie, l'un de quatre mille livres, & l'autre de six.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien, au prix de vous.

M. DE BONNEFOI *à Argan.*

Voulez-vous que nous procédions au testament?

ARGAN.

Oui, Monsieur; mais nous serions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE X.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voilà avec un notaire, & j'ai ouï parler de teftament. Votre belle-mere ne s'endort point; & c'eft fans doute quelque confpiration contre vos intérêts, où elle pouffe votre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il difpofe de fon bien à fa fantaifie, pourvû qu'il ne difpofe point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les deffeins violens que l'on fait fur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je fuis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mere a beau me faire fa confidente, & me vouloir jetter dans fes intérêts, je n'ai jamais pû avoir d'inclination pour elle; & j'ai toujours été de votre parti. Laiffez-moi faire, j'employerai toute chofe pour vous fervir; mais pour vous fervir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zéle que j'ai pour vous; & feindre d'entrer dans les fentimens de votre pere, & de votre belle-mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai perfonne à employer à cet office, que le vieux ufurier Polichinelle mon amant; & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien

bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard ; mais, demain, de grand matin, je l'envoyerai querir, & il sera ravi de . . .

SCENE XI.

BELINE *dans la maison,* ANGELIQUE, TOINETTE.

BELINE.

Toinette.

TOINETTE *à Angélique.*

Voilà qu'on m'appelle. Bon soir. Reposez-vous sur moi.

Fin du premier Acte.

PREMIER INTERMEDE.

Le théâtre représente une place publique.

SCENE PREMIERE.

POLICHINELLE.

O Amour, Amour, Amour, Amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton négoce, & tu laisses aller tes affaires à l'abandon ; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit ; & tout cela, pour qui ?

Pour une dragonne; franche dragonne; une diableſſe qui te rembarre, & ſe moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raiſonner là-deſſus. Tu le veux, Amour; il faut être fou comme beaucoup d'autres. Cela n'eſt pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? On n'eſt pas ſage quand on veut; & les vieilles cervelles ſe démontent comme les jeunes.

Je viens voir ſi je ne pourrai point adoucir ma tigreſſe par une ſerénade. Il n'y a rien, par fois, qui ſoit ſi touchant qu'un amant qui vient chanter ſes doléances aux gonds & aux verroux de la porte de ſa maîtreſſe.

(après avoir pris ſon luth.)

Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit, ô chere nuit, porte mes plaintes amoureuſes juſques dans le lit de mon inflexible.

Nott' e di v'am' e v'adoro
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Frà la ſperanza
S'affligge il cuore,
In lontananza
Conſum' a l'hore;
Sì dolce inganno
Che mi figuara
Breve l'affano,
Ahi troppo dura!
Coſi per tropp' amar languiſco e muoro.

Nott' è dì v'am' e v'adoro.
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen penſate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate;
D'almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto;
Voſtra pietà mi ſcemera' il martiro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro,
Cerc' un sí per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Belle' ingrata, io morirò.

SCENE II.

POLICHINELLE, UNE VIEILLE *à la fenêtre.*

LA VIEILLE *chante:*

ZErbinetti, ch' ogn' hor con finti ſguardi,
Mentiti deſiri,
Fallaci ſoſpiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! Che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Conſtanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

Quei ſguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei ſoſpir' fervidi

Più non m'infiammano,
Vel' giuro à fe.
Zerbino misero,
Del vostro piangere,
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere;
Credet' à me.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

SCENE III.

POLICHINELLE, VIOLONS *derriere le théâtre.*

LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE.

QUelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix!

LES VIOLONS *continuent à jouer.*

POLICHINELLE.

Paix-là, taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS *de même.*

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je, c'est moi qui veux chanter.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Eſt-ce pour rire ?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah, que de bruit !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas ? Ah, Dieu ſoit loué !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Encore ?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Peſte des violons !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

La ſotte muſique que voilà.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *chantant pour ſe moquer des violons.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Par ma foi, cela me divertit. Pourſuivez, Meſſieurs *(n'entendant plus rien.)* les violons; vous me ferez plaiſir. Allons donc, continuez. Je vous en prie.

SCENE IV.

POLICHINELLE *ſeul.*

VOilà le moyen de les faire taire. La muſique eſt accoûtumée à ne point faire ce qu'on veut. Or ſus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, & joue quelque piece, afin de mieux prendre mon ton.

(Il prend ſon luth, dont il fait ſemblant de jouer, en imitant avec les levres & la langue le ſon de cet inſtrument.)

Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plin. J'entens du bruit, Mettons mon luth contre la porte.

SCENE V.

POLICHINELLE, ARCHERS *chantans & dansans.*

UN ARCHER *chantant.*

Qui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE *bas.*

Qui diable est-ce là ? Est-ce la mode de parler en musique ?

L'ARCHER.

Qui va-là ? Qui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE *épouvanté.*

Moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Qui va-là ? Qui va-là, vous dis-je ?

POLICHINELLE.

Moi, moi, vous dis-je.

L'ARCHER.

Et qui toi, & qui toi?

POLICHINELLE.

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.

Di ton nom, di ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE *feignant d'être bien hardi.*

Mon nom est, va te faire pendre.

L'ARCHER.

Ici, camarades, ici.
Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des Archers danſans, cherchent Polichinelle dans l'obſcurité, pour le ſaiſir.

POLICHINELLE.

Qui va-là ?

(entendant encore du bruit autour de lui.)

Qui ſont les coquins que j'entens ?
Hé ? .... Holà, mes laquais, mes gens....
Par la mort !...Par la ſang !...J'en jetterai par terre...
Champagne, Poitevin, Picard, Baſque, Breton....
Donnez-moi mon mouſqueton....

(Pendant les intervalles qui ſont marqués avec les points, les Archers danſent au ſon de la ſymphonie, en cherchant Polichinelle.)

POLICHINELLE *faiſant ſemblant de tirer un coup de piſtolet.*

Poue.

(Les Archers tombent tous, & s'enfuient.)

SCENE VI.

POLICHINELLE *ſeul.*

AH, ah, ah, ah ! Comme je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de ſottes gens d'avoir peur de moi qui ai peur des autres. Ma foi, il n'eſt que de jouer d'adreſſe en ce monde. Si je n'avois tranché du grand Seigneur, & n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah, ah, ah !

(Pendant que Polichinelle croit être ſeul, des Archers reviennent ſans faire de bruit pour entendre ce qu'il dit.)

SCENE VII.

POLICHINELLE, DEUX ARCHERS *chantans.*

LES DEUX ARCHERS *faisissant Polichinelle.*

Nous le tenons. A nous, camarades, à nous;
Dépêchez, de la lumiere.

SCENE VIII.

POLICHINELLE, LES DEUX ARCHERS *chantans,* ARCHERS *chantans & dansans, venant avec des lanternes.*

QUATRE ARCHERS *chantans, ensemble.*

Ah, traitre! Ah, fripon! C'est donc vous,
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'étois ivre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vîte en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, je ne suis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait ?

LES QUATRE ARCHERS.

En prison, vîte, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Hé !

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du ciel,

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miféricorde.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raifon ;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prifon, vîte en prifon.

POLICHINELLE.

Hé, n'eft-il rien, Meffieurs, qui foit capable d'attendrir vos ames ?

LES QUATRE ARCHERS.

Il eft aifé de nous toucher ;
Et nous fommes humains plus qu'on ne fauroit croire;
Donnez-nous feulement fix piftoles pour boire.
Nous allons vous relâcher.

POLICHINELLE.

Hélas, Meffieurs, je vous affure que je n'ai pas un fou fur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de fix piftoles,
Choififfez donc, fans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'eft une néceffité, & qu'il faille en paffer par là, je choifis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Archers dansans, donnent en cadence des croquignoles à Polichinelle.

POLICHINELLE *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*

UNe & deux, trois & quatre, cinq & fix, fept & huit, neuf & dix, onze & douze, quatorze & quinze

LES QUATRE ARCHERS.

Ah, ah, vous en voulez paffer!
Allons, c'eft à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah, Meffieurs, ma pauvre tête n'en peut plus; & vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton, que de recommencer.

LES QUATRE ARCHERS.

Soit. Puifque le bâton eft pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les Archers donnent en cadence des coups de bâton à Polichinelle.

POLICHINELLE *comptant les coups de bâton.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, fix. Ah, ah, ah! Je n'y faurois plus réfifter. Tenez, Meffieurs, voilà fix piftoles que je vous donne.

LES QUATRE ARCHERS.

Ah, l'honnête homme! Ah, l'ame noble & belle!
Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bon soir.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Votre serviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Très-humble valet.

LES QUATRE ARCHERS.

Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

IV. & derniere ENTRÉE DE BALLET.

Les Archers dansent en réjouïssance de l'argent qu'ils ont reçû.

Fin du premier Intermede.



ACTE II.

Le théatre repréſente la chambre d'Argan.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TOINETTE.

TOINETTE *ne reconnoiſſant pas Cleante.*

QUE demandez-vous, Monſieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah! C'eſt vous! Quelle ſurpriſe! Que venez-vous faire céans?

CLEANTE.

Savoir ma deſtinée, parler à l'aimable Angelique, conſulter les ſentimens de ſon cœur, & lui demander ſes réſolutions ſur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE.

Oui; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angelique, il y faut des myſteres. & l'on vous a dit l'étroite garde où elle eſt retenue, qu'on ne la laiſſe ni ſortir, ni parler à perſonne; & que ce ne fut que la curioſité d'une vieille tante, qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie, qui donna lieu à la naiſſance de votre paſſion; & nous nous ſommes bien gardées de parler de cette aventure.

CLEANTE.

Auſſi ne viens-je pas ici comme Cleante, & ſous l'apparence de ſon amant; mais comme ami de ſon maître

de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

TOINETTE.

Voici son pere. Retirez-vous un peu, & me laissez lui dire que vous êtes là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN *se croyant seul, & sans voir Toinette.*

MOnsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées & douze venues; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voilà un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde. Tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voudrois vous dire, Monsieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur....

(elle fait semblant de parler.)

ARGAN.

Hé?

TOINETTE.

Je vous dis que....

(elle fait encore semblant de parler.)

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

(Toinette fait signe à Cleante d'avancer.)

SCENE III.

ARGAN, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Monsieur....

TOINETTE *à Cleante.*

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLEANTE.

Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout; & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'être en colere.*

Comment! Qu'il se porte mieux? Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

CLEANTE.

J'ai ouï dire que Monsieur étoit mieux; & je lui trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais; & ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN,

ARGAN.

Cela eſt vrai.

CLEANTE.

Monſieur, j'en ſuis au deſeſpoir. Je viens de la part du maître à chanter de Mademoiſelle votre fille; il s'eſt vû obligé d'aller à la campagne pour quelques jours; &, comme ſon ami intime, il m'envoie à ſa place pour lui continuer ſes leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle ſait déjà.

ARGAN.

(à Toinette.)

Fort bien. Appellez Angelique.

TOINETTE.

Je crois, Monſieur, qu'il ſera mieux de mener Monſieur à ſa chambre.

ARGAN.

Non. Faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra lui donner leçon, comme il faut, s'ils ne ſont en particulier.

ARGAN.

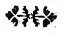
Si fait, ſi fait.

TOINETTE.

Monſieur, cela ne ſera que vous étourdir; & il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, & vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'aime la muſique; & je ſerai bien aiſe de... Ah, la voici. Allez-vous-en voir, vous, ſi ma femme eſt habillée.



SCENE IV.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

VEnez, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs, & voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

ANGELIQUE *reconnoissant Cleante.*

Ah, ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGELIQUE.

C'est...

ARGAN.

Quoi? Qui vous émeut de la sorte?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le plus grand embarras du monde, & qu'une personne faite tout comme Monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé du secours, & qui m'est venu tirer de la peine où j'étois; & ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant; & mon bonheur seroit grand, sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; & il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

MA foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant; & je me dedis de tout ce que je disois hier. Voici Monsieur Diafoirus le pere, & Monsieur Diafoirus le fils qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, & le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots qui m'ont ravie, & votre fille va être charmée de lui.

ARGAN *à Cl· nte, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille; & voilà qu'on lui amene son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vû.

CLEANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevûe si agréable.

ARGAN.

C'est le fils d'un habile medecin; & le mariage se fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

CLEANTE.

Je n'y manquerai pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on se range, les voici.

SCENE VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN *mettant la main à ſon bonnet ſans l'ôter.*

MOnſieur Purgon, Monſieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous ſavez les conſéquences.

M. DIAFOIRUS.

Nous ſommes dans toutes nos viſites pour porter ſecours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan & M. Diafoirus parlent en même tems.*)

ARGAN.

Je reçois, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monſieur,

ARGAN.

Avec beaucoup de joie,

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moi.

ARGAN.

L'honneur que vous me faites;

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monſieur,

ARGAN.

Et j'aurois ſouhaité

M. DIAFOIRUS.

Le raviſſement où nous ſommes,

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous,

M. DIAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites,

ARGAN.

Pour vous en assurer.

M. DIAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir

ARGAN.

Mais vous savez, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur,

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS.

De votre alliance;

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose,

M. DIAFOIRUS.

Et vous assurer

ARGAN.

Que de vous dire ici.

M. DIAFOIRUS.

Que, dans les choses qui dépendront de notre métier,

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions

M. DIAFOIRUS.

De même qu'en toute autre,

ARGAN.

De vous faire connoître, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous serons toujours prêts, Monsieur,

ARGAN.

Qu'il est tout à votre service.

M. DIAFOIRUS.

A vous témoigner notre zéle. (*à son fils.*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

N'eſt-ce pas par le pere qu'il convient commencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Argan.*

Monſieur, je viens ſaluer, reconnoître, chérir, & revérer en vous un ſecond pere; mais un ſecond pere, auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choiſi. Il m'a reçû par néceſſité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui, eſt un ouvrage de ſon corps; mais ce que je tiens de vous, eſt un ouvrage de votre volonté; & d'autant plus que les facultés ſpirituelles ſont au-deſſus des corporelles, d'autant plus je vous dois; & d'autant plus je tiens précieuſe cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles, & très-reſpectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les colléges, d'où l'on ſort ſi habile homme.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Cela a-t-il bien été, mon pere?

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

ARGAN *à Angelique.*

Allons, ſaluez Monſieur.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Baiſerai-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Angelique.*

Madame, c'eſt avec juſtice, que le ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puiſque l'on...

ARGAN *à Thomas Diafoirus.*

Ce n'eſt pas ma femme, c'eſt ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc est-elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon pere, qu'elle soit venue ?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment à Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux, lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; & comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplandissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire & n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très-humble, très-obéïssant, & très-fidele serviteur & mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'est que d'étudier; on apprend à dire de belles choses.

ARGAN *à Cléante.*

Hé, que dites-vous de cela ?

CLEANTE.

Que Monsieur fait merveilles, & que s'il est aussi bon medecin, qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE.

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons, vîte, ma chaise, & des siéges à tout le mon-
[de.]

(des laquais donnent des siéges.) *(à M. Diafoirus.)* de. Mettez-vous-là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils; & je vous trouve bienheureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son pere, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui; & que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par-là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle miévre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible, & taciturne, ne disant jamais mot; & ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus long-tems, & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultés, & ses Regens se louoient toujours à moi de son assiduité, & de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; & je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable; & il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un

un Turc fur fes principes, ne démord jamais de fon opinion, & pourfuit un raifonnement jufques dans les derniers recoins de la logique. Mais, fur toute chofe, ce qui me plaît en lui, & en quoi il fuit mon exemple, c'eft qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raifons, & les expériences des prétendues découvertes de notre fiecle, touchant la circulation du fang, & autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS *tirant de fa poche une grande thefe roulée, qu'il préfente à Angélique.*

J'ai, contre les circulateurs, foutenu une thefe, *(faluant Argan.)* qu'avec la permiffion de Monfieur, j'ofe préfenter à Mademoifelle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon efprit.

ANGELIQUE.

Monfieur, c'eft pour moi un meuble inutile; & je ne me connois pas à ces chofes-là.

TOINETTE *prenant la thefe.*

Donnez, donnez. Elle eft toujours bonne à prendre pour l'image; cela fervira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS *faluant encore Argan.*

Avec la permiffion auffi de Monfieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la diffection d'une femme, fur quoi je dois raifonner.

TOINETTE.

Le divertiffement fera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtreffes; mais donner une diffection, eft quelque chofe de plus galant.

M. DIAFOIRUS.

Au refte, pour ce qui eft des qualités requifes pour le mariage & la propagation, je vous affure que, felon les regles de nos docteurs, il eft tel qu'on le peut fouhaiter, qu'il poffede en un degré louable la vertu prolifique; & qu'il eft du tempérament qu'il

faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la Cour; & d'y ménager pour lui une charge de médecin?

M. DIAFOIRUS.

A vous parler franchement, notre métier auprès des Grands, ne m'a jamais paru agréable, & j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne; & pourvû que l'on suive le courant des regles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des Grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.

Cela est plaisant, & ils sont bien impertinens de vouloir que, vous autres Messieurs, vous les guérissiez. Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela, vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, & leur ordonner des remedes; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN *à Cléante.*

Monsieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monsieur; & il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle une scene d'un petit opéra qu'on (*à Angélique, lui donnant un papier.*) a fait depuis peu. Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE.

Moi?

CLEANTE *bas à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, & me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scene que nous devons chanter. (*haut.*) Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suffit que je me fasse entendre, & l'on aura la bonté de m'excuser, par la nécessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN.

Les vers en sont-ils beaux ?

CLEANTE.

C'est proprement ici un petit opéra inpromtu ; & vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manieres de vers libres, tels que la passion & la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes, qui disent les choses d'eux-mêmes, & parlent sur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE.

Voici le sujet de la scene. Un berger étoit attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisoit que commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention, par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, & voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitoit une bergere. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage ; &, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la bergere, & voit une jeune personne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vûs, versoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas, dit il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable, & quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes ! Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles ; & l'aimable bergere prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une maniere si charmante, si tendre & si paf-

sionnée, que le berger n'y peut résister; & chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciment? Et que ne voudroit-on pas faire; à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante? Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant, il le sépare de son adorable bergere; &, de cette premiere vûe, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussi tôt à sentir tous les maux de l'absence; & il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vû. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner la vûe, dont il conserve nuit & jour une si chere idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergere, lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre; & il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on l'avertit que le pere de cette belle a conclu son mariage avec un autre; & que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; & son amour au desespoir lui fait trouver le moyen de s'introduire dans la maison de sa bergere pour apprendre ses sentimens, & savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppose aux tendresses de son amour; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergere, ainsi qu'auprès d'une

conquête qui lui est assurée; & cette vûe le remplit d'une colere, dont il a peine à se rendre le maitre. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; & son respect, & la présence de son pere l'empechent de lui rien dire que des yeux. Mais, enfin, il force toute contrainte, & le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi.

(*il chante.*)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir;
Rompons ce dur silence, & m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée;
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGELIQUE *en chantant.*

Vous me voyez, Tircis, triste & mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen, dont vous vous alarmez.
Je leve au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Ouais, je ne croyois pas que ma fille fût si habile, Que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter!

CLEANTE.

Hélas, belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défens point, dans cette peine extrême;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu? Hélas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace, encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport,
Un rival, un rival....

ANGELIQUE.

Ah, je le hais plus que la mort!
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLEANTE.

Mais un pere à ses vœux vous veut assujettir.

ANGELIQUE.

Plustôt, plustôt mourir,
Que de jamais y consentir;
Plustôt, plustôt mourir, plustôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voilà un sot pere que ce pere-là, de souffrir toutes ces sottises là, sans rien dire.

CLEANTE *voulant continuer à chanter.*

Ah, mon amour!...

ARGAN.

Non, non, en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent; & la bergere Philis une impudente de parler de la sorte devant son pere. (*à Angélique.*) Montrez moi ce papier. Ah, ah! Où sont donc les pa-

roles que vous dites ? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes ?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

CLEANTE.

J'ai crû vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah, voici ma femme !

SCENE VII.

BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

Mamour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on voit sur votre visage. . . .

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'être ici venue à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur votre visage. . . . Puisque l'on voit sur votre visage. . . Madame, vous m'avez in-

terrompu dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah, Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second pere, à la statue de Memnon, & à la fleur nommée héliotrope!

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, & lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere.

ARGAN.

Hé bien, mon pere. Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, & de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi; & je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi; & je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Oh bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, donnez-moi du temps, je vous prie! Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; &, si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nego conséquentiam, Mademoiselle ; & je puis être honnête homme, & vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coûtume étoit d'enlever par force de la maison des peres les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens, & nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siecle ; & quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

Distinguo, Mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo ;* mais dans ce qui la regarde, *nego.*

TOINETTE *à Angélique.*

Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collége ; & il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, & refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté?

BELINE.

Elle a peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle feroit telle que la raison & l'honnêteté pourroient me le permettre.

ARGAN.

Ouais, je joue ici un plaisant personnage!

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier; & je sais bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'est que les filles bien sages & bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes & soumises aux volontés de leurs peres. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame; & la raison & les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BELINE.

C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, & qui prétens en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour

ſe tirer de la contrainte de leurs parens, & ſe mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne ſe marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épouſent, & courent ſans ſcrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces perſonnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant de façons, & regardent peu la perſonne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'hui bien raiſonnante; & je voudrois bien ſavoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGELIQUE.

Moi, Madame? que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous êtes ſi ſotte, mamie, qu'on ne ſauroit plus vous ſouffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'eſt rien d'égal à votre inſolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente préſomption, qui fait hauſſer les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne ſervira de rien. Je ſerai ſage en dépit de vous; &, pour vous ôter l'eſpérance de pouvoir réuſſir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vûe.

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN *à Angélique qui sort.*

ECoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisi d'épouser dans quatre jours ou Monsieur, ou un (*à Beline.*) couvent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bien-tôt.

ARGAN.

Allez, mamour; & passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie.

SCENE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

VOilà une femme qui m'aime... Cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

Nous allons, Monſieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monſieur, de me dire un peu comment je ſuis.

M. DIAFOIRUS *tâtant le pouls d'Argan.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monſieur, pour voir ſi vous ſaurez porter un bon jugement de ſon pouls. *Quid dicis ?*

THOMAS DIAFOIRUS.

Dico que le pouls de Monſieur eſt le pouls d'un homme qui ne ſe porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.

Qu'il eſt duriuſcule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.

Repouſſant.

M. DIAFOIRUS.

Benè.

THOMAS DIAFOIRUS.

Et même un peu capricant ;

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

THOMAS DIAFOIRUS.

Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme ſplénique*, c'eſt-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non. Monſieur Purgon dit que c'eſt mon foie qui eſt malade.

M. DIAFOIRUS.

Et oui, qui dit *parenchyme*, dit l'un & l'autre, à cauſe de l'étroite ſympathie qu'ils ont enſemble, par le moyen du *vas breve* du *pylore*, & ſouvent des

mens cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN.

Non, que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Et oui; rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicamens, par les nombres impairs,

ARGAN.

Jusqu'au revoir, Monsieur.

SCENE X.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose, à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant pardevant la chambre d'Angelique, j'ai vû un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vûe.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille ?

BELINE.

Oui. Votre petite fille Louison étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, mamour; envoyez-la ici. Ah (*seul.*) l'effrontée! Je ne m'étonne plus de sa résistance.

SCENE XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

QU'eſt-ce que vous me voulez, mon papa? Ma belle maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez çà, avancez-là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé!

LOUISON.

Quoi, mon papa?

ARGAN.

Là?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUISON.

Je vous dirai, ſi vous voulez, pour vous deſennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau & du renard, qu'on m'a appriſe depuis peu.

ARGAN.

Ce n'eſt pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc?

ARGAN.

Ah, ruſée, vous ſavez bien ce que je veux dire!

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Eſt-ce là comme vous m'obéïſſez?

LOUISON.

Quoi?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vû.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vû aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurément?

LOUISON.

Assurément.

ARGAN.

Oh ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON *voyant une poignée de verges qu'Argant a été prendre.*

Ah, mon papa!

ARGAN.

Ah, ah! Petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vû un homme dans la chambre de votre sœur?

LOUISON *pleurant.*

Mon papa.

ARGAN *prenant Louison par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *se jettant à genoux.*

Ah, mon papa, je vous demande pardon! C'est que ma

ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premierement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.

ARGAN *voulant la foueter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah, mon papa, vous m'avez blessée! Attendez, je suis morte.

(*Elle contrefait la morte.*)

ARGAN.

Holà. Qu'est-ce-la? Louison, Louison. Ah, mon Dieu! Louison. Louison. Ah, ma fille! Ah, malheureux, ma pauvre fille est morte! Qu'ai-je fait, misérable? Ah, chiennes de verges! La peste soit des verges. Ah, ma pauvre fille, ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison!

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée? Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvû que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Oh, oui, mon papa!

ARGAN.

Prenez y bien garde au moins ; car voilà un petit doigt qui fait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON *après avoir regardé si personne n'écoute.*

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, & il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

ARGAN *à part.*

(à Louison.)

Hom, hom, voilà l'affaire ! Hé bien ?

LOUISON.

Ma sœur est venue après.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Elle lui a dit, sortez, sortez, sortez ; mon Dieu, sortez, vous me mettez au desespoir.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sais combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore ?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après.

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après?

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman est venue à la porte, & il s'est enfui

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque (*Mettant son doigt à son oreille.*) chose. Attendez. Hé! Ah, ah! Oui? Oh, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vû, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah, mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez-garde.

LOUISON.

Non, mon papa; ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, (*seul.*) & prenez bien garde à tout, allez. Ah, il n'y a plus

d'enfans ! Ah, que d'affaires ! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.

(Il se laisse tomber dans sa chaise.)

SCENE XII.

BERALDE ARGAN.

BERALDE.

HÉ bien, mon frere, qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah, mon frere, fort mal !

BERALDE.

Comment fort mal ?

ARGAN.

Oui. Je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous proposer un parti pour ma niéce Angelique.

ARGAN *parlant avec emportement, & se levant de sa chaise.*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours.

BERALDE.

Ah, voilà qui est bien ! Je suis bien aise que la force vous revienne un peu ; & que ma visite vous fasse du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantôt. Je

vous amene ici un divertiſſement que j'ai rencontré, qui diſſipera votre chagrin, & vous rendra l'ame mieux diſpoſée aux choſes que nous avons à dire. Ce ſont des Egyptiens vêtus en Maures, qui font des danſes mêlées de chanſons, où je ſuis ſûr que vous prendrez plaiſir; & cela vaudra bien une ordonnance de Monſieur Purgon. Allons.

Fin du ſecond acte.

II. INTERMEDE.

UNE EGYPTIENNE *chantante*, UN EGYPTIEN *chantant*, EGYPTIENS & EGYPTIENNES *danſans*, *vêtus en Maures*, *& portans des ſinges.*

UNE EGYPTIENNE.

Profitez du printems
De vos beaux ans;
Aimable jeuneſſe;
Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Donnez-vous à la tendreſſe.

Les plaiſirs les plus charmans;
Sans l'amoureuſe flamme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits aſſez puiſſans.

Profitez du printemps
De vos beaux ans;
Aimable jeuneſſe;
Profitez du printemps

De vos beaux ans ;
Donnez-vous à la tendresse.
Ne perdez point ces précieux momens ;
La beauté passe,
Le tems l'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps
De vos beaux ans ;
Aimable jeunesse ;
Profitez du temps
De vos beaux ans ;
Donnez-vous à la tendresse.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Egyptiens & des Egyptiennes.

UN EGYPTIEN.

Quand d'aimer on nous presse ;
A quoi songez-vous ?
Nos cœurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux.
L'Amour a, pour nous prendre,
De si doux attraits,
Que, de soi, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits ;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

(à l'Egyptienne.)
Il eſt doux, à votre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage;
Mais, s'il eſt volage,
Hélas quel tourment!

L'EGYPTIENNE.

L'amant qui ſe dégage
N'eſt pas le malheur;
La douleur
Et la rage,
C'eſt que le volage
Garde notre cœur.

L'EGYPTIEN.

Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs?

L'EGYPTIENNE.

Faut-il nous en défendre,
Et fuir ſes douceurs?

L'EGYPTIEN.

Devons-nous nous y rendre
Malgré ſes rigueurs?

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Oui, ſuivons ſes caprices
Ses douces langueurs;
S'il a quelques ſupplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Egyptiens & Egyptiennes danſent, & font ſauter des ſinges qu'ils ont amenés avec eux.

Fin du ſecond Intermede.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HE bien, mon frere, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOINETTE.

Hom, de bonne casse est bonne!

BERALDE.

Oh-çà, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'Abandonnez pas, s'il vous plaît les intérêts de votre niéce.

BERALDE.

J'employerai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.

TOINETTE.

Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie ; & j'avois songé en moi-même, que ç'auroit été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste, pour le dégoûter de son Monsieur Purgon, & lui décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BERALDE.

Comment ?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous voulez bien, mon frere, que je vous demande avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation.

ARGAN.

Voilà qui est fait.

BERALDE.

De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire.

ARGAN.

Oui.

BERALDE.

Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN.

Mon Dieu! Oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble?

BERALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles; & je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN.

Oh-çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, & tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non, mon frere, laissons-la là; c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, & qui est détachée de toute sorte d'intérêt; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'est pas concevable, cela est certain. N'en parlons point, & revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin?

ARGAN.

Sur la pensée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'est point-là, mon frere, le fait de votre fille, & il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.

Oui; mais celui-ci, mon frere, est plus sortable pour moi.

BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous ?

ARGAN.

Il doit être, mon frere & pour elle, & pour moi; & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BERALDE.

Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez un apoticaire.

ARGAN.

Pourquoi non ?

BERALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apoticaires, & de vos médecins ; & que vous vouliez être malade en dépit des gens & de la nature ?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere ?

BERALDE.

J'entens, mon frere, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, & que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, & que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais savez-vous, mon frere, que c'est cela qui me conserve ; & que Monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous envoira en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

BERALDE.

Non, mon frere; & je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi ? Vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, & que tous les siécles ont révérée.

BERALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; &, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante mommerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'une homme en puisse guérir un autre.

BERALDE.

Par la raison, mon frere, que les ressorts de notre machine sont des mysteres, jusqu'ici, où les hommes ne voient goutte; & que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

ARGAN.

Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau Latin, savent nommer en Grec toutes les maladies, les définir & les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matiere, les médecins en savent plus que les autres.

BERALDE.

Ils favent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose; & toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimathias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, & des promesses pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens aussi sages, & aussi habiles que vous; & nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BERALDE.

C'est une marque de la foiblesse humaine, & non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BERALDE.

C'est qu'il y en a parmi eux, qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y fait point de finesse; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses regles, plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, & qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; & qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun & de raison, donne au-travers des purgations & des saignées, & ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir de mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera; & il ne fera en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme & à ses enfans, & ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

ARGAN.

C'est que vous avez, mon frere, une dent de lait

contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BERALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du desordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout; & presque tous les hommes meurent de leurs remedes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BERALDE.

Mon Dieu! Mon frere, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; &, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir & conserver la chaleur naturelle; & d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; & il en est comme de beaux songes, qui ne vous laissent au reveil que le déplaisir de les avoir crûs.

ARGAN.

C'est-à-dire, que toute la science du monde est renfermée dans votre tête ; & vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siécle.

BERALDE.

Dans les discours, & dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Ouais, vous êtes un grand docteur, à ce que je vois ; & je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Messieurs, pour rembarrer vos raisonnemens, & rabaisser votre caquet.

BERALDE.

Moi, mon frere, je ne prens point à tâche de combattre la médecine ; & chacun, à ses périls & fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous ; & j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes ; &, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Moliere.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que votre Moliere, avec ses comédies ; & je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BERALDE.

Ce ne sont point les médecins qu'il joue ; mais le ricule de la médecine.

ARGAN.

C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine. Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations & des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, & d'aller mettre sur son théatre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverſes profeſſions des hommes? On y met bien tous les jours les Princes & les Rois, qui ſont d'auſſi bonne maiſon que les médecins.

ARGAN.

Par la mort-non de diable, ſi j'étois que des médecins, je me vengerois de ſon impertinence; &, quand il ſera malade, je le laiſſerois mourir ſans ſecours. Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite ſaignée, le moindre petit lavement; & je lui dirois, créve, créve, cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

BERALDE.

Vous voilà bien en colere contre lui.

ARGAN.

Oui. C'eſt un mal aviſé; &, ſi les médecins ſont ſages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il ſera encore plus ſage que vos médecins; car il ne leur demandera point de ſecours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remedes.

BERALDE.

Il a ſes raiſons pour n'en point vouloir, & il ſoutient que cela n'eſt permis qu'aux gens vigoureux & robuſtes, & qui ont des forces de reſte pour porter les remedes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a juſtement de la force que pour porter ſon mal.

ARGAN.

Les ſottes raiſons que voilà! Tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage; car cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere; &, pour changer de diſcours, je vous dirai que, ſur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne de-

vez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte; & qu'on doit, sur cette matiere, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, & que de-là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCENE IV.

MONSIEUR FLEURANT *une seringue à la main*, ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Ah, mon frere; avec votre permission.

BERALDE.

Comment? Que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là, ce sera bien-tôt fait.

BERALDE.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine? Remettez cela à une autre fois, & demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain matin.

M. FLEURANT *à Béralde.*

De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, & d'empêcher Monsieur de prendre mon clystere? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse là?

BERALDE.

Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

M. FLEURANT.

On ne doit point ainſi ſe jouer des remedes, & me faire perdre mon temps. Je ne ſuis venu ici que ſur une bonne ordonnance; & je vais dire à Monſieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ſes ordres, & de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez . . .

SCENE V.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

MOn frere, vous ſerez cauſe ici de quelque malheur.

BERALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monſieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frere, eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, & que vous vouliez être toute votre vie enſeveli dans leurs remedes?

ARGAN.

Mon Dieu, mon frere, vous en parlez comme un homme qui ſe porte bien; mais ſi vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il eſt aiſé de parler contre la médecine, quand on eſt en pleine ſanté.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'euſſiez, mon mal, pour voir ſi vous jaſeriez tant. Ah, voici Monſieur Purgon.

SCENE VI.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

M. PURGON.

JE viens d'apprendre là-bas à la porte de jolies nouvelles, qu'on se moque ici de mes ordonnances, & qu'on a fait refus de prendre le remede que j'avois prescrit.

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas . . .

M. PURGON.

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

M. PURGON.

Un clystere que j'avois pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN.

Ce n'est pas moi . . .

M PURGON.

Inventé, & formé dans toutes les regles de l'art;

TOINETTE.

Il a tort.

M. PURGON.

Et qui devoit faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frere ?

M PURGON.

Le renvoyer avec mépris !

ARGAN *montrant Béralde.*

C'est lui . . .

M. PURGON.

C'eſt une action exorbitante,

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN *montrant Béralde.*

Il eſt cauſe . . .

M. PURGON.

Un crime de leze-Faculté qui ne ſe peut aſſez punir.

TOINETTE.

Vous avez raiſon.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'eſt mon frere . . . .

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous;

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaiſon avec vous, voilà la donation que je faiſois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'eſt mon frere qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriſer mon clyſtere!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le merite pas.

M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, & en évacuer entierement les mauvaiſes humeurs.

ARGAN.

Ah, mon frere!

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines pour vuider le fond du sac.

TOINETTE.

Il est indigne de vos soins.

M. PURGON.

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'est pas ma faute.

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin,

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remedes que je vous ordonnois,

ARGAN.

Hé, point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs,

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.

Ah, miséricorde!

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipepsie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De la bradipepſie dans la diſpepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De la diſpepſie dans l'apepſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De l'apepſie dans la lienterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De la lienterie dans la diſſenterie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De la diſſenterie dans l'hydropiſie.

ARGAN.

Monſieur Purgon.

M. PURGON.

De l'hydropiſie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCENE VII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH, mon Dieu! Je ſuis mort. Mon frere, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi, qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BERALDE.

Ma foi, mon frere, vous êtes fou ; & je ne voudrois pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même, & ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le simple homme que vous êtes !

ARGAN.

Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose ? Est-ce un oracle qui a parlé ? Il semble, à vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours ; & que, d'autorité suprême, il vous l'allonge & vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, & que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir, que ses remedes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des médecins ; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frere, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah, mon frere, il sait tout mon tempérament, & la maniere dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, & que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCENE VIII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel médecin ?

TOINETTE.

Un médecin de la médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il eſt ?

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me reſſemble comme deux gouttes d'eau ; &, ſi je n'étois sûre que ma mere étoit honnête femme, je dirois que ce ſeroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fais-le venir.

SCENE IX.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous êtes ſervi à ſouhait. Un médecin vous quitte, un autre ſe préſente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne ſoyez cauſe de quelque malheur.

BERALDE.

BERALDE.

Encore? Vous en revenez toujours là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces....

SCENE X.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE.

MOnsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, & vous offrir mes petits services pour toutes les saignées & les purgations, dont vous aurez besoin.

ARGAN.

(*à Béralde.*)

Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet; je reviens tout à l'heure.

SCENE XI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

HÉ, ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BERALDE.

Il eſt vrai que la reſſemblance eſt tout-à-fait grande. Mais ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a vû de ces ſortes de choſes, & les hiſtoires ne ſont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en ſuis ſurpris ; &....

SCENE XII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

Que voulez-vous, Monſieur ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée ?

ARGAN.

Moi ? Non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te reſſemble.

TOINETTE.

Oui, vraiment. J'ai affaire là-bas ; & je l'ai aſſez vû.

SCENE XIII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

SI je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'est qu'un.

BERALDE.

J'ai lû des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances; & nous en avons vû, de notre temps, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là; & j'aurois juré que c'est la même personne.

SCENE XIV.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE.

MOnsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN *bas à Béralde.*

Cela est admirable.

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes; & votre réputation qui s'étend par tout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix?

TOINETTE.

Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je suis médecin passager qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matieres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands & beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes & de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs, & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fiévres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fiévres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pluréfies avec des inflammations de poitrine, c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; & je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, déïespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remedes, & l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE.

Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah, je vous ferai bien aller comme vous devez! Ouais! Ce pouls-là fait l'impertinent; je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est votre médecin?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entres les grands médecins. De quoi, dit-il, que vous êtes malade?

ARGAN.

Il dit que c'est du foie, & d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE.

Ce sont tous des ignorans, c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN.

Du poumon?

TOINETTE.

Oui. Que sentez-vous?

ARGAN.

Je sens, de temps en temps, des douleurs de tête.

TOINETTE.

Justement, le poumon.

ARGAN.

Il me semble par fois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étoit des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, & vous êtes bien-aise de dormir?

ARGAN.

Oui, Monsieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre;

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et sur-tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, *ignoranta*, *ignorantum*. Il faut boire votre vin pur; & pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau & du ris, & des marrons & des oublies, pour coller & conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je ferai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARGAN.

Oui; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe sa nourriture ? Croyez moi, faites-vous le crever au plûtôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si-tôt; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.

Oui, pour aviser & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous savez que les malades ne reconduisent point.

SCENE XV.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Voilà un médecin, vraiment, qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui; mais il va un peu bien vîte.

BERALDE.

Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN.

ARGAN.

Me couper un bras, & me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne & manchot.

SCENE XVI.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de parler à quelqu'un.*

Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est ?

TOINETTE.

Votre médecin, ma foi, qui me vouloit tâter le pouls.

ARGAN.

Voyez un peu à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

Oh-çà, mon frere, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas que je vous parle du parti qui s'offre pour ma niéce ?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un convent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous ; & j'ai découvert certaine entrevûe secrette, qu'on ne sait pas que j'aye découverte.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel ; & rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage ?

ARGAN.

Quoi qu'il en soit, mon frere, elle sera religieuse; c'est une chose résolue.

BERALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entens. Vous en revenez toujours-là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien, oui, mon frere, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire; &, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle; & voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les piéges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monsieur, ne parlez point de Madame, c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire; une femme sans artifice, & qui aime Monsieur, qui l'aime . . . . On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE.

Cela est vrai.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie;

TOINETTE.

Assurément.

ARGAN.

Et les soins & les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

(à Beralde.)

Il est certain. Voulez-vous que je vous convainque; & vous fasse voir, tout-à-l'heure, comme Madame *(à Argan.)* aime Monsieur? Monsieur, souffrez que je lui montre son béjaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, & contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oui ; mais ne la laissez pas long-temps dans le désespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moi faire.

TOINETTE *à Beralde.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCENE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

N'Y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il ? Etendez-vous là seulement. Il y aura plaisir à confondre votre frere. Voici Madame. Tenez-vous bien.



SCENE XVIII.

BELINE, ARGAN *étendu dans sa chaise*, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Beline.*

AH, mon Dieu! Ah, malheur! Quel étrange accident!

BELINE.

Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah, Madame.

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Votre mari est mort.

BELINE.

Mon mari est mort?

TOINETTE.

Hélas, oui! Le pauvre défunt est trépassé.

BELINE.

Assurément?

CLEANTE.

Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là; & je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BELINE.

Le ciel en soit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.

Je pensois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte

est-ce que la sienne, & de quoi servoit-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, & grondant jour & nuit servante & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funebre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein ; & tu peux croire qu'en me servant, ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, & tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir ; & il n'est pas juste que j'aie passé, sans fruit auprès de lui, mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes ses clés.

ARGAN *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi !

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

TOINETTE.

Ah, ah ! Le défunt n'est pas mort.

ARGAN *à Beline qui sort.*

Je suis bien aise de voir votre amitié, & d'avoir entendu le beau panegyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choses.

SCENE XIX.

BERALDE *sortant de l'endroit où il s'étoit caché*, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais crû cela. Mais j'entens votre fille, remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle maniére elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; &, puisque vous êtes en train, vous connoîtrez par-là les sentimens que votre famille a pour vous.

(Beralde va encore se cacher.)

SCENE XX.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Angélique.*

O Ciel ! Ah fâcheuse aventure ! Malheureuse journée !

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & de quoi pleures-tu ?

TOINETTE.

Hélas, j'ai de tristes nouvelles à vous donner !

ANGELIQUE.

Hé quoi ?

TOINETTE.

Votre pere est mort.

ANGELIQUE.

Mon pere eſt mort, Toinette?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez là; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foibleſſe qui lui a pris.

ANGELIQUE.

O ciel, quelle infortune! Quelle atteinte cruelle! Hélas! Faut-il que je perde mon pere, la ſeule choſe qui me reſtoit au monde; & qu'encore pour un ſurcroît de deſeſpoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi! Que deviendrai-je, malheureuſe, & quelle conſolation trouver après une ſi grande perte?

SCENE XXI.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

QU'avez-vous donc, belle Angélique, & quel malheur pleurez-vous?

ANGELIQUE.

Hélas, je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher & de plus précieux! Je pleure la mort de mon pere.

CLEANTE.

O ciel! Quel accident! Quel coup inopiné! Hélas! Après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me préſenter à lui; & tâcher, par mes reſpects & par mes prieres, de diſpoſer ſon cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laiſſons-là toutes les penſées du mariage. Après la perte de mon

pere, je ne veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon pere, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, & réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. *(se jettant à ses genoux.)* Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *embrassant Angélique.*

Ah, ma fille!

ANGELIQUE.

Ahi!

ARGAN.

Vien. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va; tu es mon vrai sang, ma véritable fille, & je suis ravi d'avoir vû ton bon naturel.

SCENE XXII.

ARGAN, BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

Ah, quelle surprise agréable! Mon pere, puisque par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jettant aux genoux d'Argan.*

Hé, Monsieur, laissez-vous toucher à ses prieres & aux miennes; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon frere, pouvez-vous tenir là-contre ?

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN.

Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. (*à Cléante.*) Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLEANTE.

Très-volontiers, Monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apoticaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela ; & je ferois bien autre chose pour obtenir la belle Angélique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bien-tôt ; & il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN.

Je pense, mon frere, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BERALDE.

Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; & il y en a beaucoup parmi eux, qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut savoir bien parler Latin, connoître les maladies, & les remedes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe & le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela ; & vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoi ! L'on fait discourir sur les maladies, quand on a cet habit-là ?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe & un bonnet, tout galimathias devient savant, & toute sottise devient raison.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLEANTE.

En tout cas, je suis prêt à tout.

BERALDE *à Argan.*

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout-à-l'heure ?

ARGAN.

Comment, tout-à-l'heure ?

BERALDE.

Oui, & dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison ?

BERALDE.

Oui Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre ?

BERALDE.

On vous instruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez vous en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCENE DERNIERE.

BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel est donc votre dessein?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit Intermede de la réception d'un médecin, avec des danses & de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, & que mon frere y fasse le premier personnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

Mais, ma niéce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, & nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vîte préparer toutes choses.

CLEANTE *à Angélique.*

Y consentez-vous?

ANGELIQUE.

Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Fin du troisiéme Acte.

III. INTERMEDE.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des tapissiers viennent, en dansant, préparer la salle; & placer les bancs en cadence.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Marche de la Faculté de médecine, au son des instrumens.

Les porte-seringues représentans les massiers, entrent les premiers. Après eux, viennent, deux à deux, les apoticaires avec des mortiers, les chirurgiens & les docteurs, qui vont se placer aux deux côtés du théatre. Le président monte dans une chaire, qui est au milieu; & Argan qui doit être reçu docteur, se place dans une chaire plus petite, qui est au-devant de celle du président.

LE PRESIDENT.

Savantissimi doctores,
Medicinæ professores,
Qui hîc assemblati estis.
Et vos altri Messiores,
Sententiarum facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani & apoticari,
Atque tota compania aussi
Salus, honor, & argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti confreri,
En moi satis admirari,
Qualis bona inventio,
Est medici professio;
Quam bella chosa est & bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus;
Et quod grandes & petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut Deos;
Et nostris ordonanciis
Principes & Reges soumissos videtis.

Donque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare;
A nos bene conservare
In tali credito, vogâ, & honore;
Et prandere gardam à non recevere,
In nostro docto corpore,
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis;
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici,
In savanti homine que voici;
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,

Et à fond examinandum
Vestris capacitatibus.

PREMIER DOCTEUR.

Si mihi licentiam dat dominus præses,
Et tanti docti doctores,
Et assistantes illustres,
Très savanti bacheliero
Quem estimo & honoro,
Domandabo causam & rationem, quare
Opium facit dormire.

ARGAN.

Mihi à docto doctore
Domandatur causam & rationem, quare
Opium facit dormire.
A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHŒUR.

Benè, benè benè, benè respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.
Benè, benè respondere.

SECOND DOCTEUR.

Cum permissione domini præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Compagniæ assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladia
Ditte hydropisia
Convenit facere?

ARGAN.

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

TROISIE'ME DOCTEUR.

S. bonum semblatur domino præsidi,
Doctissimæ Facultati,
Et companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia heticis,
Pulmonicis atque asmaticis
Trovas à propos facere.

ARGAN.

Clysterium donare,
Posteà seignare,
Ensuita purgare.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

QUATRIE'ME DOCTEUR.

Super illas maladias,
Doctus bachelierus dixit maravillas;
Mais si non ennuyo dominum præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem;
Faciam illi unam quæstionem.
Dès hiero maladus unus
Tombavit in manus meas;
Habet grandam fievram cum redoublamentis;
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au côté,
Cum grandâ difficultate
Et penâ respirare.
Veillas mihi dire,

Docte bacheliere,
Quid illi facere.

ARGAN.

Clysterium donare,
Posteà seignare,
Ensuita purgare.

CINQUIEME DOCTEUR.

Mais si maladia
Opiniatria
Non vult se garire,
Quid illi facere ?

ARGAN.

Clysterium donare,
Posteà seignare,
Ensuita purgare.
Reseignare, repurgare, & reclysterisare.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpere.

LE PRESIDENT *à Argan.*

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu & jugeamento ?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso;
Aut bono,
Aut mauvaiso ?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

De ne jamais te ſervire
De remediis aucunis,
Quam de ceux ſeulement doctæ facultatis;
Maladus dût-il crevare
Et mori de ſuo malo?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

Ego, cum iſto boneto
Venerabili & docto,
Dono tibi & concedo
Virtutem & puiſſanciam,
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impunè par totam terram.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les chirurgiens & les apoticaires viennent faire la révérence en cadence à Argan.

ARGAN.

Grandes doctores doctrinæ,
De la rhubarbe & du ſené;
Ce ſeroit ſans douta à moi choſa folla,
Inepta & ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoûtare
Des lumieras au ſoleilo,

Et des étoilas au cielo,
Des ondas à l'oceano;
Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Randam gratiam corpori tam docto:
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ, & qu'à patri meo:
Natura & pater meus
Hominem me habent factum;
Mais vos me, ce qui est bien plus;
Avetis factum medicum.
Honor, favor, & gratia,
Qui in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in sæcula.

CHŒUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam benè parlat,
Mille, mille annis, & manget, & bibat,
Et seignet, & tuat.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Tous les chirurgiens & les apoticaires dansent au son des instrumens & des voix, & des battemens de mains, & des mortiers d'apoticaires.

PREMIER CHIRURGIEN.

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias,
Omnium chirurgorum,
Et apoticarum
Ramplire boutiquas.

CHŒUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam benè parlat,

Mille, mille annis, & manget, & bibat,
Et ſeignet, & tuat.

SECOND CHIRURGIEN.

Puiſſe toti anni
Lui eſſere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam peſtas, verolas,
Fiévras, pleureſias,
Fluxus de ſang & diſſenterias.

CHŒUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam benè parlat,
Mille, mille annis, & manget, & bibat,
Et ſeignet, & tuat.

V. & derniere ENTRÉE DE BALLET.

Pendant que le dernier chœur ſe chante, les médecins, les chirurgiens & les apoticaires ſortent tous ſelon leur rang en cérémonie, comme ils ſont entrés.

FIN.

REMERCIMENT AU ROI.

VOtre pareſſe enfin me ſcandaliſe,
Ma muſe, obéïſſez moi;
Il faut ce matin, ſans remiſe,
Aller au lever du Roi.
Vous ſavez bien pourquoi;
Et ce vous eſt une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ſes fameux bienfaits:
Mais il vaut mieux tard que jamais;
Faites donc votre compte
D'aller au louvre accomplir mes ſouhaits.
Gardez-vous bien d'être en muſe bâtie,
Un air de muſe eſt choquant dans ces lieux;
On y veut des objets à réjouïr les yeux,
Vous en devez être avertie;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,
Lorſqu'en Marquis vous ferez traveſtie.
Vous ſavez ce qu'il faut pour paroître Marquis;
N'oubliez rien de l'air, ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;
Que le rabat ſoit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais ſur-tout je vous recommande
Le manteau d'un ruban, ſur le dos retrouſſé,
La galanterie en eſt grande;
Et, parmi les Marquis de la plus haute bande,
C'eſt pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,

Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des gardes ;
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement ;
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être ;
Cette familiarité
Donne, à quiconque en use, un air de qualité.
Gratez du peigne à la porte
De la chambre du Roi ;
Ou, si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau ;
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau ;
Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel,
Monsieur l'huissier, pour le Marquis un tel.
Jettez-vous dans la foule, & tranchez du notable ;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier ;
Pressez, poussez, faites le diable,
Pour vous mettre le premier ;
Et, quand même l'huissier,
A vos desirs inexorable,
Vous trouveroit en face un Marquis repoussable ;
Ne démordez point pour cela,
Tenez toujours ferme là,
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre,
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer ;
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,
Pour faire entrer quelqu'autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas ;
Pour assiéger la chaise, il faut d'autres combats.
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas ;
Et, si des assiégeans le prévenant amas,

En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement,
D'attendre le Prince au paſſage.
Il connoîtra votre viſage,
Malgré votre déguiſement;
Et ſors, ſans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aiſément l'étendre,
Et parler des tranſports qu'en vous font éclater
Les ſurprenans bienfaits que, ſans les mériter,
Sa libérale main ſur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts, où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'oſiez prétendre;
Lui dire comme vos deſirs
Sont, après ſes bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à ſa gloire, ainſi qu'à ſes plaiſirs,
Tout votre art, & toutes vos veilles;
Et, là-deſſus lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'eſt jamais à ſec;
Les muſes ſont de grandes prometteuſes;
Et, comme vos ſœurs les cauſeuſes,
Vous ne manquerez pas, ſans doute, par le bec;
Mais les grands Princes n'aiment gueres
Que les complimens qui ſont courts;
Et le nôtre, ſur-tout, a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos diſcours.
La louange & l'encens n'eſt pas ce qui le touche;
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grace & de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire;
Et, ſe mettant doucement à ſourire
D'un air qui, ſur les cœurs, fait un charmant effet,
Il paſſera comme un trait,
Et cela vous doit ſuffire.
Voilà votre compliment fait.

FIN.

LA GLOIRE
DU
VAL-DE-GRACE.

DIGNE fruit de vingt ans de travaux somptueux ;
Auguste bâtiment, Temple majestueux,
Dont le dôme superbe, élevé dans la nue,
Pare du grand Paris la magnifique vûe,
Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts,
Du voyageur surpris prend les premiers regards ;
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande Princesse ;
Et porte un témoignage à la postérité
De sa magnificence, & de sa piété ;
Conserve à nos neveux une montre fidele
Des exquises beautés que tu tiens de son zele :
Mais défens bien sur-tout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches présens,
Cet éclatant morceau de savante peinture,
Dont elle a couronné ta noble architecture ;
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris ;
Et ton marbre & ton or ne sont point de ce prix.
Toi, qui dans cette coupe, à ton vaste génie
Comme un ample théatre heureusement fournie,
Es venu déployer les précieux trésors
Que le Tibre t'a vû ramasser sur ses bords ;
Dis-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées ;
Et dans quel fonds tu prens cette variété,
Dont l'esprit est surpris, & l'œil est enchanté.
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles ;
De tes expressions enfante les merveilles,

Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits,
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu portes,
Qui fait faire à nos yeux vivre des choses mortes;
Et d'un peu de mélange & de bruns & de clairs,
Rendre esprit la couleur, & les pierres des chairs.
Tu te tais; & prétens que ce sont des matieres
Dont tu dois nous cacher les savantes lumieres,
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus;
Mais ton pinceau s'explique, & trahit ton silence,
Malgré toi; de ton art, il nous fait confidence;
Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,
Les mysteres profonds nous en sont révélés.
Une pleine lumiere ici nous est offerte;
Et ce dôme pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les souveraines loix.
Il nous dit fortement les trois nobles parties (*a*)
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,
Et dont, en s'unissant, les talens relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.
Mais des trois, comme Reine, il nous expose celle (*b*)
Que ne peut nous donner le travail, ni le zele;
Et qui, comme un présent de la faveur des cieux,
Est du nom de divine appelée en tous lieux;
Elle dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre;
Qui meut tout, regle tout, en ordonne à son choix,
Et des deux autres mene & régit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matiere,
Qui donne au feu d'un peintre une vaste carriere,

(a) *L'invention, le dessein, le colôris.*
(b) I. *L'invention, premiere partie de la peinture.*

Et

Et puisse recevoir tous les grands ornemens,
Qu'enfante un beau génie en ses accouchemens,
Et dont la poësie & sa sœur la peinture,
Parant l'instruction de leur docte imposture,
Composent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui font à leurs leçons un passage à nos cœurs;
Et par qui, de tout temps, ces deux sœurs si pareilles
Charment, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un discord apparent
Du lieu que l'on nous donne, & du sujet qu'on prend;
Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
Le ciel contre nos pieds, & l'enfer sur nos têtes.
Il nous apprend à faire, avec detachement,
De groupes contrastées un noble agencement,
Qui, du champ du tableau, fasse un juste partage
En conservant les bords un peu legers d'ouvrage,
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux;
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,
Et forme un doux concert, fasse un beau tout-ensemble,
Où rien ne soit à l'œil mendié, ni redit,
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,
Assaisonné du sel de nos graces antiques,
Et non du fade goût des ornemens gothiques;
Ces monstres odieux des siecles ignorans,
Que de la barbarie ont produit les torrens,
Quand leurs cours, inondant presque toute la terre,
Fit à la politesse une mortelle guerre;
Et de la grande Rome abattant les remparts,
Vint, avec son empire, étouffer les beaux arts.
Il nous montre à poser avec noblesse & grace
La premiere figure à la plus belle place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur;
Prenant un soin exact, que dans tout son ouvrage,
Elle joue aux regards le plus beau personnage;

Et que, par aucun rôle au spectacle placé,
Le héros du tableau ne se voie effacé.
Il nous enseigne à fuir les ornemens débiles
Des épisodes froids & qui sont inutiles,
A donner au sujet toute sa vérité,
A lui garder par tout pleine fidélité,
Et ne se point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautés elle donne naissance.
Il nous dicte amplement les leçons du dessein, (c)
Dans la maniere Grecque, & dans le goût Romain;
Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,
En savoit séparer la foible vérité,
Et formant de plusieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ses instructions,
L'union de la grace & des proportions;
Les figures par tout doctement dégradées,
Et leurs extrémités soigneusement gardées,
Les contrastes savans des membres agrouppés,
Grands, nobles, étendus, & bien developpés,
Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimathias,
Où la tête n'est point de la jambe, ou du bras;
Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,
Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être;
La beauté des contours observés avec soin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,
Inégaux, ondoyans, & tenant de la flamme,
Afin de conserver plus d'action & d'ame;
Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractere amplement mariés,
Et c'est-là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
D'une féconde idée étale la richesse,

(c) II. *Le dessein, seconde partie de la peinture.*

Faisant briller par tout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air répété;
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A sortir dans ses airs, de l'amour de soi-même;
De redites sans nombre, il fatigue les yeux,
Et, plein de son image, il se peint en tous lieux.
Il nous enseigne aussi les belles draperies,
De grands plis bien jettés, suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nud;
Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en suive la grace,
Et, sans la serrer trop, la caresse & l'embrasse.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions
Se distinguent à l'œil toutes les passions;
Les mouvemens du cœur, peints d'une adresse extrême,
Par des gestes puisés dans la passion même,
Bien marqués pour parler, appuyés, forts & nets;
Imitans en vigueur les gestes des muets,
Qui veulent réparer la voix que la nature
Leur a voulu nier ainsi qu'à la peinture.
Il nous étale enfin les mysteres exquis (*d*)
De la belle partie où triompha Zeuxis,
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller du pair avec le grand Apelle;
L'union, les concerts, & les tons des couleurs,
Contrastes, amitiés, ruptures & valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impostures,
L'achevement de l'art, & l'ame des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau,
On peut prendre le jour, & le champ du tableau.
Les distributions & d'ombre, & de lumiere,
Sur chacun des objets & sur la masse entiere,
Leur dégradation dans l'espace de l'air
Par les tons différens de l'obscur & du clair,

(d) III. *Le coloris, troisiéme partie de la peinture.*

Et quelle force il faut aux objets mis en place
Que l'approche diſtingue & le lointain efface;
Les gracieux repos que par des ſoins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns,
Avec quel agrément d'inſenſible paſſage
Doivent ces oppoſés entrer en aſſemblage,
Par quelle douce chûte ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre, aux yeux ſe dérober;
Ces fonds officieux qu'avec art on ſe donne,
Qui reçoivent ſi bien ce qu'on leur abandonne;
Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du ſculpteur,
Quel adouciſſement des teintes de lumiere,
Fait perdre ce qui tourne, & le chaſſe derriere,
Et comme, avec un champ fuyant, vague & léger,
La fierté de l'obſcur ſur la douceur du clair,
Triomphant de la toile, en tire avec puiſſance
Les figures que veut garder ſa réſiſtance,
Et, malgré tout l'effort qu'elle oppoſe à ſes coups,
Les détache du fond, & les amene à nous.
Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage;
Mais, illuſtre Mignard, n'en prens aucun ombrage,
Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
A marcher ſur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ſes leçons les grands & beaux oracles
Elevent d'autres mains à tes doctes miracles;
Il y faut des talens que ton mérite joint,
Et ce ſont des ſecrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les ſoins qu'on ſe donne,
Trois choſes, dont les dons brillent dans ta perſonne,
Les paſſions; la grace, & les tons de couleur,
Qui des riches tableaux ſont l'exquiſe valeur;
Ce ſont préſens du ciel, qu'on voit peu qu'il aſſemble,
Et les ſiecles ont peine à les trouver enſemble.
C'eſt par-là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
De ton noble travail n'atteindront les beautés,

Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,
Il sera de nos jours la fameuse merveille ;
Et des bouts de la terre, en ces superbes lieux,
Attirera les pas des savans curieux.
O vous, dignes objets de la noble tendresse
Qu'a fait briller pour vous cette auguste Princesse,
Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu,
Le zéle magnifique a consacré ce lieu,
Purs esprits, où du ciel sont les graces infuses,
Beaux temples des vertus, admirables recluses,
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées,
Ne detachez vers lui nulle de vos pensées,
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux ;
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flammes
Dont si fidellement brûlent vos belles ames ;
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos desirs ;
D'y donner à toute heure un encens de soupirs ;
Et d'embrasser du cœur une image si belle
Des celestes beautés de la gloire éternelle,
Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés,
Et vous font mépriser toutes autres beautés !
Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,
Docte & fameuse école en raretés féconde,
Où les arts déterrés ont, par un digne effort,
Réparé les dégats des Barbares du Nord,
Source des beaux débris des siecles mémorables,
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu façonné de ta main,
Ce grand homme, chez toi, devenu tout Romain,
Dont le pinceau célebre avec magnificence,
De ses riches travaux vient parer notre France,
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnue en ces lieux,
La fresque, dont la grace à l'autre préférée
Se conserve un éclat d'éternelle durée ;

Mais dont la promptitude & les brusques fiertés
Veulent un grand genie à toucher ses beautés !
De l'autre qu'on connoît, la traitable méthode
Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accommode;
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur,
Elle fait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne;
Et, sur cette peinture, on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux peintres chancelans est un grand avantage;
Et, ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la fresque est pressante; & veut, sans complaisance,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa maniere; & d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévere rigueur de ce moment qui passe,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide;
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés.
C'est par là que la fresque éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les savans, en juges délicats,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Cent doctes mains chez elles ont cherché la louange;
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,

Les Mignards de leur siecle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.
Nous la voyons ici doctement revêtue
De tous les grands attraits qui surprennent la vûe.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux;
Et la belle inconnue a frappé tous les yeux.
Elle a non-seulement, par ses graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,
Et touché de la Cour le beau monde savant;
Ses miracles encore ont passé plus avant,
Et, de nos courtisans les plus légers d'étude,
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux arts.
Mais ce qui, plus que tout, éleve son mérite,
C'est de l'auguste Roi l'éclatante visite;
Ce Monarque, dont l'ame aux grandes qualités
Joint un goût délicat des savantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur, & loue avec prudence;
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hazard, & voit tout d'un œil sain,
A versé de sa bouche à ses graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes,
Et l'on sait qu'en deux mots ce Roi judicieux,
Fait, des plus beaux travaux, l'éloge glorieux.
Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître,
A senti même charme, & nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix souverain, tient, par son haut mérite,
Du commerce & des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein
Qu'il confie aux talens de cette docte main;

Et dont il veut par elle attacher la richeſſe
Aux ſacrés murs du (*a*) Temple, où ſon cœur s'intéreſſe.
La voilà, cette main, qui ſe met en chaleur;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle pauſe;
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expoſe;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au reſpect, & n'a rien qui m'enchante;
Rien en grace, en douceur, en vive majeſté,
Qui ne préſente à l'œil une Divinité;
Elle eſt toute en ces traits ſi brillans de nobleſſe;
La grandeur y paroît, l'équité, la ſageſſe,
La bonté, la puiſſance; enfin ces traits font voir
Ce que l'eſprit de l'homme a peine à concevoir.
Pourſuis, ô grand Colbert, à vouloir, dans la France,
Des arts que tu régis, établir l'excellence,
Et donne à ce projet, & ſi grand & ſi beau,
Tous les riches momens d'un ſi docte pinceau.
Attache à des travaux, dont l'éclat te renomme,
Le reſte précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement ſe peuvent préſenter;
Et quand le ciel les donne, il faut en profiter.
De ces mains, dont les temps ne ſont guere prodigues,
Tu dois à l'univers les ſavantes fatigues,
C'eſt à ton miniſtere à les aller ſaiſir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choiſir;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, ſont mauvais courtiſans,
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaiſans,

(a) *Saint Euſtache.*

A leurs réflexions tout entiers ils se donnent;
Et ce n'est que par-là, qu'ils se perfectionnent.
L'étude & la visite ont leurs talens à part;
Qui se donne à la Cour, se dérobe à son art;
Un esprit partagé rarement s'y consomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme.
Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,
Ni par-tout, près de toi, par d'assidus hommages,
Mandier des prôneurs les éclatans suffrages;
Cet amour de travail, qui toujours regne en eux,
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux;
Et tu dois consentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls, ils te fassent leur cour.
Leur mérite à tes yeux y peut assez paroître;
Consultes-en ton goût, il s'y connoît en maître,
Et te dira toujours pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la mémoire;
Et que ton nom porté dans cent travaux pompeux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

FIN DES ŒUVRES DE MOLIERE.



Quoique la piéce ſuivante ne ſoit pas de M. Moliere, on a cru qu'il étoit à propos, pour la ſatisfaction du lecteur, de la mettre à la fin de ſes œuvres, comme on a fait dans les éditions précédentes, pour ne pas ſupprimer une piéce de théatre, qui eſt toute à l'avantage de cet illuſtre auteur, & qui a tant de rapport avec pluſieurs perſonnages de ſes comédies.

L'OMBRE DE MOLIERE,

COMEDIE.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE DUC D'ENGUIEN.

MONSEIGNEUR,

Voici l'Ombre de MOLIERE; *c'est une comédie dont le bonheur sera parfait, si* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *l'honore du moindre coup d'œil. Sans l'autorité que me donne un long usage, je ne hasarderois pas de mettre votre*

illustre nom à la tête d'un livre, lorsqu'il va si glorieusement éclater à la tête des armées. Alexandre mettoit Homere sous son chevet: Scipion & Lélie honorerent Térence de leur estime; mais sans le secours de ces exemples, il suffit de celui de VOTRE ALTESSE SERENISSIME *pour justifier que les armes & les lettres n'ont rien d'incompatible, & que le cabinet & le camp peuvent être amis. Souffrez donc,* MONSEIGNEUR, *que les œuvres de* MOLIERE *tiennent quelque rang dans votre bibliotheque, & que ma comédie soit une espece de table pour les siennes.*

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
BRECOURT.

ACTEURS.

DEUX OMBRES.

CARON.

LE POETE.

PLUTON.

RADAMANTE.

MINOS.

MOLIERE, poëte comique.

LA PRÉCIEUSE de la comédie des Précieuſes.

LE MARQUIS DE MASCARILLE, de la même comédie.

LE COCU du Cocu imaginaire.

NICOLE du Bourgeois Gentilhomme.

POURCEAUGNAC, de la comédie de Pourceaugnac.

Madame JOURDAIN du Bourgeois Gentilhomme.

QUATRE MEDECINS de la comédie des Médecins.

L'ENVIE.

La ſcene eſt dans les Champs Eliſées.

PROLOGUE DE L'OMBRE DE MOLIERE.

ORONTE, CLEANTE.

ORONTE.

POint, vous dis-je; c'eſt une raillerie qu'on vous a faite de moi.

CLEANTE.

Je vous dis que je ſuis ſûr de la choſe.

ORONTE.

C'eſt quelqu'un qui a voulu ſe divertir à mes dépens, vous dis-je.

CLEANTE.

Ah, que vous êtes reſervé!

ORONTE.

Mais que vous êtes folâtre avec votre comédie! C'eſt bien à moi à entreprendre de ces ouvrages? Non, non, Cléante, je me connois; & ſi parmi mes amis je me laiſſe aller à produire quelque épigramme, quelque madrigal, ou de ſemblables bagatelles, croyez que cela ne m'a point donné aſſez bonne opinion de moi pour entreprendre un ouvrage, que l'on puiſſe appeller comédie. C'eſt un pas, à la vérité, que preſque tous les gens franchiſſent aiſément; & il ſemble qu'il ſuffiſe d'avoir fait, à pluſieurs repriſes, une certaine

quantité de médiocres ou de méchans vers, pour se donner avec beaucoup d'impunité le nom d'auteur ; & sous ce titre, on hazarde librement un assemblage de caracteres bien ou mal fondés, d'incidens amenés à force, & de galimathias redoublés, que l'on baptise effrontément du nom de comédie. Voilà par où plusieurs honnêtes gens ont échoué dans le monde ; & sur leur exemple je ne hazarderai point, mon cher Cléante, de perdre un peu d'estime que d'autres talens que la poësie m'ont acquise. Quand on peut faire quelque chose de mieux qu'une méchante piece, on ne doit point travailler à cet ouvrage ; & quoi qu'on entreprenne, si l'on ne peut y réussir parfaitement, il vaudroit encore mieux ne rien faire du tout.

CLEANTE.

Je vous trouve admirable, Oronte, avec tous ces justes & beaux raisonnemens ! Mais ce qui m'en plaît le plus, c'est de vous voir si bien condamner aux autres une démangeaison dont vous n'avez pû vous défendre. Oui, morbleu, je vous dis que vous avez fait une comédie.

ORONTE.

Moi ?

CLEANTE.

Vous l'avez donnée à étudier déjà.

ORONTE.

Encore ?

CLEANTE.

C'est une petite piece en prose.

ORONTE.

Bon !

CLEANTE.

Et les comédiens qui la représenteront, sont cachés là-haut dans votre chambre, pour la repéter aujourd'hui. Là, rougissez à présent qu'on vous met le doigt sur la piece. Hé ?

ORONTE.

Comment avez-vous sû cela ?

CLEANTE.

Ah! Comment je l'ai sû? Que me donnerez-vous, & je vous le dirai?

ORONTE.

Hé, de grace, dites-moi qui m'auroit pû trahir! C'est une chose que je n'ai confiée qu'à mon frere & à ma femme.

CLEANTE.

Socrate se repentit d'avoir dit son secret à la sienne: mais ce n'est point de la vôtre dont j'ai appris ceci; & pour vous tirer d'inquiétude, sachez que le hazard, & votre peu de soin, m'ont appris que vous aviez fait une comédie. Vous connoissez votre écriture apparemment, puisque je la connois aussi. Tenez. L'OMBRE DE MOLIERE, *petite comédie en prose.* Eh?

ORONTE.

Ah, Cléante! Je vous l'avoue, puisque vous le savez: je m'y suis laissé aller, il est vrai, vous tenez mon ouvrage; c'est une petite piece de ma façon, & vous êtes trop de mes amis, pour ne vous le pas dire.

CLEANTE.

Ah, je vous suis trop obligé vraiment, & vous m'avez confié ce secret de trop bonne grace pour ne vous en pas témoigner ma reconnoissance.

ORONTE.

Que vous êtes fou! Donnez donc. C'est une bagatelle que je n'ai pas jugé digne d'entrer dans votre confidence; &, pour vous le dire franchement, c'est l'effet de quelques heures de mélancolie qui m'ont fait griffonner ce petit ouvrage. Vous savez que j'estimois Moliere; & cette piece n'est autre chose qu'un monument de mon amitié que je consacre à sa mémoire. La maniere dont il paroît dans ma comédie, le représente naturellement comme il étoit, c'est-à-dire, comme le censeur de toutes les choses déraisonnables, blâmant les sottises, l'ignorance & les vices de son siécle.

CLEANTE.

Il eſt vrai qu'il a heureuſement joué toutes ſortes de matieres, & ſon théatre nous a ſervi long-tems d'une divertiſſante & profitable école.

ORONTE.

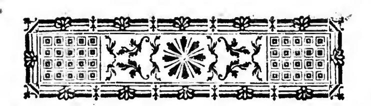
Il étoit dans ſon particulier, ce qu'il paroiſſoit dans la morale de ſes pieces; honnête, judicieux, humain, franc, généreux, & même, malgré ce qu'en ont crû quelques eſprits mal-faits, il tenoit un ſi juſte milieu dans de certaines matieres, qu'il s'éloignoit auſſi ſagement de l'excès, qu'il ſavoit ſe garder d'une dangereuſe médiocrité. Mais la chaleur de notre ancienne amitié m'emporte, & je m'apperçois qu'inſenſiblement je ferois ſon panegyrique, au lieu de vous demander quartier. J'ai plus beſoin de grace, que ſa mémoire de louange: c'eſt pourquoi, cher Cléante, je vous redemande ma piece; mais puiſque vous êtes ici, honorez-la de votre attention, & ne la regardez, je vous prie, que comme une choſe que j'ai dédiée à la ſeule mémoire de mon ami.

CLEANTE.

Allez, Oronte, quelque choſe que ce ſoit, le ſeul ſentiment qui vous l'a fait entreprendre, vous doit aſſurer de la réuſſite de votre ouvrage; & rien n'eſt plus honnête à vous, que de montrer au public avec quelle juſtice vous eſtimiez un ſi grand homme.

Fin du Prologue.





L'OMBRE DE MOLIERE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le théatre s'ouvre par DEUX OMBRES, *qui en danſant, apportent chacune un morceau de tout ce qui peut former un tribunal ; & après l'avoir dreſſé, elles ſe diſputent un balai pour nettoyer ce lieu, où Pluton ſe doit venir rendre bien-tôt.*

1. OMBRE.

DONNE, donne-moi ce balai.

2. OMBRE.

Je n'en ferai rien, c'eſt à moi à balayer ici : Pluton y va venir, & je veux que tout ſoit net, & propre comme il faut.

1. OMBRE.

Oui, mais je te diſpute cet honneur, cela m'appartient mieux qu'à toi.

2. OMBRE.

Et par quelle raiſon ?

1. OMBRE.

Par la raiſon que quand j'étois en l'autre monde, je me ſuis ſi bien acquitté de mon emploi, que je mérite bien en celui-ci l'honneur de l'exercer encore.

2. OMBRE.

Et quel mérite avois-tu plus que moi en l'autre monde ? N'étions nous pas laquais tous deux ?

1. OMBRE.

Oui, mais il y a laquais & laquais.

2. OMBRE.

Et qu'as-tu à me reprocher ? N'ai-je pas fidélement ſervi tous les maîtres à qui j'ai été ?

1. OMBRE.

Ai-je manqué en rien, moi, à tout ce que les miens m'ont commandé ? Et quand je ſervois, par exemple, cet illuſtre & fameux tailleur, m'a-t-on jamais vû lui friponner la moindre guenille des choſes qu'il déroboit ?

2. OMBRE.

Et quand je ſervois, moi, mon petit griſon de Procureur, m'a-t on jamais vû abuſer des ſecrets qu'il me confioit, ni revéler aucune des friponneries qu'il faiſoit à ſes parties ?

1. OMBRE.

M'a-t-on vû manquer jamais à la fidélité que j'ai dûe à une maîtreſſe coquette que je ſervois, ni avertir ſon mari que je portois tous les jours des billets doux à ſes galans ?

2. OMBRE.

Et durant les quatre années que j'ai ſervi ce fameux empirique, m'a-t-on jamais oui dire le moindre mot des poiſons qu'il compoſoit, & de toutes les vies qu'il vendoit par ce moyen au plus offrant & dernier enchériſſeur ?

1. OMBRE.

Tout beau ; le ſecret de faire mourir les gens a quel-

que rapport avec la medecine, & nous ne ferions pas bien venus à enfiler ce discours. Nous nous échapperions peut-être à parler contre les médecins en parlant des morts. Tu fais que ces Messieurs sont un peu vindicatifs, & que depuis quelque tems sur-tout, nous en avons ici qui ne prêchent que la vengeance de ceux qui n'ont pas voulu mourir par leurs mains; & s'il arrive que notre grand Pluton leur accorde quelque empire en ces lieux, comme ils le prétendent, ils pourroient bien étendre leur colere jusques sur nous, pour n'avoir pas parlé d'eux avec tout le respect qu'ils attendent. C'est pourquoi nous ferons mieux de nous taire.

2. OMBRE.

A propos, c'est donc pour ces Messieurs que la fête se fait, & que nous venons tout préparer ici?

1. OMBRE.

Je ne sais si c'est pour d'autres ou pour eux; mais je sais bien que Pluton s'y doit rendre bien-tôt pour juger une grande affaire. C'est pourquoi, si tu m'en crois, au lieu de quereller & de disputer de nos avantages, nous prendrons chacun un balai, & nous nettoyerons ensemble, pour avoir plûtôt fait. Aussi-bien je vois trop d'ordures ici pour un seul balayeur.

2. OMBRE.

Tu as raison; mais j'entens du bruit. Seroit-ce déjà Pluton?

1. OMBRE.

Attens. Non, non, ce n'est pas lui encore; c'est Caron avec le Génie du poëte Doucet. Je crois qu'ils n'auront jamais fini leur querelle.

2. OMBRE.

A qui en a Caron aussi de tourmenter incessamment ce pauvre Génie?

1. OMBRE.

Il faut bien qu'il lui ait fait quelque chose.

SCENE II.

CARON, LE POETE, LES DEUX OMBRES.

CARON.

Que font là ces coquins? Allons, tout est-il prêt?

2. OMBRE.

Oui, Messieurs, & vous pouvez quereller ici fort proprement.

CARON *au poëte.*

Quoi! Tu ne me laisseras pas en repos? Veux-tu te retirer?

LE POETE.

Hélas, Caron, hélas!

CARON *le raillant sur le même ton.*

Hélas, Caron, hélas! A qui diable en as-tu avec tes piteux hélas?

LE POETE.

Quoi, me laisser sécher ainsi dans les champs élisées! N'as-tu point quelque endroit à me mettre, & dois-je rester parmi les ombres errantes?

CARON.

Et où veux-tu que je te fourre, malheureux Génie que tu es? Veux-tu que je te mette parmi les poëtes? Cela est indigne de ton mérite. Que je t'aille nicher aussi parmi des héros? Ma foi, tu les as un peu trop bien accommodés, pour croire qu'ils s'accommodassent de toi.

LE POETE.

Et quel outrage leur ai-je fait?

CARON.

Ce que tu leur as fait? Ma foi, tu les as fait de fort jolis garçons; & principalement les héros Grecs ont

grand besoin de se louer de toi. Tu les as si bien barbouillés, qu'ils n'ont plus besoin de masque au carnaval pour se déguiser.

LE POETE.

Que tu fais le plaisant mal-à-propos!

CARON.

Tu as raison, mais ce n'est que depuis que nous nous voyons. Ce faquin, sans me connoître, m'a si bien traduit en diseur de bons mots, que l'on me chante en l'autre monde comme un opérateur grotesque, moi, qui à force d'entendre des lamentations, dois être triste comme un bonnet de nuit sans coëffe. Hé bien: tenez, ne voilà-t-il pas encore? Un bonnet de nuit sans coëffe! Depuis que je connois cet animal, je ne dis que des sottises. Il me prend envie de te mettre aux mains avec Virgile, il t'apprendra à me connoître.

LE POETE.

Hélas, Caron, hélas!

CARON.

Encore? Ma foi, je te baillerai de ma rame sur les oreilles.

LE POETE.

Peux-tu traiter avec tant de rigueur un Génie qui a passé pour la douceur même?

CARON.

Hé, tu n'étois que trop doux, mon enfant, & un peu de sel t'auroit fait grand bien. Mais je suis las de t'entendre; nous avons bien d'autres affaires; adieu, va te promener. Ne va pas gâter nos belles allées au moins, ni t'amuser à cueillir nos lauriers. Ce n'est pas viande pour tes oiseaux.

LE POETE.

Où veux-tu donc que j'aille?

CARON.

Promene-toi sur l'égoût; & si la faim te prend, on te permet de manger quelque chardons pour te rafraîchir la bouche.

LE POETE.

Hélas! Car....

CARON.

Ah, le bourreau! Tu ne fortiras pas? Allons, balayeurs, faites votre charge. Voici Pluton, & cet animal n'a que faire ici.

Les Ombres chaſſent le Poëte avec les manches de leurs balais.

SCENE III.

PLUTON, RADAMANTE, MINOS, L'ENVIE, CARON.

PLUTON *aſſis dans ſon tribunal.*

ÇA, il eſt donc queſtion de rendre juſtice aujourd'hui. Fais venir l'accuſé, Caron, & que l'Envie amene les complaignans. Nous avons donc bien des affaires, Meſſieurs?

RADAMANTE.

Sans doute, & il nous eſt arrivé aujourd'hui une Ombre qui nous va bien donner de la beſogne.

MINOS.

Ce ne ſera pas une bagatelle que cette affaire-ci.

PLUTON.

Comment?

MINOS.

Je vais vous inſtruire de tout, afin que vous n'ayez pas la peine tantôt d'interroger les parties. Il y avoit autrefois là-haut un certain homme qui ſe mêloit d'écrire, à ce qu'on dit; mais il s'étoit rendu ſi difficile, que rien ne lui ſembloit parfait. Il ſe mit d'abord à critiquer les façons de parler particulieres; enſuite il donna ſur les habillemens; de-là il attaqua les mœurs, & ſe mit inconſidérément à blâmer

mer toutes les sottises du monde : il ne put jamais se résoudre à souffrir tous les abus qui s'y glissoient. Il dévoila le mystere de chaque chose ; fit connoître publiquement quel intérêt faisoit agir les hommes, & fit si bien enfin, que par les lumieres qu'il en donnoit, on commençoit de bonne foi à trouver presque toutes les choses de la vie un peu ridicules. Il n'y eut pas jusqu'à la Médecine même, qui n'eut part à sa censure ; & ce fut une des choses qu'il toucha le plus souvent, & sut si bien réussir en cette matiere, que pour peu qu'il l'eût traitée encore, il y auroit eu lieu de craindre pour les Médecins, qu'ils n'eussent accompli pour une seconde fois quelque petit bannissement de six cens années.

PLUTON.

Cela nous auroit fait grand tort.

MINOS.

Et c'est son arrivée ici qui cause cette audience, qui sans doute ne sera pas sans difficulté. Chacun prétend avoir sujet de se plaindre de lui, lui qui prétend n'avoir offensé personne ; au contraire, de la maniere dont il parle, il semble que tout le monde lui soit obligé ; & même il en donne d'assez bonnes raisons ; & voilà qui est embarrassant.

PLUTON.

Tu l'as donc vû ?

MINOS.

Je viens de l'entretenir il n'y a qu'un moment.

PLUTON.

Où l'as-tu laissé ?

MINOS.

Dans l'allée des Poëtes, où il a trouvé l'esprit de Térence & celui de Plaute avec qui il se divertit.

PLUTON.

Il faudra entendre les raisons de chacun. Qu'on les fasse venir ; mais faites-les-moi paroître sous les mêmes figures qu'ils avoient en l'autre monde, afin de les mieux discerner.

RADAMANTE.

Voici déjà l'accusé que Caron vous amene.

PLUTON.

Où sont les complaignans ?

MINOS.

L'envie les doit conduire ici.

SCENE IV.

MOLIERE, CARON, PLUTON, RADAMANTE, MINOS.

CARON.

JE n'y puis plus tenir; jamais il ne s'est vû tant d'ombres en un jour; & la porte va rompre, si vous n'y donnez ordre.

TOUTES LES AMES.

Caron....

CARON.

Entendez-vous comme on m'appelle ? Dès qu'ils ont vu que je faisois entrer cette ombre, ils ont pensé me dévorer.

TOUTES LES AMES.

Caron....

CARON.

On y va. Ordonnez donc ce que vous voulez que je laisse entrer.

TOUTES LES AMES.

Caron....

PLUTON.

Hé patience. Qui sont-ils tous ces gens-là ?

CARON.

Ce sont des Précieuses, des Bourgeoises, des Marquis ridicules, des Femmes savantes, des Avares, des Hypocrites, des Jaloux, des Cocus, & des Médecins.

PLUTON.

En voilà trop pour un jour. Qu'il n'en vienne qu'une partie.

CARON.

J'oubliois encore un Limoufin, dont l'efprit eft affez matériel pour fervir de corps en un befoin.

PLUTON.

Fais-les entrer felon le rang qu'ils auront à la porte. Radamante, prens le rôle pour écrire les noms des complaignans. Ça, qui eft celle-ci?

SCENE V.

LA PRÉCIEUSE, CARON, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

Vous l'allez reconnoître à fon langage.

LA PRÉCIEUSE.

Grand Monarque des fombres habitations, plaife aux Deftins que vous prêtiez attentivement le fens auriculaire de votre juftice aux éloquentes articulations de nos clameurs, & que par le trifte vifage de notre ame vous puiffiez être pénétré de nos unanimes fentimens.

PLUTON.

Quel langage eft-ce là?

CARON.

C'eft le franc Précieux.

PLUTON.

Voilà un beau jargon, vraiment. Ecoutons.

LA PRÉCIEUSE.

La furprenante horreur de notre accablement coûtera, fans doute, quelque égarement à la grandeur

de votre ame. Vous voyez à vos genoux une addition de Précieuses qui vous en représente le corps, pour faire pencher en leur faveur l'équilibre de votre justice, contre le matériel échappement de ce chronologiste scandaleux. Bien que la vengeance ne soit pas, d'une ame du premier ordre, lorsque l'outrage a pris le vif, c'est une foiblesse de se laisser aller aux tendres émulations d'une pitié séduite par les vaines erreurs de l'ostentation.

PLUTON.

Ma foi, je n'y entens goutte.

LA PRÉCIEUSE.

La férocité de cet esprit sauvage a si bien donné la chasse au gibier de notre éloquence, que l'indigestion de nos pensées n'ose plus trouver le supplément de nos expressions. Il nous a si bien atteintes du crime d'absurdité, que nous en paroissons presque convaincues par tout le pied-d'estal du bas monde. Pardonnez, grand Monarque, si j'ose vous parler si vulgairement, & si toutes nos pensées ne sont pas revêtues d'expressions nobles & vigoureuses.

PLUTON.

Hé, il n'y a point de mal à cela ; au contraire, on ne se pique pas ici de beau langage. Dites un peu naturellement votre affaire ; car, foi de Dieu d'ici-bas, je n'y ai rien compris encore.

LA PRÉCIEUSE.

Se peut-il faire que votre noire Majesté ait la forme si enfoncée dans la matiere ?

PLUTON.

Ma foi, je ne vous entens pas.

LA PRÉCIEUSE.

Quoi, la dureté de votre compréhension ne peut être amollie par le concert éclatant des rares qualités de vos vertus sublimes !

PLUTON.

Je ne sais ce que c'est que tout cela, mais j'aurai soin de vous rendre justice. Passez sur les aîles de mon trône,

LA PRÉCIEUSE.

Quoi, Monarque enfumé, vous répandrez de vos propres bontés sur le gémissement de nos altercations ?

PLUTON.

Cela se pourra bien ; mais laissez-nous un peu travailler à d'autres jugemens. Minos, écris-la sur le rôle, & me fais ressouvenir de tout ce qu'elle a dit. Allons, que réponds-tu à cette accusation ?

MOLIERE.

Rien, & cette matiere est indigne de moi.

PLUTON.

Hé bien, que quelqu'un entre donc, on jugera tout ensemble.

CARON.

Allons, que le plus proche de la porte vienne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CARON, PLUTON, MINOS, RADAMANTE, MOLIERE.

PLUTON.

Ça, qui est celui-ci ?

LE MARQUIS *à Moliere sur un ton de fausset.*

Ah, parbleu, mon petit Monsieur, je suis bien aise de vous trouver ici !

MOLIERE.

Qui es-tu, toi, pour me parler ainsi ?

LE MARQUIS.

Je suis un de ces Marquis, mon ami, que vous tournez en ridicules.

MOLIERE.

Et où sont les grands canons que je t'avois donnés ?

CARON.

Ils sont restés à la porte, qui étoit trop étroite pour les faire passer.

PLUTON.

Çà, que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je demande justice pour mes rubans, mes plumes, ma perruque, ma caleche, & mon fausset, qu'il a joués publiquement.

PLUTON.

Que répons-tu ?

MOLIERE *chagrin.*

Rien.

PLUTON.

Aux autres ; on vous jugera à loisir.

CARON *à l'entrée de la porte.*

Arrêtez donc, vous n'entrerez pas.

PLUTON.

Qu'est-ce ?

CARON.

C'est le plus fâcheux de tous nos morts. Un chasseur qui s'est cassé la tête sur son cheval Alezan, & qui ne parle à tout le monde que de gaulis, de gigots, de pieds, de croupe & d'encolure.

PLUTON.

Fais donc venir qui tu voudras. Je commence à me lasser de tout ceci.

CARON.

Entrez, vous.

PLUTON.

Çà, qu'est-ce encore que cette grosse ombre-ci ?

CARON.

C'est l'ombre d'un cocu.

PLUTON.

L'ombre d'un cocu ? Il faut que ce soit un corps. Parle, que veux-tu ?

SCENE VII.

LE COCU IMAGINAIRE, MOLIERE, PLUTON, CARON, MINOS, RADAMANTE.

LE COCU.

Vous voyez en ma seule ombre tout le corps des Cocus : vous les voyez ici en moi, dis-je, affligés, outragés, & tout contrits des affronts publics que ce grand corps a reçus depuis que malicieusement cet ennemi juré de notre repos nous a rendus le jouet de tout le monde. Il n'est presque aucun mari qui n'ait senti les traits piquans de sa satire; & depuis qu'il s'est mêlé d'annexer le cocuage à de certains maris, il se voit peu de familles où l'on ne soit persuadé de trouver des cocus de pere en fils. Ce soupçon outrageant est devenu par son moyen comme un titre de maison; & il en a excepté si peu de gens, que si je ne parle pour tout le monde, il ne s'en faut gueres du moins. Voilà de quoi se plaint notre illustre corps, qui, avant sa scandaleuse médisance, vivoit dans l'état de la premiere innocence. Chacun vivoit content de sa petite réputation; le scandale ne régnoit point publiquement comme il fait; & si l'on avoit le malheur d'être cocu, on avoit du moins la douceur de l'être en son petit particulier. Mais depuis qu'il a dévoilé les mysteres secrets, ce n'est plus par tout qu'une gorge chaude des pauvres maris. On en va à la moutarde, & plusieurs honnêtes gens même ont pris en dot le titre de cocus, en signant leur contrat de mariage. Si la discrétion des notaires n'étoit grande, quelqu'un de ces Messieurs en pourroit parler avec beaucoup de sûreté. Voilà le desordre & le de-

reglement qu'il a mis en l'autre monde, dont nous demandons en celui-ci justice, vengeance, & réparation.

PLUTON *à Moliere.*

Qu'avez vous à dire là-dessus ?

MOLIERE.

Rien ; je passe condamnation pour les cocus, & j'ai trop mal réussi dans cette affaire pour me pouvoir défendre. Quelque soin que j'aie pris de faire horreur du cocuage, j'avoue de bonne foi que c'est un vice dont je n'ai pû corriger mon siecle.

PLUTON.

Minos, mets-le sur le rôle. Allez, on va vous écrire. Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

SCENE VIII.

CARON, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

Je ne sais d'où nous est venu encore une plaisante pece d'ombre : mais je crois, si l'on pouvoit trépasser deux fois, qu'elle feroit mourir de rire tous les morts d'ici-bas.

PLUTON.

Comment donc ?

CARON.

Elle rit de tout, & ne s'afflige de rien, pas même d'être venue ici à la fleur de son âge.

PLUTON.

Cela est de bon-sens ; y venir tôt ou tard, c'est toujours y venir ; & comme l'usage de la mort est un peu de durée, on fait bien de s'y accoûtumer de bonne heure. Mais qui est-elle cette ombre ?

CARON.

Ce n'eſt qu'une ſervante.

PLUTON.

N'importe, fais-la entrer, il faut entendre tout le monde.

CARON.

Allons, la rieuſe, entrez.

SCENE IX.

NICOLE, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE, CARON.

MOLIERE.

Ah, c'eſt Nicole!

NICOLE *riant à gorge deployée.*

Hé, oui, c'eſt moi. Quand j'ai appris que vous étiez ici, par ma figue, ai-je dit en moi-même, il faut que j'aille voir ce pauvre homme qui m'a tant fait rire en l'autre monde.

MOLIERE.

Tu es donc bien-aiſe d'être en celui-ci, Nicole, puiſque tu ris ſi fort?

NICOLE.

C'eſt que vous m'avez appris à me moquer de tout: & puis franchement je ne ſuis pas trop fâchée d'être ici, & je ne trouve point que la mort ſoit ſi dégoûtante qu'on ſe l'imagine.

PLUTON.

Et d'où vient que tu t'accommodes ſi aiſément d'une choſe que les hommes trouvent ſi peu aimable?

NICOLE.

C'eſt que je ne me ſouciois guere de vivre.

PLUTON.

Quoi, tu n'étois pas bien-aise de voir la lumiere?

NICOLE.

Non, car je ne faisois tous les jours que la même chose, dormir, boire, & manger; & il me semble que le plaisir de la vie est de changer quelquefois. A cette heure, voulez-vous que je vous dise? Il y a une certaine égalité parmi les morts qui ne me déplaît pas. Je ne vois personne ici qui soit plus grand Seigneur l'un que l'autre; & j'ai pensé étouffer de rire, quand j'ai rencontré en venant mille sortes de gens qui se deselpéroient. Un riche banquier pâle & maigre, qui endévoit de s'être laissé mourir de faim. Un amoureux qui s'étoit tué pour une maîtresse qui ne l'aimoit point. Un alchimiste qui enrageoit d'avoir passé sa vie en fumée; mais, entr'autres choses, des Dames qui pleuroient de me voir assise auprès d'elles. D'autres qui s'affligeoient de n'avoir plus de toilettes, de miroirs, & de petites boëtes. Il n'y a rien de plus plaisant que de les voir sans rouge, sans mouches, & sans cheveux; avec leur grand front chauve, leurs yeux creusés, & leurs joues décharnées, vous les prendriez pour des carême-prenans. Enfin la plus belle & la plus laide se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

PLUTON.

Il n'est pas question de cela. Qu'avez-vous à dire contre l'accusé?

NICOLE.

Moi? Par ma figue, je n'ai rien à dire contre lui, c'est une bonne ombre; & tenez, Monsieur Pluton, c'est peut-être la meilleure piece de votre sac.

PLUTON.

Que voulez-vous donc?

NICOLE *riant.*

Monsieur, je viens vous prier...

PLUTON.

Hé?

NICOLE *riant.*

Je viens vous prier, Monsieur . . .

PLUTON.

Et là dites donc?

NICOLE *riant toujours.*

Je viens vous prier, Monsieur . . . de me ... laisser.. de me laisser . . . de me laisser . . .

PLUTON *la contrefaisant.*

Et moi, ma mie, je vous prie de nous laisser . . . de nous laisser . . . de nous laisser . . . de nous laisser en repos, en repos, s'il vous plaît.

NICOLE *éclatant de rire.*

Monsieur, je vous prie . . . s'il vous plaît . . . de m'accorder le plaisir . . . le plaisir de rire tout mon soû, de vous, & de votre royaume.

PLUTON.

Otez-moi cette impudente. Qu'est-ce encore? Je n'en veux plus entendre. Qu'on me laisse en repos; l'audience est finie, & je vais prononcer.

CARON.

Hé, c'est l'ombre de Pourceaugnac, ce brave Limousin; elle n'a qu'un mot à vous dire.

PLUTON.

Hé bien qu'il entre. Ah, quelle peine! Ne sera-ce jamais fait?



SCENE X.

POURCEAUGNAC, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE, CARON.

POURCEAUGNAC.

GRand Roi des morts, vous me voyez ici, député de la part de tous les Limousins trépassés, qui vous demandent qu'il leur soit permis d'ajourner cette Ombre leur partie pardevant vous, à trois jours, pour se voir condamner à réparation d'honneur envers les Pourceaugnacs passés, présens, & futurs, tant des affronts reçûs, que de ceux qu'ils recevront. A quoi je conclus.

PLUTON *à Moliere.*

Répondez.

MOLIERE.

Hé, Monsieur de Pourceaugnac, quel sujet avez-vous de vous plaindre de moi ! Si vous preniez bien les choses, ne me loueriez-vous pas, au lieu de me blâmer, d'avoir rendu votre nom aussi célebre que j'ai fait ? Car, dites-moi un peu, ne vous ai-je pas déterré du fond du Limousin, & à force de tourmenter ma cervelle, ne vous ai-je pas amené dans la plus illustre Cour du monde ? Raisonnons un peu de bonne foi ; ne m'avez vous pas quelque obligation de vous avoir fait faire un si beau voyage ?

POURCEAUGNAC.

Hé... Oui.

MOLIERE.

N'est-ce pas moi qui vous ai fait connoître ?

POURCEAUGNAC.

D'accord.

MOLIERE.

Ne vous a-t-on pas vû avec beaucoup de plaisir?

POURCEAUGNAC.

Cela est vrai, car chacun rioit dès qu'on me voyoit.

MOLIERE.

Vous a-t-on jamais banni des lieux publics?

POURCEAUGNAC.

Au contraire, on y donnoit de l'argent pour me voir.

MOLIERE.

Et enfin n'ai-je pas rendu votre nom immortel par tout votre royaume?

POURCEAUGNAC.

Et comment immortel?

MOLIERE.

Comment? Et dès qu'il arrive en France quelqu'un qui ait tant-soit-peu de votre air, de vos gentillesses, & de vos petites façons de faire, fût-ce un Prince, ne dit-on pas : Voilà un vrai Pourceaugnac? Et n'est-ce pas un honneur considérable pour vous, & pour votre province, que votre nom quelquefois puisse servir d'une qualité aux gens de la haute naissance?

POURCEAUGNAC.

Il a quelque raison au fond.

MOLIERE.

Hé, prenons toujours les choses du bon côté; n'allons point envenimer les intentions, & croyons tout à notre avantage. Je n'ai jamais rien fait qu'à votre honneur & gloire, & ferois bien fâché, Monsieur de Pourceaugnac, que les choses eussent tourné autrement.

POURCEAUGNAC.

Ma foi, après tout je pense en effet, que j'ai tort de m'être fâché contre lui. Qui diantre sont les sottes Ombres aussi qui s'avisent de me mettre des fariboles dans la tête? Allez, vous êtes des bêtes; Monsieur est une honnête Ombre, qui a pris la peine de me faire connoître, & vous ne savez pas prendre les

choses du bon côté. Monsieur, je suis fâché de tout ceci, & je vous demande pardon pour les Ombres de Limoges. Je suis votre valet, tout à vous, votre serviteur & votre ami. Je vais chercher mon cousin l'assesseur, & mon neveu le chanoine, afin que nous bûvions ensemble quelques verres d'oubli, pour ne nous plus souvenir du passé.

MOLIERE.

Adieu, Monsieur de Pourceaugnac.

PLUTON.

Messieurs, il est tard, & je vais lever le siége.

SCENE XI.

Madame JOURDAIN, PLUTON, MOLIERE, CARON, RADAMANTE, MINOS.

Madame JOURDAIN *toute ésouflée.*

JUstice, justice, justice, justice, justice.

PLUTON.

Qui est-ce encore ici? Je ne veux plus entendre personne, & je suis las de tant d'impertinentes plaintes. Pourquoi l'as-tu laissée entrer?

CARON.

Elle a forcé la porte.

PLUTON.

Prens donc bien garde aux autres, & qu'il n'en entre plus. Je n'ai jamais tant vû de canaille en un jour. Çà, que demandez-vous?

Madame JOURDAIN *d'un air chagrin & brusque.*

Ce que je n'aurai pas.

PLUTON.

Que vous faut-il, hé ?

Madame JOURDAIN.

Il me faut ce qui me manque.

PLUTON.

Quelle nouvelle espece est-ce encore ici ? Dites-nous donc ce que vous avez ?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si je ne l'ai pas enflée.

MOLIERE.

Ah, c'est Madame Jourdain, je la reconnois ! Et comment êtes-vous ici, Madame Jourdain ?

Madame JOURDAIN.

Sur mes pieds comme une oye.

PLUTON.

Ah, quelle femme !

MOLIERE.

Vous venez vous plaindre de moi, n'est-ce pas, Madame Jourdain !

Madame JOURDAIN.

Çamon ; j'aurois beau me plaindre, beau me plaindre j'aurois.

PLUTON.

Encore ?

MOLIERE.

Madame Jourdain est un peu en courroux.

Madame JOURDAIN.

Oui, Jean Ridoux.

PLUTON.

Courage. Hé bien, qu'avez-vous à me dire ?

Madame JOURDAIN.

Oui, qu'avez-vous à me frire ?

PLUTON.

Diable soit la masque ! Que l'on me l'ôte d'ici, & que d'aujourd'hui personne ne me parle. Je suis las de tous ces extravagans, & me voilà dans une colere que je ne me sens pas. Qu'est-ce encore ? Qu'y

a-t-il ? Que veut-on ? Serai-je toujours troublé, persécuté, accablé d'affaires ? Hé, quelle misere est-ce-ci ! A-t-on jamais vû un Dieu plus fatigué que moi ?

Pluton se leve de son tribunal.

SCENE XII.

CARON, PLUTON, MINOS, RADAMANTE, MOLIERE.

CARON.

GRand Roi...

PLUTON *marchant en colere.*

Non, je crois que tout cet embarras me fera renoncer à mon empire.

CARON.

Ce sont...

PLUTON.

Quoi, sans repos !

CARON.

Il y a...

PLUTON.

Sans plaisir ! .

CARON.

Ce sont...

PLUTON.

Sans relâche ! Non, je ne veux plus rien entendre. Que tout soit renversé, bouleversé, sens-dessus-dessous, je n'écoute personne, qu'on ne m'en parle plus.

CARON.

Ce sont des médecins qui viennent d'arriver, & qui voudroient vous demander un moment d'audience.

PLUTON.

PLUTON.

Des ? . .

CARON.

Des médecins.

PLUTON *courant se mettre sur son tribunal.*
Des médecins ! Oh, qu'on les fasse entrer ! Ce sont nos meilleurs amis ; qu'ils viennent, qu'ils viennent : d'honnêtes gens à qui je dois trop pour leur rien refuser. Ils ont augmenté le nombre de mes sujets, & je leur en dois sans doute une ample reconnoissance. Mais les voici.

SCENE XIII.

QUATRE MEDECINS, PLUTON, RADAMANTE, MINOS, MOLIERE, CARON.

MOLIERE.

Ah, voici de mes gens ! Ecoutons-les parler, & puis nous répondrons.

PLUTON.

Messieurs, soyez les bien venus. Vous visitez un Prince qui vous honore fort ; je sais toutes les obligations que je vous ai, & que dans ce vaste empire des morts vous pouvez vous vanter avec raison d'y avoir aussi bonne part que moi : aussi en revanche de vos bons & fideles services, je ne prétens pas vous rien refuser. Demandez seulement.

1. MEDECIN.

Grand Monarque des morts, vous voyez ici la fleur de vos plus fideles pensionnaires.

2. MEDECIN *bredouillant.*

Jamais nous n'avons laissé échapper la moindre oc-

casion de vous donner des marques de notre obéissance & fidélité.

PLUTON.

J'en suis persuadé. L'opium, l'émétique, & la saignée m'ont rendu témoignage que vous m'avez fidélement servi.

3. MEDECIN.

Nous avons fait notre devoir.

PLUTON.

Beaucoup de gens sont venus ici de votre part, qui m'en ont assuré.

4. MEDECIN.

C'est avec plaisir que l'on sert un si grand Monarque.

PLUTON.

Je vous suis obligé, & j'ai bien de la joie de vous voir. Ce n'est pas que vous ne m'eussiez été encore un peu nécessaires là-haut; & j'ai eu quelque chagrin quand les Parques m'ont dit que vous veniez ici: mais je m'en suis néanmoins consolé, lorsque j'ai appris que vous aviez laissé de grands enfans qui savoient assez bien leur métier, & que même il étoit déjà venu ici quelques morts de leurs amis, qui en avoient fait une expérience fort raisonnable. Mais que souhaitez-vous de moi?

3 MEDECIN.

Nous venons vous demander justice d'un téméraire, qui prétend traiter la médecine d'imposture & de charlatanerie.

PLUTON.

C'est donc quelqu'un qui la connoît?

4. MEDECIN.

C'est une rage sans fondement, une simple avidité de tout satiriser, & une animosité envenimée par la seule envie d'écrire, & de former des cabales contre nous.

MOLIERE *à part.*

Je vous confondrai dans peu, superbes imposteurs,

3. MEDECIN.

Il s'eſt même déjà gliſſé juſques dans ces lieux une médiſance ſecrette qui nous regarde. Tous les morts ſemblent ſe liguer contre nous ; il leur échappe des ſatires piquantes, & des injures calomnieuſes contre les médecins ; & nous venons ici, grand Monarque, vous remontrer humblement, de la part de notre illuſtre corps, de quelle importance il eſt pour l'accroiſſement de votre empire, que vous réprimiez l'audace & l'inſolence de tous ces morts.

PLUTON.

On apprendra à vivre à ces morts-là. J'entens & je prétens qu'on vous regarde comme les plus fermes appuis de mon état. Mais qui ſont ces morts-là qui ont l'impudence d'aller gâter votre métier ? Nommez, nommez-les moi. J'en veux faire un bon exemple.

4. MEDECIN.

C'eſt un nombre infini de petits eſprits qui ſe ſont laiſſés emporter au torrent, & qui n'ont pouſſé leurs plaintes que comme les échos qui répetent les peines des autres ſans les avoir ſenties. Mais c'eſt à l'auteur de nos maux que nous en voulons, c'eſt à celui qui, comme un nouveau Caton, s'eſt venu déchaîner contre nous, & qui après le mépris évident qu'il a fait de notre illuſtre corps, a pouſſé ſon audace encore juſqu'à nous tourner en ridicules, en nous rendant la fable & la riſée du public. C'eſt cette Ombre, en un mot, cet inſolent fleau de notre Faculté, dont nous vous demandons une vengeance authentique.

PLUTON *à Moliere*.

Répondez.

MOLIERE.

C'eſt donc à moi à qui vous en voulez, Meſſieurs ? Vous demandez vengeance du mépris que j'ai fait de votre illuſtre corps : je vous ai tournés en ridicules, je vous ai rendus la fable & la riſée du public. Hé

bien, il faut répondre, & tracer plus naturellement vos traits, afin de vous bien faire connoître. Pluton, je jure ici par le respect que je te dois, que ce n'est point contre ce grand art de la médecine que je prétens me déchaîner. J'en adore l'étude, j'en révere la judicieuse pratique, mais j'en abhorre & déteste le pernicieux & méchant usage qu'en font par leur négligence des fourbes ignorans, que la seule robe fait appeler médecins ; & ce n'est qu'à ceux qui abusent de ce nom que je vais répondre.

P L U T O N.

Ah, voici une conversation raisonnable celle-ci !

M O L I E R E.

Imposteurs ! Qui peut mieux prouver votre ignorance, & l'incertitude de vos projets, que vos contrariétés perpétuelles ? Vous trouvez-vous jamais d'accord ensemble ? Et jusqu'à vos moindres Ordonnances, a-t-on jamais vû un médecin suivre celle de l'autre, sans y ajoûter ou diminuer quelque chose ? Quant à leurs opinions, elles sont encore plus différentes que leurs pratiques. Les uns disent que la cause des maux est dans les humeurs ; les autres dans le sang. Quelques-uns, par un pompeux galimathias, l'imputent aux atômes invisibles, qui entrent par les pores. Celui-ci soutient, que les maladies viennent du défaut des forces corporelles : celui-là, qu'elles procedent de l'inégalité des élémens du corps, & de la qualité de l'air que nous respirons, ou de l'abondance, crudité, & corruption de nos alimens. Ah, que cette diversité d'opinions marque bien l'ignorance des médecins, mais encore plus la foiblesse ou la témérité des malades qui s'abandonnent aux agitations de tant de vents contraires !

P L U T O N. *aux médecins.*

Messieurs, hé ?

MOLIERE.

Ce qu'ils ont de plus unanime dans leur école, & où ils s'entendent le mieux, c'est que tous tant qu'ils sont, nous assurent que dans la composition d'une médecine, une chose purge le cerveau, celle-ci échauffe l'estomac, celle-là rafraîchit le foie; & font partir un breuvage à bride abattue, comme si dans ce mêlange chaque remede portoit son étiquette, & que tous n'allassent pas ensemble séjourner au même lieu. Il faut que ces Messieurs soient bien assurés de l'obéissance & de la sagesse de leurs drogues : car enfin, si par mégarde l'une alloit prendre le chemin de l'autre, & que la partie qui doit être échauffée vînt par méprise à être refroidie, voyez un peu où le pauvre malade en seroit.

PLUTON.

Messieurs, hé?

MOLIERE.

Mais quoi, les imposteurs abusant de l'occasion, usurpent effrontément une autorité tyrannique sur de pauvres ames affoiblies & abattues par le mal, & par la crainte de la mort. Ils prennent si bien leur avantage de nos foiblesses, que de notre aveu même, dans ce dangereux moment, ils hasardent effrontément aux dépens de nos vies toutes les épreuves que leur suggerent leurs ambitieuses imaginations. Les scélérats osent tout tenter, sur cette confiance que le soleil éclairera leurs succès, & que la terre couvrira leurs fautes.

PLUTON.

Messieurs, hé?

MOLIERE.

Il me souvient ici, avec quelque douleur, de la foiblesse d'un de mes amis, qui s'étoit fortement confié par leurs noires séductions à l'expérience d'un remede. Deux heures après l'avoir pris, le médecin qui l'avoit ordonné lui en vint demander l'effet, & comme il s'en étoit trouvé, J'ai fort sué, lui ré-

l'on lit le malade. Cela est bon, dit le médecin. Trois heures ensuite il lui vint demander comment il s'étoit porté depuis. J'ai senti, dit le patient, un froid extrême, & j'ai fort tremblé. Cela est bon, poursuivit le charlatan. Et sur le soir, pour la troisiéme fois, il revint s'informer encore de l'état où il se trouvoit. Je me sens, dit le malade, enfler par tout comme d'hydropisie. Tout cela est bien, répondit le bourreau. Le lendemain j'allai voir ce pauvre malade; & lui ayant demandé en quel état il étoit: Hélas, mon cher ami, dit-il, en rendant le dernier soupir, à force d'être bien, je sens que je meurs! Ah, m'écriai-je alors tout percé de douleur, qu'heureux sont les animaux que la simple nature fait guérir sans le secours de leurs consultations! Que l'être brutal seroit à souhaiter quand on devient malade! Mais aussi qu'il seroit à craindre, s'il se trouvoit autant de médecins parmi les bêtes, que de bêtes parmi les médecins!

PLUTON.

Messieurs?

MOLIERE.

Qu'ils se plaignent maintenant de moi; & que ton équité, grand Monarque, paroisse dans tes jugemens.

SCENE DERNIERE.

CARON, LES OMBRES, PLUTON, RADAMANTE, MINOS, MOLIERE.

CARON.

Oh, je n'y puis plus tenir. Depuis que je conduis la barque, je n'ai jamais tant vû de morts

pour un jour ; &, si vous n'y venez donner ordre, je ne sais pas ce que nous en ferons.

PLUTON.

Comment, nous avons donc bien des gens?

CARON.

Tout creve à la porte.

PLUTON.

Puisque nous avons tant de morts ici-bas, il faut qu'il y ait encore bien des médecins là-haut. Mais qu'ils attendent à un autre jour ; je ne juge d'aujourd'hui, & voici ma derniere sentence. Retirez vous un peu, que je prenne les opinions. Minos qu'en dis-tu?

MINOS.

Moi? Que cette Ombre est de bon sens, & qu'elle mérite bien quelque jugement avantageux.

RADAMANTE.

Il n'y a qu'honneur à juger en sa faveur.

PLUTON.

J'en demeure d'accord ; mais aussi les obligations que nous avons à ces Messieurs, m'embarrassent ; & je crois qu'un arbitrage conviendroit mieux à cette affaire, qu'un jugement dans les formes. Ne trouvez-vous point à propos de leur proposer un accommodement?

MINOS.

Eh, oui-dà, car il est vrai que nous avons quelques mesures à garder avec la Faculté.

RADAMANTE.

Je suis de cet avis.

PLUTON.

Je m'en vais leur parler. Çà, Messieurs, Qu'est-ce? N'y a-t-il pas moyen de vous rapatrier? Je vois de part & d'autre que les raisons peuvent subsister : d'accord ; mais à les bien peser, entre nous, la balance penchera de son côté ; &, sans l'alliance jurée entre nous, franchement, Messieurs, vous seriez tondus. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, tâ-

chez de vous accommoder ensemble ; & pour faciliter l'affaire, j'aime mieux relâcher de mes intérêts, & consentir que vous m'en envoyiez quelques millions de moins qu'à l'ordinaire.

LES MEDECINS.

Quoi, notre ennemi juré ? Non, non . . .

PLUTON.

Oh, oh, Messieurs, si vous n'êtes contens, prenez des cartes ; j'y perds plus que vous, & si je ne me plains pas !

LES MEDECINS.

Quoi, Pluton !

PLUTON.

Quoi, vos Ombres téméraires m'osent repliquer, moi qui puis vous faire évanouir d'un souffle seulement !

LES MEDECINS.

Nous demandons justice, justice.

PLUTON.

Encore ? Ah, je m'en vais souffler ! Fu, fu.

Mais il est temps de prononcer
En quel endroit je dois placer
Ton ombre avecque ta mémoire.
Que la postérité t'en choisisse le lieu ;
Et tandis qu'elle ira travailler à ta gloire,
Entre TERENCE *&* PLAUTE *occupe le milieu.*

On fait un carillon avec des cloches qui s'accordent avec les violons.

CARON.

Messieurs, Pluton se va coucher, son bonnet de nuit l'attend. Vous avez ouï la retraite. Bon soir.

FIN.

EXTRAITS

EXTRAITS
DE
DIVERS AUTEURS.

Contenant plusieurs particularités de la vie de M. Moliere ; & des jugemens sur quelques-unes de ses piéces.

EXTRAIT DES REFLEXIONS sur la Poëtique, par le P. Rapin ; dans lesquelles sont des jugemens sur la comédie en général, & sur M. Moliere en particulier.

La comédie est une image de la vie commune ; sa fin est de montrer sur le théâtre les défauts des particuliers, pour guérir les défauts du Public, & de corriger le peuple par la crainte d'être moqué. Ainsi le ridicule est ce qu'il y a de plus essentiel à la comédie. Il y a un ridicule dans les paroles, & un ridicule dans les choses ; un ridicule honnête, & un ridicule bouffon : c'est un don purement de la nature, que de trouver le ridicule de chaque chose ; car toutes les actions de la vie ont leur beau & leur mauvais

côté, leur plaiſant & leur ſérieux. Mais Ariſtote, qui donne des préceptes pour faire pleurer, n'en donne point pour faire rire. Cela vient purement du génie, l'art & la méthode y ont peu de part; c'eſt l'ouvrage du naturel. Les Eſpagnols ont le génie de voir le ridicule des choſes bien mieux que nous; & les Italiens, qui ſont naturellement comédiens, l'expriment mieux; leur langue y eſt plus propre que la nôtre, par l'air badin qu'elle a de dire ce qu'elle dit: la nôtre peut en devenir capable, quand elle ſe ſera encore plus perfectionnée. Enfin ce tour agréable, cet enjouement qui fait ſoutenir la délicateſſe de ſon caractere, ſans tomber dans la froideur, ni dans la bouffonnerie; cette raillerie fine, qui eſt la fleur du bel eſprit, eſt le talent que demande la comédie. Il faut toutefois obſerver que le vrai ridicule de l'art, qu'on cherche ſur le théatre, ne doit être que la copie du ridicule qui eſt dans la nature. La comédie eſt comme elle doit être, quand on croit ſe trouver dans une compagnie du quartier, ou dans une aſſemblée de famille, étant au théatre; & qu'on n'y voit que ce qu'on voit dans le monde: car elle ne vaut du tout rien dès qu'on ne s'y reconnoît point, & dès qu'on n'y voit pas les manieres, & celles des perſonnes avec qui l'on vit. Ménandre n'a réuſſi que par-là parmi les Grecs, & les Romains penſoient être en converſation, quand ils aſſiſtoient aux comédies de Térence; car

ils n'y trouvoient rien que ce qu'ils avoient coutume de trouver dans les compagnies ordinaires. C'eſt le grand art de la comédie de s'attacher à la nature, & de n'en ſortir jamais ; d'avoir des ſentimens communs, & des expreſſions qui ſoient à la portée de tout le monde. Car il faut bien ſe mettre dans l'eſprit, que les traits les plus groſſiers de la nature, quels qu'ils ſoient, plaiſent toujours davantage que les traits les plus délicats qui ſont hors du naturel. Néanmoins les termes bas & vulgaires ne doivent pas être permis ſur le théatre, s'ils ne ſont ſoutenus de quelque ſorte d'eſprit. Les proverbes & les bons mots du peuple n'y doivent pas auſſi être ſoufferts, s'ils n'ont quelque ſens plaiſant, & s'ils ne ſont naturels. Voilà le principe le plus naturel de la comédie ; par-là tout ce qu'elle repréſente ne peut manquer de plaire ; & ſans cela rien ne plaît. Ce n'eſt qu'en s'attachant à la nature, qu'on parvient à exprimer la vraiſemblance, qui eſt le ſeul guide infaillible qu'on puiſſe ſuivre au théatre. Sans la vraiſemblance tout eſt défectueux ; avec elle tout eſt beau, on ne s'égare jamais en la ſuivant ; & les défauts les plus ordinaires de la comédie viennent de ce que les bienſéances n'y ſont pas gardées, ni les incidens aſſez préparés. Il faut même bien prendre garde que les couleurs dont on ſe ſert pour préparer les incidens, n'ayent rien de groſſier, pour laiſſer au ſpectateur le plaiſir de trouver lui-même ce qu'el-

les ſignifient. Mais le foible le plus ordinaire de nos comédies, eſt le dénouement ; on n'y réuſſit preſque jamais, par la difficulté qu'il y a à dénouer heureuſement ce qu'on a noué. Il eſt aiſé de lier une intrigue, c'eſt l'ouvrage de l'imagination ; mais le dénouement eſt tout pur du jugement ; c'eſt ce qui en rend le ſuccès difficile ; & ſi l'on veut y faire un peu de réflexion, on trouvera que le défaut le plus univerſel des comédies eſt que la cataſtrophe n'en eſt pas naturelle.

Il reſte à examiner ſi l'on peut faire dans la comédie des images plus grandes que le naturel, pour toucher davantage l'eſprit des ſpectateurs par de plus grands traits, & par des impreſſions plus fortes : c'eſt-à-dire, ſi le poëte peut faire un avare plus avare, & un fâcheux plus impertinent & plus incommode qu'il n'eſt ordinairement. A quoi je répons que Plaute, qui vouloit plaire au peuple, l'a fait ainſi ; mais Térence, qui vouloit plaire aux honnêtes gens, ſe renfermoit dans les bornes de la nature, & il repréſentoit les vices ſans les groſſir & ſans les augmenter. Toutefois ces caracteres outrés, comme celui du *Bourgeois Gentilhomme* & du *Malade imaginaire* de Moliere, n'ont pas laiſſé de réuſſir depuis peu à la Cour, où l'on eſt ſi délicat : mais tout y eſt bien reçu, juſqu'aux divertiſſemens de province, quand ils ont quelque air de plaiſanterie ; on y aime à rire plus qu'à admirer. Ce ſont-là les régles les

plus importantes de la comédie ; voici ceux qui y ont réussi.

Les principaux parmi les Grecs sont Aristophane & Ménandre ; les principaux parmi les Latins sont Plaute & Térence. Aristophane n'est point exact dans l'ordonnance de ses fables ; ses fictions ne sont pas assez vraisemblables, il joue les gens grossiérement, & trop à découvert : Socrate, qu'il raille si fort dans ses comédies, avoit un air de raillerie plus délicat que lui, & il n'étoit pas si effronté. Il est vrai qu'Aristophane écrivoit encore dans le desordre & dans la licence de la vieille comédie, & qu'il avoit reconnu l'humeur du peuple d'Athenes, qui se choquoit aisément du mérite des gens extraordinaires, dont il plaisantoit : mais la trop grande envie qu'il avoit de plaire à ce peuple en jouant les honnêtes gens, le rendit lui-même un mal-honnête homme, & gâta un peu le génie qu'il avoit de railler, par des manieres rudes & outrées. Après tout, il ne faisoit souvent le plaisant que par des goinfreries : ce ragoût composé de septante-six syllabes dans la derniere scene de la comédie des harangueuses, ne seroit pas au goût de notre siécle. Son langage est quelquefois obscur, embarrassé, bas, trivial ; & ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes opposés les uns aux autres, ses mêlanges de style, du tragique & du comique, du sérieux & du bouffon, du grave & du familier, sont fades ; & ses plai-

ſanteries, à les examiner de près, ſont ſouvent fauſſes. Ménandre eſt plaiſant d'une maniere plus honnête; ſon ſtyle eſt pur, net, élevé, naturel; il perſuade en orateur, & il inſtruit en philoſophe; & ſi l'on peut former un jugement juſte ſur les fragmens qui nous reſtent de cet auteur, on trouvera qu'il fait des portraits fort agréables de la vie civile; qu'il fait parler les gens dans leurs caracteres; qu'on ſe reconnoît dans les peintures qu'il fait des mœurs, parce qu'il s'attache à la nature, & entre dans les ſentimens des perſonnes qu'il fait parler. Enfin Plutarque, dans la comparaiſon qu'il a faite de ces deux auteurs, dit que la Muſe d'Ariſtophane reſſemble à une femme effrontée, & celle de Ménandre reſſemble à une honnête femme. Pour les deux poëtes comiques Latins, Plaute eſt ingénieux dans ſes deſſeins, heureux dans ſes imaginations, fertile dans l'invention: il ne laiſſe pas que d'avoir de méchantes plaiſanteries au goût d'Horace; & ſes bons mots, qui faiſoient rire le peuple, faiſoient quelquefois pitié aux honnêtes gens; il eſt vrai qu'il en dit des meilleures du monde, mais il en dit ſouvent de fort méchantes; c'eſt à quoi on eſt ſujet, quand on veut trop faire le plaiſant; on tache à faire rire par des expreſſions outrées, & par des hyperboles, quand on ne peut pas réuſſir à faire rire par les choſes. Plaute n'eſt pas tout-à-fait ſi régulier dans l'ordonnance de ſes piéces, ni dans la diſtri-

bution de ses actes, que Térence ; mais il est aussi plus simple dans ses sujets : car les fables de Térence sont d'ordinaire composées, comme on voit dans l'*Andrienne*, qui contient deux amours. C'est ce qu'on représentoit à Térence, qu'il faisoit une comédie Latine de deux Grecques, pour animer davantage son théatre ; mais aussi les dénouemens de Térence sont plus naturels que ceux de Plaute, comme ceux de Plaute sont plus naturels que ceux d'Aristophane ; & quoique César appelle Térence un dimunutif de Ménandre, parce qu'il n'a que de la douceur & de la délicatesse, & qu'il n'a pas de force & de vigueur ; il a écrit d'une maniere & si naturelle & si judicieuse, que de copie qu'il étoit, il est devenu original : car jamais auteur n'a eu un goût plus pur de la nature. Je ne dirai rien de Cécilius, dont il ne nous est resté que des fragmens : on sait de lui tout au plus ce qu'en dit Varron : qu'il étoit heureux dans les sujets qu'il prenoit. Mais jamais personne n'a eu un génie plus grand pour la comédie que Lopez de Véga, Espagnol : il avoit une fertilité d'esprit jointe à une grande beauté de naturel, & à une facilité admirable : car il a composé plus de trois cens comédies ; son seul nom faisoit l'éloge de ses piéces, tant sa réputation étoit établie ; & c'étoit assez qu'un ouvrage sortît de ses mains, pour mériter l'approbation du public. Il avoit l'esprit trop vaste pour l'assujettir à des regles, &

pour lui donner des bornes ; ce fut ce qui l'obligea de s'abandonner à ſon génie, parce qu'il en étoit toûjours sûr ; il ne conſultoit point d'autre commentaire quand il compoſoit, que le goût de ſes auditeurs ; & il ſe régloit plus ſur le ſuccès de ſes piéces, que ſur la raiſon. Ainſi il ſe défit de tous les ſcrupules de l'unité, & des ſuperſtitions de la vraiſemblance. Mais comme il veut d'ordinaire rafiner ſur le ridicule, & être trop plaiſant, ſes imaginations ſont ſouvent plus heureuſes qu'elles ne ſont juſtes, & elles ſont plus folles qu'elles ne ſont naturelles ; car par trop de ſubtilité ſur la plaiſanterie, ſon enjouement devient faux à force d'être trop délicat ; & ſes graces deviennent froides, pour être trop fines. Perſonne n'a auſſi porté le ridicule de la comédie plus loin parmi nous que Moliere : car les anciens poëtes comiques n'ont que des valets pour les plaiſans de leur théatre ; & les plaiſans du théatre de Moliere ſont les Marquis & les Gens de qualité. Les autres n'ont joué dans la comédie que la vie bourgeoiſe & commune, & Moliere a joué tout Paris & la Cour. Il eſt le ſeul parmi nous qui ait découvert ces traits de la nature qui la diſtinguent, & qui la font connoître : les beautés des portraits qu'il fait ſont ſi naturelles, qu'elles ſe font ſentir aux perſonnes les plus groſſieres ; & le talent qu'il avoit à plaiſanter s'étoit renforcé de la moitié par celui qu'il avoit de contrefaire. Son *Miſantrope* eſt, à mon

sens, le caractere le plus achevé, & ensemble le plus singulier qui ait jamais paru sur le théatre ; mais l'ordonnance de ses comédies est toujours défectueuse en quelque chose, & ses dénouemens ne sont point heureux. C'est tout ce qu'on peut observer en général sur la comédie.

EXTRAIT DES JUGEMENS des Savans de M. Baillet, sur les poëtes, N°. 1520. imprimé à Paris en 1686.

IL faut convenir que personne n'a reçu de la nature plus de talens que M. Moliere, pour pouvoir jouer tout le genre humain, pour trouver le ridicule des choses les plus sérieuses, & pour l'exposer avec finesse & naïveté aux yeux du public ; c'est en quoi consiste l'avantage qu'on lui donne sur tous les comiques modernes, sur ceux de l'ancienne Rome, & sur ceux même de la Grece.

Pour devancer les autres comme il a fait, il s'est crû obligé de prendre une autre route qu'eux ; il s'est appliqué particulierement à connoître le génie des Grands, & de ce qu'on appelle le beau monde ; au lieu que les autres se sont souvent bornés à la connoissance du peuple. Les anciens poëtes, dit le P. Rapin, n'ont que des valets pour les plaisans de leur théatre ; & les plaisans du théatre de Moliere

ſont les Marquis & les Gens de qualité. Les autres n'ont joué dans la comédie que la vie bourgeoiſe & commune, & Moliere a joué tout Paris & la Cour. Ce même Pere prétend que Moliere eſt le ſeul parmi nous qui ait découvert ces traits de la nature qui la diſtinguent, & qui la font connoître. Il ajoute que les beautés des portraits qu'il fait ſont ſi naturelles, qu'elles ſe font ſentir aux perſonnes les plus groſſieres ; & que le talent qu'il avoit à plaiſanter, s'étoit renforcé de moitié par celui qu'il avoit de contrefaire.

C'eſt par ce moyen qu'il a sû réformer les défauts de la vie civile, & de ce qu'on appelle le train de ce monde ; & c'eſt ſans doute ce qu'a voulu louer en lui le P. Bouhours, par le jugement avantageux qu'il ſemble en avoir fait dans le monument qui ſuit, qu'il adreſſe à ſa mémoire :

Ornement du théâtre, incomparable acteur ;
Charmant poëte, illuſtre auteur,
C'eſt toi dont les plaiſanteries
Ont guéri des Marquis l'eſprit extravagant.
C'eſt toi qui par tes momeries
As réprimé l'orgueil du bourgeois arrogant.

*

Ta Muſe en jouant l'hypocrite,
A redreſſé les faux dévots :
La précieuſe à tes bons mots
A reconnu ſon faux mérite.
L'homme ennemi du genre humain,
Le campagnard, qui tout admire,
N'ont pas lû tes écrits en vain ;
Tous deux ſe ſont inſtruits, en ne penſant qu'à rire.

En vain tu réformas & la ville & la Cour;
Mais quelle en fut ta récompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur falloit un comédien
Qui mît à les polir son art & son étude;
Mais, Moliere à ta gloire il ne manqueroit rien;
Si parmi leurs défauts, que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Voilà ce qu'on peut raisonnablement exiger d'un critique judicieux, qui n'a pû refuser la justice que l'on doit à tout le monde, & qui n'a point crû devoir blâmer des qualités qui sont véritablement estimables, non-seulement parce qu'elles viennent de la nature, mais encore parce qu'elles ont été cultivées & polies par le travail & l'industrie parculiere du poëte.

M. Despreaux persuadé du mérite de Moliere, du moins autant que le P. Bouhours, semble n'avoir pas été du sentiment de ce Pere sur le peu de reconnoissance que le public a témoigné pour tous ses services après sa mort. Il prétend au contraire que l'on n'a bien reconnu son mérite qu'après qu'il eut joué le dernier rôle de sa vie; & que l'on a beaucoup mieux jugé du prix de ses piéces en son absence, que lorsqu'il étoit présent: c'est ce qu'il marque à M. Racine, lorsqu'il lui dit que,

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere,

Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés;
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés;
L'ignorance & l'erreur, à ses naissantes pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la scene plus exacte,
Le Vicomte indigné sortoit au second acte;
L'un défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu;
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la Cour immolée au parterre.
Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée,
Toute la comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

M. Boileau prétend qu'il étoit également bon auteur & bon acteur; que rien n'est plus plaisamment imaginé que ses piéces; qu'il ne s'est pas contenté de posséder simplement l'art de la bouffonnerie, comme la plûpart des autres comédiens, mais qu'il a fait voir quand il lui a plû, qu'il étoit assez sérieusement savant. Mademoiselle le Févre (*depuis Madame Dacier*) trouve qu'il avoit beaucoup de génie & des manieres de Plaute & d'Aristophane.

M. Despreaux, qui par une prudence toute particuliere, ayant commencé son portrait de son vivant, ne voulut l'achever qu'après sa mort, releve extraordinairement cette faci-

lité merveilleuse qu'il avoit pour faire des vers ; & s'adressant à lui-même, il lui dit avec une franchise des premiers siécles,

Que sa fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine ;
Qu'Apolon tient pour lui tous ses trésors ouverts ;
Et qu'il sait à quel coin se marquent les bons vers...
Que s'il veut une rime, elle vient le chercher,
Qu'au bout du vers jamais on ne le voit broncher,
Et, sans qu'un long détour l'arrête, ou l'embarasse,
A peine a-t-il parlé, qu'elle-même s'y place.

Le même auteur voyant Moliere au tombeau, dépouillé de tous les ornemens extérieurs, dont l'éclat avoit ébloui les meilleurs yeux, durant qu'il paroissoit lui-même sur son théâtre, remarqua plus facilement ce qui avoit tant imposé au monde ; c'est-à-dire, ce caractere aisé & naturel, mais un peu trop populaire, trop bas, trop plaisant & trop bouffon. Ce comédien, dit-il,

Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures ;
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ;
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois point l'auteur du Misantrope.

Monsieur Pradon, qui s'est imaginé que par cette légere censure on avoit voulu profiter de la mort du lion pour lui tirer les poils, prétend que Moliere n'est pas si défiguré dans le *Scapin*, qu'on ne l'y puisse reconnoître. Il

dit qu'il n'a pas prétendu faire dans *Scapin* une ſatyre fine comme dans le *Miſantrope*. Scapin, ſelon lui, eſt une plaiſanterie qui ne laiſſe pas d'avoir ſon ſel & ſes agrémens, comme le *Mariage forcé*, ou les *Médecins* : à dire vrai, ces piéces ſont fort inférieures au *Miſantrope*, à *l'Ecole des Femmes*, au *Tartuffe*, & à ſes grands coups de maître ; mais elles ne ſont pourtant pas d'une écolier, & l'on y trouve toujours une certaine fineſſe répandue, que le ſeul Moliere avoit pour en aſſaiſonner les moindres ouvrages.

Monſieur Deſpreaux & M. Pradon ne ſont pas les ſeuls qui ayent parlé dans leurs écrits du *Miſantrope* de Moliere, comme de ſon chef-d'œuvre ; le P. Rapin nous fait connoître qu'il eſt auſſi dans le même ſentiment, & il eſt allé même encore plus loin que ces deux critiques, lorſqu'il dit qu'à ſon ſens, c'eſt le plus achevé, & le plus ſingulier de tous les ouvrages comiques qui ayent jamais paru ſur le théatre.

Au reſte, quelque capable que fût Moliere, on prétend qu'il ne ſavoit pas même ſon théatre tout entier, & qu'il n'y a que l'amour du peuple qui ait pû le faire abſoudre d'une infinité de fautes ; auſſi peut-on dire qu'il ſe ſoucioit peu d'Ariſtote & des autres maîtres, pourvû qu'il ſuivît le goût de ſes ſpectateurs, qu'il reconnoiſſoit pour ſes uniques juges.

Le P. Rapin prétend que l'ordonnance de ſes comédies eſt toujours défectueuſe en

quelque chose, & que ses dénouemens ne sont point heureux.

Il faut avouer qu'il parloit assez bien François, qu'il traduisoit passablement l'Italien, qu'il ne copioit point mal ses auteurs; mais on dit peut-être trop légerement qu'il n'avoit point le don de l'invention, ni le génie de la belle poësie, quoique ses amis même convinssent, que dans toutes ses piéces le comédien avoit plus de part que le poëte, & que leur principale beauté consistoit dans l'action.

EXTRAIT DES ELOGES des hommes illustres de ce siécle, par Monsieur Pérault, imprimés à Paris en 1696. pag. 79.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN MOLIERE.

MOLIERE naquit avec une telle inclination pour la comédie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire comédien. A peine eut-il achevé ses études, où il réussit parfaitement, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge & de son goût, & prit la résolution de former une troupe de comédiens, pour aller dans les provinces jouer la comédie. Son pere, bon bourgeois de Paris, & tapissier du Roi, fâché du parti que son fils avoit pris, le fit solliciter par tout

si bien son rôle dans la petite comédie qu'il donna ensuite de la grande, qu'il emporta tous les suffrages, & obtint la permission de jouer à Paris. Il satisfit fort le public, sur-tout par les piéces de sa composition, qui étant d'un genre tout nouveau, attirerent une grande affluence de spectateurs.

Jusque-là il y avoit eu de l'esprit & de la plaisanterie dans nos comédies ; mais il y ajoûta une grande naïveté, avec des images si vives des mœurs de son siécle, & des caracteres si bien marqués, que les réprésentations sembloient moins être des comédies, que la vérité même ; chacun s'y reconnoissoit, & plus encore son voisin, dont on est plus aise de voir les défauts que les siens propres. On y prit un plaisir singulier ; & même on peut dire qu'elles furent d'une grande utilité pour bien des gens.

Moliere avoit remarqué que les François avoient deux défauts bien considérables : l'un, que presque tous les jeunes gens avoient du dégoût pour la profession de leurs peres, & que ceux qui n'étoient que bourgeois, vouloient vivre en gentilshommes, & ne rien faire ; ce qui ne manque point de les ruiner en peu de tems. Et l'autre, que les femmes avoient une violente inclination à devenir, ou du moins à paroître savantes ; ce qui ne s'accorde point avec l'esprit du ménage, si nécessaire pour conserver le bien dans les familles. Il s'attacha à jetter du ridicule sur ces

deux vices ; ce qui a eu un effet beaucoup au-de-là de tout ce qu'on pouvoit en efperer. Il compofa deux piéces contre le premier de ces defordres, dont l'une eft intitulée *le Bourgeois Gentilhomme*, & l'autre, *le Marquis de Pourceaugnac*. Il y a apparence que les jeunes gens en profiterent ; du moins s'apperçut-on que les airs outrés de Cavalier qu'ils fe donnoient diminuerent à vûe d'œil. Contre le défaut qui regarde les femmes, il fit auffi deux comédies, l'une intitulée *les Précieufes ridicules*, & l'autre *les Femmes favantes*. Ces comédies firent tant de honte aux Dames qui fe piquoient trop de bel efprit, que toute la nation des précieufes s'éteignit en moins de quinze jours ; ou du moins elles fe déguiferent fi bien là-deffus, qu'on n'en trouva plus ni à la Cour, ni à la ville ; & même depuis ce temps-là elles ont été plus en garde contre la réputation de favantes & de précieufes, que contre celle de galantes & de déréglées.

Il fit auffi deux comédies contre les hypocrites & les faux dévots ; favoir, *le Feftin de Pierre*, piéce imitée fur celle des Italiens du même nom ; & *le Tartuffe* de fon invention. Cette piéce lui fit des affaires, parce qu'on en faifoit des applications à des perfonnes de grande confidération ; & auffi parce qu'on prétendit que la vertu & le vice en cette matiere fe prenant aifément l'un pour l'autre, le ridicule touchoit prefqu'également fur tous les deux, & donnoit lieu de fe moquer des

personnes de piété, & de leurs remontrances. Cependant après quelques obstacles, qui furent levés aussi-tôt, il eut permission entiere de la jouer publiquement.

Il attaqua encore les mauvais médecins par deux piéces fort comiques, dont l'une est *le Médecin malgré lui*; & l'autre, *le Malade imaginaire*. On peut dire qu'il se méprit un peu dans cette derniere piéce, & qu'il ne se contint pas dans les bornes du pouvoir de la comédie; car au lieu de se contenter de blâmer les mauvais médecins, il attaqua la médecine en elle-même, la traita de science frivole, & posa pour principe, qu'il est ridicule à un homme d'en vouloir guérir un autre. La comédie s'est toujours moquée des rodomons & de leurs rodomontades; mais jamais elle n'a raillé ni les vrais braves, ni la vraie bravoure: elle s'est réjouie des pédans & de la pédanterie, mais elle n'a jamais blâmé ni les savans ni les sciences. Suivant cette regle, il n'a pû trop maltraiter les charlatans & les ignorans médecins; mais il devoit en demeurer là, & ne pas tourner en ridicule les bons médecins, que l'Ecriture même nous enjoint d'honorer. Quoi qu'il en soit, depuis les anciens poëtes Grecs & Latins qu'il a égalés, & peut-être surpassés dans le comique, aucun autre n'a eu tant de talent ni de réputation.

Il mourut le 23 Février de l'année 1673. âgé de 52 ou 53 ans. Il a ramassé en lui seul

tous les talens nécessaires à un comédien. Il a été si excellent acteur pour le comique, quoique très médiocre pour le sérieux, qu'il n'a pû être imité que très-imparfaitement par ceux qui ont joué son rôle après sa mort. Il a aussi entendu admirablement les habits des acteurs, en leur donnant leur véritable caractere; & il a eu encore le don de leur distribuer si bien les personnages, & de les instruire ensuite si parfaitement, qu'ils sembloient moins des acteurs de comédie, que les vraies personnes qu'ils représentoient.

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE Historique de Morery, imprimé à Paris en 1704. tome III. page 768.

MOLIERE (Jean-Baptiste Poquelin) poëte comique, étoit de Paris. Il s'est acquis par ses comédies une réputation qui ne mourra jamais. Le nom de sa famille étoit Poquelin; son pere étoit tapissier-valet de chambre du Roi. Après avoir fait ses humanités, il fut destiné à l'étude du Droit, qu'il quitta bientôt après, pour suivre le penchant invincible qui l'entraînoit sur le théatre. Il entra dans une troupe de comédiens de campagne; & se fit connoître à Lyon par sa premiere piéce, qui fut *l'Etourdi*. Quelque tems après, sa troupe fut honorée de la protec-

tion de Monsieur le Prince de Conty, Gouverneur de Languedoc; & depuis en 1658. de Monsieur, fils de France, qui le présenta au Roi, & à la Reine mere. Il joua en présence de leurs Majestés; obtint la permission de s'établir à Paris, & de jouir de la salle du palais Royal en 1660. Il produisit ensuite plusieurs piéces, dans le véritable goût de la comédie, que nos auteurs avoient négligé; corrompus par l'exemple des Espagnols & des Italiens, qui donnent beaucoup plus aux intrigues surprenantes, aux plaisanteries forcées, qu'à la peinture des mœurs & de la vie civile. Les plus excellentes piéces de Moliere sont, *Le Misantrope*, *le Tartuffe*, *les Femmes savantes*, *l'Avare*, *& le Festin de Pierre.* Dans *le Bourgeois Gentilhomme*, *le Pourceaugnac*, *les Fourberies de Scapin*, & les autres de cette nature, il a trop donné au goût du peuple pour les situations & les pointes bouffonnes. *Les Précieuses*, *les Petits Maîtres*, *& les Médecins*, ont été les principaux objets de sa satyre. Il étoit aussi bon acteur qu'excellent auteur; & dans la représentation de sa derniere piéce, qui fut *le Malade imaginaire*, il sembloit s'être surpassé lui-même. Tout malade qu'il étoit, & pressé d'une fluxion sur la poitrine, il entreprit d'y jouer pour la quatriéme fois, le 17 Février 1673. & ne put achever qu'avec de très-grands efforts. Il lui en coûta la vie; car s'étant mis au lit en sortant du théâ-

tre, ſa toux redoubla ; il ſe rompit une veine, & mourut le même jour. Moliere avoit été fort eſtimé du Roi, qui le gratifia de pluſieurs penſions. Il avoit beaucoup profité de l'imitation de Plaute, de Térence & des Italiens. Voyez le jugement que l'auteur des réflexions ſur la Poëtique a fait de Moliere. Perſonne, dit-il, n'a porté le ridicule de la comédie plus haut, parmi nous, que Moliere : car les autres poëtes comiques n'ont que les valets pour plaiſans de leur théatre ; & les plaiſans du théatre de Moliere, ſont des Marquis & des Gens de qualité : les autres n'ont joué dans la comédie que la vie bourgeoiſe & commune ; & Moliere a joué tout Paris & la Cour. Il eſt le ſeul parmi nous, qui ait découvert ces traits de la nature, qui la diſtinguent & qui la font connoître. Les beautés des portraits qu'il a faits ſont ſi naturelles, qu'elles ſe font ſentir aux perſonnes les plus groſſieres ; & le talent qu'il avoit de plaiſanter, étoit renforcé de la moitié par celui qu'il avoit de contrefaire. Son *Miſantrope* eſt, à mon ſens, le caractere le plus achevé & le plus ſingulier qui ait jamais paru ſur le théatre. Mais l'ordonnance de ſes comédies eſt toujours défectueuſe en quelque choſe ; & ſes dénouemens ne ſont point heureux. Il ne faut pas confondre ce poëte avec un autre Moliere qui vivoit en 1620. & qui a composé diverſes piéces de théatre, la *Polixéne*, des *Epitres*, &c.

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE historique & critique de M. Bayle, seconde édition, imprimée à Roterdam en 1702. page 1480.

POQUELIN (Jean-Baptiste) comédien fameux, connu sous le nom de MOLIERE, étoit fils d'un valet de chambre tapissier du Roi, & naquit à Paris environ l'an 1620. Il fit ses humanités sous les Jésuites, au collége de Clermont. On le destinoit au Barreau; mais au sortir des écoles de Droit, il choisit la profession de comédien, par l'invincible penchant qu'il se sentoit pour la comédie; toute son étude & son application ne furent que pour le théatre. Sa premiere comédie fut celle de *l'Etourdi*; il l'exposa au public dans la ville de Lyon l'an 1653. S'étant trouvé quelque temps après en Languedoc, il alla offrir ses services à M. le Prince de Conty, qui le reçut avec des marques de bonté très-obligeantes, donna des appointemens à sa troupe, & l'engagea à son service, tant auprès de sa personne, que pour les états de Languedoc. Ayant passé le carnaval à Grenoble l'an 1658, il vint s'établir à Rouen. Il y séjourna pendant l'été; & après quelques voyages qu'il fit à Paris secrettement, il eut l'avantage de faire agréer

ses services & ceux de ses camarades à Monsieur, qui lui ayant accordé sa protection, & le titre de sa troupe, le présenta en cette qualité au Roi, & à la Reine mere. Cette troupe commença de paroître devant leurs Majestés & toute la Cour le 24 d'Octobre 1658. sur un théatre dressé exprès dans la salle des Gardes du vieux Louvre, & eut le bonheur de plaire ; de sorte que Sa Majesté donna ses ordres pour l'établir à Paris. La salle du petit Bourbon lui fut accordée, pour y représenter la comédie alternativement avec les comédiens Italiens. On lui accorda la salle du palais Royal au mois d'Octobre 1660 Moliere obtint une pension de mille francs l'an 1663. Sa troupe fut arrêtée tout-à-fait au service de Sa Majesté l'an 1665. & il continua jusqu'à sa mort à donner des piéces qui eurent un grand succès. La derniere de ses comédies fut *le Malade imaginaire*; il en donna la quatriéme représentation le 17 Février 1673. & mourut (A) le même jour. Voilà ce que j'ai

(A) *& mourut le même jour*] Le principal personnage de la derniere comédie de Moliere est un malade qui fait semblant d'être mort. Moliere représentoit ce personnage, & par conséquent il fut obligé dans l'une des scenes à contrefaire le mort. Une infinité de gens ont dit qu'il expira dans cette partie de sa piéce, & que lorsqu'il fut question d'achever son rôle, en faisant voir que ce n'étoit qu'une feinte, il ne put ni parler ni se relever, & qu'on le trouva mort effectivement. Cette singularité parut tenir

tiré

tiré d'une Préface qui a été imprimée à la tête de ses œuvres, & qui contient quelques particularités de sa vie. On n'y a point rapporté un fait que bien des gens m'ont assuré ; c'est

quelque chose du merveilleux, & fournit aux poëtes une ample matiere de pointes & d'allusions ingénieuses : c'est apparemment ce qui fit que l'on ajoûta beaucoup de foi à ce conte. Il y eut même des gens qui le tournerent du côté de la réflexion, & qui moraliserent beaucoup sur cet incident. Mais la vérité est que Moliere ne mourut pas de cette façon ; il eut le temps, quoique fort malade, d'achever son rôle. Voici ce qu'on rapporte dans la préface imprimée à la tête de ses œuvres : « Le 17 Février 1673, jour de la » quatriéme représentation du malade imaginaire, il » fut si fort travaillé de sa fluxion, qu'il eut de la » peine à jouer son rôle ; il ne l'acheva qu'en souf- » frant beaucoup, & le public connut aisément qu'il » n'étoit rien moins que ce qu'il avoit voulu jouer. » En effet, la comédie étant faite, il se retira prom- » ptement chez lui ; & à peine eut-il le temps de se » mettre au lit, que la toux continuelle dont il étoit » tourmenté redoubla sa violence. Les efforts qu'il fit » furent si grands, qu'une veine se rompit dans ses » poulmons ». Un moment après il perdit la parole, & fut suffoqué en une demi-heure par l'abondance du sang qu'il perdit par la bouche. Pour ne rien dissimuler, j'avertis mon lecteur, que si l'on en croit d'autres écrivains, Moliere n'eut pas la force d'assister à la représentation jusqu'à la fin ; il fallut l'emporter chez lui avant que toute la piece eût été jouée. Voici ce que dit sur cet incident un livre intitulé, *La fameuse comédienne, ou l'Histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere.* « La mort de » Moliere... arriva d'une maniere toute surpre- » nante. Il y avoit long-temps qu'il se trouvoit fort

qu'il ne se fit comédien que pour être auprès d'une comédienne dont il étoit devenu amoureux. Je laisse à deviner si l'on s'en est tû, parce que cela n'est pas véritable, ou de peur de lui faire tort. Plusieurs personnes assurent

» incommodé ; ce qu'on attribuoit au chagrin de son
» mauvais ménage, & plus encore au grand travail
» qu'il faisoit. Un jour qu'il devoit jouer le Malade
» imaginaire, piece nouvelle alors, & la derniere
» qu'il avoit composée ; il se trouva fort mal avant
» que de commencer, & fut prêt de s'excuser de
» jouer, sur sa maladie : cependant comme il eut
» vû la foule du monde qui étoit à cette représen-
» tation, & le chagrin qu'il y avoit de le renvoyer,
» il s'efforça, & joua jusqu'à la fin, sans s'apperce-
» voir que son incommodité fût augmentée : mais
» dans l'endroit où il contrefaisoit le mort, il de-
» meura si foible, qu'on crut qu'il l'étoit effective-
» ment, & on eut mille peines à le relever. On lui
» conseilla pour lors de ne point achever, & de
» s'aller mettre au lit. Il ne laissa pas pour cela de
» vouloir finir ; & comme la piece étoit fort avancée,
» il crut pouvoir aller jusqu'au bout sans se faire beau-
» coup de tort ; mais le zele qu'il avoit pour le public
» eut une suite bien cruelle pour lui : car dans le
» temps qu'il disoit, *de la rhubarbe & du séné*, dans
» la cérémonie des Médecins, il lui tomba du sang
» de la bouche ; ce qui ayant extrêmement effrayé les
» spectateurs & ses camarades, on l'emporta chez
» lui fort promptement, où sa femme le suivit dans
» sa chambre. Elle contrefit du mieux qu'elle put
» la personne affligée : mais tout ce qu'on employa
» ne servit de rien ; il mourut en fort peu d'heures,
» après avoir perdu tout son sang qu'il jettoit avec
» abondance par la bouche. Les poëtes, comme je
» l'ai déjà dit, ne laisserent pas tomber cette oc-

que ses comédies surpassent, ou égalent (B) tout ce que l'ancienne Grece & l'ancienne Rome ont eu de plus beau en ce genre. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait si bien réussi à représenter les désordres des mauvais ménages,

» casion de pointiller ; ils firent courir quantité de » petites pieces ; mais de tout ce qu'on fit sur cette » mort, rien ne fut plus approuvé que ces quatre » vers Latins, qu'on a trouvés à propos de con- » server ».

Roscius hic situs est tristi Molierus in urna,
Cui genus humanum ludere ludus erat.
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere sæva negat.

Joignons à ces vers Latins cette épitaphe Françoise, qui est tirée du premier tome du Mercure Galant de 1673.

Cy gît qui parut sur la scene
Le singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal;
Qui voulant de la mort, ainsi que de la vie,
Etre l'imitateur dans une comédie,
Pour trop bien réussir, y réussit fort mal :
Car la mort en étant ravie,
Trouva si belle la copie
Qu'elle en fit un original.

(B) *surpassent, ou égalent tout ce que l'ancienne Grece*] M. Perrault s'est attiré beaucoup d'adversaires, pour s'être opposé vivement à ceux qui disent qu'il n'y a point aujourd'hui d'auteurs que l'on puisse comparer aux Homeres & aux Virgiles, aux

Démosthenes & aux Cicérons, aux Aristophanes & aux Térences, aux Sophocles & aux Euripides. Cette dispute a fait naître de part & d'autre plusieurs ouvrages, où l'on peut apprendre de très-bonnes choses. Mais on attend encore la réponse aux paralleles des anciens & des modernes de M. Pérault, & l'on ne sait quand elle viendra. Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir dire qu'en fait d'ouvrages de plume, il n'y a guere de choses où tant de gens ayent reconnu la supériorité de ce siecle, que dans les pieces comiques. Peut-être cela vient-il de ce que les graces & les finesses d'Aristophanes ne sont pas à la portée de tous ceux qui peuvent sentir le sel & les agrémens de Moliere : car il faut demeurer d'accord, que pour bien juger des comiques Grecs, il faudroit connoître à fond les défauts des Athéniens. Il y a un ridicule commun à tous les temps & à tous les peuples, & un ridicule particulier à certains siecles & à certaines nations. Il y a des scenes d'Aristophanes qui nous paroissent insipides, qui charmoient peut-être les Athéniens, parce qu'ils connoissoient le défaut qu'on y tournoit en ridicule. C'étoit un défaut que peut-être nous ne savons pas; c'étoit le ridicule ou de quelques faits particuliers, ou de quelque goût passager & commun en ce temps-là, mais qui nous est inconnu, lors même que nous pouvons consulter les originaux. Voilà des obstacles qui ne nous permettent point d'admirer ce poëte selon son mérite, ni en Grec, ni en Latin, ni dans les versions Françoises les plus fideles & les plus polies qu'on nous puisse donner. Moliere n'est pas sujet à ces contre-temps : nous savons à qui il en veut : & nous sentons facilement s'il peint bien le ridicule de notre siecle; rien ne nous échappe de tout ce qui lui réussit : il semble même qu'à l'égard de ces pensées, & de ces fines

sujet de l'être : car on assure qu'il savoit (c) cela par expérience autant qu'homme du monde. Je m'en rapporte à un livre qui a été imprimé sous

railleries à quoi tous les siecles & tous les peuples polis sont sensibles, il soit plus profond qu'Aristophanes & que Térence. C'est une prérogative de grand poids : car enfin l'on ne peut pas accuser ce siecle de manquer de goût pour les endroits relevés des poëtes Latins. Montrez aux Dames d'esprit certaines pensées d'Horace, d'Ovide, de Juvenal, &c. Montrez-les-leur en vieux Gaulois, faites-en la traduction la plus platte qu'il vous plaira, pourvû qu'elle soit fidele, vous verrez que ces Dames conviendront que ces pensées sont belles, délicates & fines. Il y a des beautés d'esprit qui sont à la mode dans tous les temps ; c'est en celles-là que l'on diroit que notre Moliere est plus fertile que les comiques de l'antiquité. Il y a des beautés qui disparoîtroient dans les versions, & à l'égard des pays où le goût n'est pas semblable à celui de France : mais il y en a un grand nombre d'autres qui passeroient dans toutes sortes de traductions, & de quelque goût que les lecteurs fussent, pourvû qu'ils entendissent l'essence des bonnes pensées.

(c) *Qu'il savoit cela par expérience autant qu'homme du monde.*] J'ai lû dans un petit livre imprimé l'an 1688. intitulé, *Histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere, que l'on a donné moins de louanges à Moliere, que l'on n'a dit de douceurs à sa femme ;* qu'elle étoit *fille de la défunte Béjart comédienne de campagne, qui faisoit la bonne fortune de quantité de jeunes gens de Languedoc dans le temps de l'heureuse naissance de sa fille. C'est pourquoi,* ajoûte l'auteur, *il seroit très-difficile dans une galanterie si confuse, de dire qui en étoit le pere ; tout ce qu'on en sait est, que sa mere assuroit que dans son déregle-*

le titre d'*Histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere*, & dont je donne

ment, si on en exceptoit Moliere, elle n'avoit jamais pû souffrir que des gens de qualité; & que pour cette raison sa fille étoit d'un sang fort noble; c'est aussi la seule chose que la pauvre femme lui a toujours recommandée, de ne s'abandonner qu'à des personnes d'élite. On l'a crue fille de Moliere, quoiqu'il ait été depuis son mari; cependant on n'en sait pas bien la vérité.... Moliere *épousa la petite Béjart*, dit ce même livre, quelque temps après avoir établi sa troupe à Paris. *Il fit quelques pieces de théatre*, & entr'autres la Princesse d'Elide: sa femme qui joua le rôle de la Princesse, *parut avec tant d'éclat, qu'il eut tout le lieu de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse brillante de la Cour:* car *à peine fut-elle à Chambort, où le Roi donnoit ce divertissement, qu'elle devint folle du Comte de *** & que le Comte de *** devint fou d'elle.* « On » fit appercevoir Moliere, que le grand soin qu'il » avoit de plaire au public, lui ôtoit celui d'exami- » ner la conduite de sa femme; & que pendant qu'il » travailloit pour divertir tout le monde, tout le » monde cherchoit à divertir sa femme. La jalousie » réveilla dans son ame la tendresse que l'étude » avoit assoupie. Il courut aussi-tôt faire de grandes » plaintes à sa femme, en lui reprochant les grands » soins avec lesquels il l'avoit élevée, la passion » qu'il avoit étouffée, ses manieres d'agir qui avoient » été plûtôt d'un amant que d'un mari; & que pour » récompense de tant de bontés, elle le rendoit la » risée de toute la Cour. La Moliere, en pleurant, » lui fit une espece de confidence des sentimens » qu'elle avoit eus pour le Comte de *** dont elle » lui jura que tout le crime avoit été dans l'inten- » tion, & qu'il falloit pardonner le premier égare- » ment d'une jeune personne, à qui le manque d'ex- » périence fait faire d'ordinaire ces sortes de dé-

quelques fragmens. Ce qu'il y a de plus étrange est, que dans ce livre on a dit que sa fem-

„ marches ; mais que les bontés qu'elle reconnoissoit qu'il avoit pour elle, l'empêcheroient de retomber dans de pareilles foiblesses. Moliere persuadé de sa vertu par ses larmes, lui fit mille excuses de son emportement ; & lui remontra avec douceur, que ce n'étoit pas assez pour la réputation que la pureté de la conscience nous justifiât, qu'il falloit encore que les apparences ne fussent pas contre nous, sur-tout dans un siecle où l'on trouvoit les esprits disposés à croire le mal, & fort éloignés de juger des choses avec indulgence. Elle recommença bien-tôt sa vie avec plus d'éclat que jamais. . . continue ce même livre ; & Moliere averti par des gens mal intentionnés pour son repos, de la conduite de son épouse, renouvella ses plaintes avec plus de violence qu'il n'avoit encore fait ; il la menaça même de la faire enfermer. La Moliere outragée de ces reproches, pleura, s'évanouit, & obligea son mari, qui avoit un grand foible pour elle, à se repentir de l'avoir mise en cet état. Il s'empressa fort à la faire revenir, en la conjurant de considérer que l'amour seul avoit causé son emportement, & qu'elle pouvoit juger du pouvoir qu'elle avoit sur son esprit, puisque malgré tous les sujets qu'il avoit de se plaindre d'elle, il étoit prêt de lui pardonner, pourvû qu'elle eût une conduite plus réservée. Un époux si extraordinaire auroit pû lui donner des remords, & la rendre sage : sa bonté fit un effet tout contraire ; & la peur qu'elle eut de ne trouver une si belle occasion de s'en séparer, lui fit prendre un ton fort haut, lui disant qu'elle voyoit bien par qui ces faussetés lui étoient inspirées ; qu'elle étoit rebutée de se voir tous les jours accusée d'une chose dont elle étoit

me étoit sa fille : ce qui n'est nullement vrai.

„ innocente ; qu'il n'avoit qu'à prendre des mesures
„ pour une séparation, & qu'elle ne pouvoit plus
„ souffrir un homme qui avoit toujours conservé des
„ liaisons particulieres avec la de Brie, qui demeu-
„ roit dans leur maison, & qui n'en étoit point
„ sortie depuis leur mariage ...

Cette de Brie étoit une comédienne de la troupe que Moliere trouva établie à Lyon la premiere fois qu'il y joua. Il devint amoureux de cette femme, & en fut aimé ; & il l'attira ensuite dans sa troupe.

“ Les soins que l'on prit pour appaiser la Mo-
„ liere furent inutiles ; elle conçut dès ce moment
„ une aversion terrible pour son mari : & lorsqu'il se
„ vouloit servir des priviléges qui lui étoient dûs
„ par le mariage, elle le traitoit avec le dernier
„ mépris. Enfin, elle porta les choses à une telle
„ extrémité, que Moliere qui commençoit à s'ap-
„ percevoir de ses méchantes inclinations, con-
„ sentit à la rupture qu'elle demandoit incessam-
„ ment depuis leur querelle. Si bien que sans arrêt
„ du Parlement, ils demeurerent d'accord qu'ils
„ n'auroient plus d'habitude ensemble. Cependant
„ ce ne fut pas sans se faire une fort grande vio-
„ lence, que Moliere résolut de vivre avec elle
„ dans cette indifférence ; & si la raison lui faisoit
„ regarder sa femme comme une personne que sa
„ conduite rendoit indigne des caresses d'un hon-
„ nête homme, sa tendresse lui faisoit envisager la
„ peine qu'il auroit de la voir, sans se servir des
„ priviléges que donne le mariage. Il y rêvoit un
„ jour dans son jardin d'Auteuil, quand un de ses
„ amis, nommé Chapelle, qui s'y venoit prome-
„ ner par hazard, l'aborda ; & le trouvant plus in-
„ quiet que de coûtume, il lui en demanda plusieurs
„ fois le sujet. Moliere qui eut quelque honte de se
„ sentir si peu de constance pour un malheur si fort

Au reste, il avoit une facilité inconcevable

„ à la mode, résista autant qu'il put: mais comme il
„ étoit dans une de ces plénitudes de cœur si con-
„ nues par les gens qui ont aimé, il céda à l'envie
„ de se soulager, & avoua de bonne foi à son ami,
„ que la maniere dont il étoit forcé d'en uler avec
„ sa femme, étoit la cause de l'accablement où il
„ se trouvoit. Chapelle qui le croyoit être au-dessus
„ de ces sortes de choses, le railla de ce qu'un
„ homme comme lui, qui savoit si bien peindre le
„ ridicule des autres hommes, tomboit dans celui
„ qu'il blâmoit tous les jours; & lui fit voir que le
„ plus ridicule de tous étoit d'aimer une personne
„ qui ne répond pas à la tendresse qu'on a pour elle.
„ Pour moi, lui dit-il, je vous avoue que si j'étois
„ assez malheureux pour me trouver en pareil état,
„ & que je fusse fortement persuadé que la personne
„ que j'aimerois accordât des faveurs à d'autres,
„ j'aurois tant de mépris pour elle, qu'il me guéri-
„ roit infailliblement de ma passion: encore avez-
„ vous une satisfaction que vous n'auriez pas si c'é-
„ toit une maîtresse; & la vengeance qui prend or-
„ dinairement la place de l'amour dans un cœur
„ outragé, vous peut payer tous les chagrins que
„ vous cause votre épouse, puisque vous n'avez
„ qu'à la faire enfermer; ce sera même un moyen
„ assuré de vous mettre l'esprit en repos. Moliere
„ qui avoit écouté son ami avec assez de tranquil-
„ lité, l'interrompit, pour lui demander s'il n'avoit
„ jamais été amoureux. Oui, lui répondit Cha-
„ pelle, je l'ai été comme un homme de bon sens
„ doit l'être; mais je ne me serois pas fait une si
„ grande peine pour une chose que mon honneur
„ m'auroit conseillé de faire; & je rougis pour vous
„ de vous trouver si incertain. Je vois bien que
„ vous n'avez encore rien aimé, lui répondit Mo-
„ liere, vous avez pris la figure de l'amour pour

à faire des vers ; mais il se donnoit trop de li-

„ mour même. Je ne vous rapporterai point une „ infinité d'exemples, qui vous feroient connoître „ la puissance de cette passion ; je vous ferai seulement un récit fidele de mon embarras, pour vous „ faire comprendre combien on est peu maître de „ soi, quand elle a une fois pris sur nous l'ascendant que le tempérament lui donne d'ordinaire. „ Pour vous répondre donc sur la connoissance parfaite que vous dites que j'ai du cœur de l'homme, „ par les portraits que j'en expose tous les jours au „ public, je demeurerai d'accord que je me suis étudié autant que j'ai pû à connoître leur foible : „ mais si ma science m'a appris qu'on pouvoit fuir „ le péril, mon expérience ne m'a que trop fait voir „ qu'il étoit impossible de l'éviter : j'en juge tous „ les jours par moi-même. Il fait ensuite l'histoire „ de son mariage : & après quelques réflexions, il „ ajoûte : Je me suis donc déterminé à vivre avec „ elle comme si elle n'étoit pas ma femme : mais si „ vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié „ de moi : ma passion est venue à un tel point, „ qu'elle va jusqu'à entrer avec compassion dans „ ses intérêts ; & quand je considere combien il m'est „ impossible de vaincre ce que je sens pour elle, „ je me dis en même temps qu'elle a peut-être la „ même difficulté à détruire le penchant qu'elle a „ d'être coquette ; & je me trouve plus de disposition à la plaindre, qu'à la blâmer. Vous me „ direz sans doute qu'il faut être poëte pour aimer „ de cette maniere ; mais pour moi je crois qu'il n'y „ a qu'une sorte d'amour, & que des gens qui n'ont „ point senti de semblables délicatesses, n'ont jamais aimé véritablement.... N'admirez-vous „ pas, ajoûta-t-il, que tout ce que j'ai de raison „ ne serve qu'à me faire connoître ma foiblesse, „ sans en pouvoir triompher ? Je vous avoue, à mon

berté (D) d'inventer de nouveaux termes,

„ tour, lui dit son ami; que vous êtes plus à plain-
„ dre que je ne pensois; mais il faut tout espérer
„ du temps : continuez cependant à vous faire des
„ efforts, &c. „

Voilà quel étoit le sort de ce bel esprit au milieu des acclamations de toute la Cour, brillant de gloire, l'admiration de toute la France, & des pays étrangers : il étoit rongé de mille chagrins domestiques; son mariage lui ôtoit l'honneur & le repos; il n'avoit pas même la consolation de haïr la personne qui lui causoit tant de trouble. C'est ici que l'on pouvoit dire : *Médecin, guéri-toi toi-même* : Moliere, qui divertissez tout le public, divertissez-vous vous même. Vous jouez tout le monde, vous donnez de si bons conseils aux pauvres cocus; profitez tout le premier de vos railleries. Il a peut-être dit mille fois ce que dit Horace dans la seconde épître du livre second.

Prætulerim scriptor delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm sapere & ringi . . .

J'aimerois mieux passer pour le plus chétif de tous les auteurs, & être content, que d'avoir un si grand esprit, & un génie si admiré, & souffrir tant d'inquiétudes.

(D) *Trop de liberté d'inventer de nouveaux termes & de nouvelles expressions.*] Prenez bien garde qu'on ne blâme ici que l'excès de sa liberté : car au fond, on ne nie pas qu'il ne s'en servît bien souvent d'une maniere très-heureuse, & qui a été utile à notre langue. Il a fait faire fortune à quelques phrases, & à quelques mots qui ont beaucoup d'agrémens; & si quelque Grammairien en jugeoit d'une façon

& de nouvelles expreſſions ; il lui échapoit

toute contraire, il mériteroit d'être traité comme celui qui cenſura le poëte Furius d'avoir inventé certains mots Latins qui abrégeoient le diſcours, & qui n'avoient rien de rude pour les oreilles délicates, ſelon ces paroles d'Aulu-Gelle, liv. 18. chap. 11. *Non herclè idem ſentio cum Caſellio vindice Grammatico, ut mea opinio eſt, haud quaquam erudito. Verum hoc tamen petulanter inſcitèque ; quod Furium veterem poëtam dedecoraſſe linguam Latinam ſcripſit hujuſmodi vocum fictionibus, quæ mihi quidem neque à poëtica facultate viſæ ſunt, neque dictu profatuque ipſo tætras aut inſuaves eſſe ; ſicuti ſunt quædam alia ab illuſtribus poetis ficta durè & rancidè. Quæ reprehendit autem Caſellius Furiana, hæc ſunt : quod terram in lutum verſam* luteſcere *dixerit & tenebras in modum noctis factas*, nocteſcere. *&c.* Au reſte, il n'y a point de meilleure forge de nouveaux mots que la comédie : car ſi elle produit quelque nouveauté de langage qui ſoit bien reçûe, une infinité de gens s'en emparent tout-à-la-fois, & la répandent bientôt au long & au large par de fréquentes répétitions. On ne peut conteſter légitimement aux bons auteurs le droit de forger de nouveaux mots, puiſque ſans cela les langues ſeroient toujours pauvres, ſtériles, languiſſantes. On peut voir ce que dit ſur ceci Voſſius & pluſieurs autres écrivains. On doit donc, généralement parlant, demeurer d'accord que Moliere avoit droit d'enrichir de nouveaux termes les matieres du théatre, où il avoit acquis une ſi grande réputation : mais ce que l'on peut prétendre, c'eſt qu'il abuſoit quelquefois de ſon droit ; car il faut ſe ſouvenir que ces ſortes de matieres ne font point ſentir à ceux qui les traitent la pauvreté d'une langue, autant que la ſentent les écrivains des matieres dogmatiques. *Il faut avouer*, dit un auteur célebre, *qu'on reſſent plus le manquement qu'a notre lan-*

gne de certains mots, quand on traite des matiéres de ſcience, que quand on parle, ou qu'on écrit des choſes communes de la vie civile. Cet auteur parle ainſi dans une préface, où il rend raiſon de la liberté qu'il s'eſt donnée d'inventer les mots *Philoſophiſmes, Philoſophines, advertance, &c.* Il eſt sûr qu'un poëte comique n'eſt pas auſſi excuſable que les Philoſophes, qui pour s'exprimer, ſont obligés de forger des mots: une néceſſité indiſpenſable y contraint ceux-ci. C'eſt ce qui fait faire cette plainte au poëte Lucrece dans ſon premier livre, vers 137. & 830.

Nec me animus fallit Graiorum obſcura reperta;
Difficile inluſtrare Latinis verſibus eſſe
(Multa novis verbis præſertim cùm ſit agendum)
Propter egeſtatem linguæ, & rerum novitatem.

. . . .

Nunc & Anaxagoræ ſcrutemur Homæomeriam,
Quam Græci memorant, nec noſtrâ dicere linguâ
Concedit nobis patrii ſermonis egeſtos.

Il eſt difficile, ſi je ne me trompe, dit ce Poëte, *que la langue Latine, à cauſe de ſon peu d'expreſſion, m'en fourniſſe d'aſſez heureuſes pour traiter des recherches obſcures des Grecs, parce qu'il faut des termes nouveaux, & que la matiere eſt nouvelle* . . .

. . . . . .

Examinons maintenant, dit-il ailleurs, *l'opinion d'Anaxagore, que les Grecs appellent Homæomerie, & que notre langue ne peut exprimer par un autre nom, à cauſe de ſa pauvreté.*

Ce n'étoit pas ſeulement à cauſe des loix de la quantité que Lucrece ſe trouvoit dans la diſette: car ceux qui ſe ſervoient de la proſe en philoſophant, ſe plaignoient de manquer de mots. Seneque dans ſa cinquante-huitiéme épitre s'exprime ainſi: *Quan-*

même fort(E) souvent des barbarismes. Vous trouverez dans les *Jugemens des Savans*, com-

ta verborum nobis paupertas, imo egestas sit, nunquam magis quam hodierno die intellexi. Mille res inciderunt, cùm fortè de Platone loqueremur, quæ nomina desiderarent, nec haberent; quædam verò cùm habuissent, fastidio nostro perdidissent. Quis autem ferat in egestate fastidium? Je n'ai jamais, dit ce philosophe, *mieux reconnu le besoin, ou plûtôt la disette que nous avons de quantité de mots. Comme nous parlions de Platon par occasion, il s'est rencontré mille choses qui avoient besoin de noms, & qui toutefois n'en avoient point: d'autres encore qui en avoient eu autrefois, mais qui les avoient perdus, parce que l'on s'en étoit dégoûté. Est-il possible d'avoir du dégoût dans l'indigence?*

Il est bon de remarquer en passant, la double source que Seneque nous indique de la pauvreté des langues; l'une est qu'on n'a point encore trouvé certains mots: l'autre est, qu'on en laisse tomber plusieurs dans le non usage. Mais il faut aussi remarquer que les Romains, lors même qu'ils ne composoient que des épigrammes, se plaignoient qu'ils ne trouvoient pas les mots qu'il leur eût fallu; comme on peut voir par ce qu'en dit Pline le jeune dans sa dix-huitiéme lettre du quatriéme livre. Ainsi il faut conclure que notre Moliere a pû sentir les mêmes besoins, & qu'à cause de cela, il a dû avoir son recours à l'invention. Il faut enfin remarquer qu'il est dans les langues comme à l'égard des productions de la nature, où *generatio unius est corruptio alterius*: la naissance d'un mot vient pour l'ordinaire de la mort d'un autre. Cela est vrai principalement en France; & ainsi l'on ne peut pas esperer que notre langue cesse jamais d'être disetteuse.

(E) *Fort souvent des barbarismes*] J'en pourrois marquer cent exemples; mais je me bornerai à deux,

posés par M. Baillet, ce qu'il faut juger de son talent.

Quelques-uns prétendent que la gloire de

que je tire d'une piéce que l'on a mise à la tête de ses œuvres dans quelques éditions. C'est un remerciment au Roi : il y donne un tour merveilleux, & peut-être n'a-t-il rien fait de meilleur en matiere de petits ouvrages. Remarquez ces quatre vers : Moliere s'adresse à sa Muse, & lui dit qu'elle peut aisément étendre le compliment qu'elle fait au Roi.

Vous pourriez aisément l'étendre
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenans bienfaits, que, sans les mériter
Sa liberale main daigne sur vous répandre.

Cela veut dire, selon le sens de l'auteur, que sa Muse avoit reçu de grands bienfaits, encore qu'elle ne les méritât point : mais selon la Grammaire, cela signifie, qu'encore que le Roi ne méritât point ces bienfaits, il ne laissoit pas de les répandre sur la Muse de Moliere. C'est donc s'exprimer barbarement. Voici l'autre exemple qui est tiré de la même piéce.

Les Muses sont de grandes prometteuses ;
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas sans doute par le bec.

Le sens de l'auteur est, que sa Muse ressemblera à ses sœurs, qui ont beaucoup de babil ; mais selon la Grammaire ; cela signifie clairement & uniquement, qu'elle ne manqueroit pas de caquet comme les autres Muses en manquent. Remarquez bien que par *barbarisme*, je n'entens pas des expressions ou des paroles tirées des autres langues, & inconnues à la

l'invention n'appartient pas à Moliere, & qu'il profita beaucoup des (F) comédies que les Italiens avoient jouées à Paris. On a tort de dire que M. Despreaux changea de langage après la mort de ce grand comique : il l'avoit loué vivant, il le blâma mort ; si l'on en veut croire certains censeurs ignorans : la vérité est

Françoise ; j'entens un arrangement qui choque les regles, & que nos bons Grammairiens regardent comme barbare.

On voit dans le même poëme, *Marquis repoussable*, terme barbare. On y voit *prévenant amas*, autre terme barbare ; car le mot *prévenant*, n'est en usage qu'au figuré, & ne signifie pas un homme qui a passé devant d'autres.

(F) *& qu'il profita beaucoup des comédies que les Italiens*] La preuve que je vais donner sera tirée d'un livre anonime ; mais n'importe, puisqu'il est imprimé, il suffit à justifier ce que j'avance : car j'ai seulement à prouver qu'il y a des gens qui assurent que les comédies Italiennes représentées à Paris, servirent d'original à Moliere ; c'est un discours qu'on prête à Arlequin, dans un livre intitulé, *Le Livre sans nom*. » Si les comédiens Italiens, dit ce » livre, n'eussent jamais paru en France, peut-être » que Moliere ne seroit pas devenu ce qu'il a été. » Je sais qu'il connoissoit parfaitement les anciens » comiques ; mais enfin il a pris à notre théatre ses » premieres idées. Vous savez que son Cocu imaginaire est *il Ritrato* des Italiens : Scaramouche » interrompu dans ses amours, a produit ses Fâ» cheux ; ses Contre-temps ne sont que, Arlequin » valet étourdi : ainsi de la plupart de ses piéces : » & dans ces derniers temps, son Tartuffe n'est-il » pas notre Bernagasse ? A la vérité il a excellé » dans ses portraits, & je trouve ses comédies si

qu'il

qu'il ne cessa point de le louer, quand il le vit dans le tombeau. Il lui (G) reprocha seulement d'avoir eu trop de complaisance pour le parterre; censure raisonnable à certains égards; injuste, à tout prendre. Ces vers que le Pere

» pleines de sens, qu'on devroit les lire comme des » instructions aux jeunes gens, pour leur faire con» noître le monde tel qu'il est ».

(G) *d'avoir eu trop de complaisance pour le parterre.*] Moliere étoit mort quand M. Despreaux le loua dans la septiéme de ses épîtres, autant, ou plus qu'il n'avoit fait dans sa seconde satire qu'il lui avoit adressée. C'est donc très-injustement que l'on a dit que M. Despreaux l'avoit loué par politique, & par la crainte d'en être raillé publiquement, soit qu'il ne dît rien à son avantage, soit qu'il n'osât le critiquer. Mais enfin, me direz-vous, il le critiqua lorsqu'il n'y avoit plus rien à craindre; cela n'est-il point suspect? Non, vous répons-je, je crois que s'il avoit fait l'Art poëtique pendant la vie de Moliere, il n'y auroit pas moins mis la censure que l'on verra ci-dessous: elle étoit, pour ainsi-dire, essentielle à son sujet: elle contient une observation très-légitime, & qui devroit être une regle inviolable, si l'on ne faisoit des comédies que pour les faire imprimer: mais comme elles sont principalement destinées à paroître sur le théatre, en présence de toutes sortes de gens, il n'est point juste d'exiger qu'elles soient bâties selon le goût de M. Despreaux. Voici ce qu'il a dit dans le troisiéme chant de son Art poëtique.

Etudiez la Cour, & connoissez la ville,
L'une & l'autre est toujours en modeles fertile.
C'est par-là que Moliere illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,

Bouhours composa à la louange de Moliere, sont les meilleurs qu'il ait jamais composés, si l'on s'en rapporte au jugement de M. Ménage. Vous trouverez ces vers au second tome des Observations de M. Ménage sur la langue Françoise, page 15. Je ne sais si les Italiens trouvent à leur goût les comédies de Moliere

Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte allié Térence à Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'auteur du Misantrope.

Il semble que M. Despreaux ait voulu par ces vers, blâmer Moliere, de ce qu'il a travaillé non-seulement pour les esprits fins & de bon goût, mais aussi pour les gens grossiers. Il a eu ses raisons, & il eût pû dire ce que l'auteur du livre sans nom suppose qu'Arlequin disoit en semblable cas: » Ces » plaisanteries, lui dis-je, ne sont pas desagréa- » bles dans vos comédies, le mal est qu'elles ne sont » pas toutes également bonnes. J'en conviens, me » dit-il, mais elles ne laissent pas de divertir cer- » tains jeunes gens qui ne viennent à notre théatre » que pour rire, qui rient de tout, & souvent sans » savoir pourquoi. Nous jouons souvent devant ces » sortes de gens; & il faut leur donner des plai- » santeries de leur portée, faute de quoi on trou- » veroit souvent une grande solitude dans notre » théatre. Je suis fâché, lui dis-je, que vous ayez » presque quitté vos anciennes piéces; elles étoient » du goût de toutes les personnes de bon sens; on » trouvoit plusieurs choses utiles pour les mœurs; » & votre théatre étoit un lieu, où j'ose dire qu'en » y voyant le ridicule du vice, on se sentoit porté,

traduites en leur langue par un homme de leur nation transplanté en Allemagne (H). Il est plus difficile dans un ouvrage de cette nature que dans d'autres de communiquer à une version toutes les beautés de l'original. Au reste,

» même par la seule raison, à prendre le parti de
» la vertu. Si nous ne représentions que nos an-
» ciennes piéces, notre hôtel seroit peu fréquenté,
» me dit-il; & je vous répondrai ce que Cinthio
» répondit autrefois à M. de Saint Evremont, que
» l'on verroit mourir de faim de bons comédiens
» avec des comedies excellentes ».

Pour rendre justice à Moliere, il est à propos de bien peser les paroles de Térence au prologue de l'Andrienne.

Poëta cùm primùm animum ad scribendum appulit,
Id sibi negotii credidit solùm dari,
Populo ut placerent quas fecisset fabulas.

Lorsque Térence se mit á travailler pour le théatre; il crut qu'il ne devoit avoir pour but que de faire en sorte que ses piéces pussent plaire, & divertir le peuple.

Il faut aussi considérer que les frais de la comédie sont grands, & que l'usage de la comédie étant de divertir le peuple aussi-bien que le sénat, il faut qu'elle soit proportionnée au goût du public, c'est-à-dire, qu'elle soit capable d'attirer beaucoup de monde; car sans cela ne fût-elle qu'un elixir de pensées rares, ingénieuses, fines au souverain point; elle ruineroit les acteurs, & ne serviroit de rien.

(H) *De leur nation transplanté en Allemagne.*] Cet auteur qui a traduit en Italien les Œuvres de Moliere, se nomme Nicolas di Castelli, & prend la qualité de Sécretaire de l'Electeur de Brande-

ce que j'ai rapporté du penchant de notre Moliere pour la comédie, se trouve avec de (1) nouvelles circonstances dans un livre de M. Pérault, intitulé, *Eloges des hommes illustres de ce siécle*. On sera bien-aise d'apprendre ce que

bourg. Il a fait imprimer à Leipsic cette traduction à ses dépens l'an 1698. en quatre volumes in-12.

Remarque. On ne sait pas bien dans quel esprit M. Bayle a fait la remarque ci-dessus : il semble qu'il soit surpris que les Œuvres de Moliere ayent été traduites en Italien. Cependant il est certain que les comédies de cet excellent auteur ont été traduites en plusieurs autres langues : elles ont été traduites en Allemand, & imprimées à Francfort, avec le François à côté. Il s'en est fait aussi une traduction Angloise dont il s'est fait plusieurs éditions à Londres.

(1) *penchant . . . pour la comédie se trouve avec de nouvelles circonstances . . . . dans M. Perault.*] Moliere est un des hommes illustres dont M. Begon, Intendant de Justice & Marine, a fait graver les portraits, & dont il a procuré au public l'éloge historique. M. Perault, qui a écrit ces éloges assure que *Moliere naquit avec une telle inclination pour la comédie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire comédien. A peine eût-il achevé ses études, où il réussit parfaitement bien, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge & de son goût, & prit la résolution de former une troupe de comédiens, pour aller dans les provinces jouer la comédie. Son pere . . . . le fit solliciter par tout ce qu'il avoit d'amis de quitter cette pensée*, & n'ayant pû rien gagner par leurs remontrances, ni par leurs promesses qu'ils lui firent de sa part, *il lui envoya le maitre chez qui il l'avoit mis en pension pendant les premieres années de ses études . . . Mais bien loin que le maitre lui persuadât de*

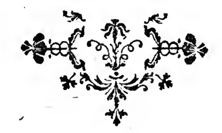
devint après la mort de Moliere la troupe de (K) comédiens dont il avoit été le chef :

quitter la profession de comédien, le jeune Moliere lui persuada d'embrasser la même profession .... Sa troupe étant formée, il alla jouer à Rouen, & de-là à Lyon, où ayant plû au Prince de Conty, &c. Tout le reste de l'éloge est bien curieux.

(K) *ce que devint après la mort de Moliere la troupe.*] Voici ce que j'ai trouvé sur ce sujet dans un ouvrage de M. Chapuzeau, intitulé, *le théatre François.* » Cette troupe avant que d'être établie » au palais Royal, avoit fait connoître son mérite » à Paris, sur les fossés de Nesle, & au quartier de » S. Paul ; à Lyon, & en Languedoc : elle avoit » passé avec raison pour la plus forte de la campa- » gne. Les deux freres Béjart & Du Parc étoient » du nombre de ces principaux acteurs. Du Croisy, » chef d'une troupe de campagne, &c. la Grange » très-bon comédien, se joignirent avec eux. Elle » occupa quelque temps la salle du petit Bourbon, » en s'accommodant avec les comédiens Italiens » que l'on y avoit déjà établis. Ensuite le théatre » du palais Royal lui fut ouvert, elle y représenta » jusqu'au commencement du Carême 1673. Mo- » liere étant mort dans ce temps-là, il y eut quatre » comédiens de sa troupe qui prirent parti dans » celle de l'Hôtel de Bourgogne ; & comme ceux » qui restoient ne furent pas en état de continuer, » il plut au Roi de réduire en un seul corps la » troupe du marais & la troupe du palais Royal. » Cette troupe du marais avoit été établie en 1620. » sous le titre de la troupe du Roi. M. Colbert » fut chargé de faire choix des plus habiles acteurs, » qui restoient dans la troupe du palais Royal, » & des plus habiles de celle du marais, & d'en » former une belle troupe, sous le nom de la troupe

cela peut fort servir à faire connoître le mérite de cet auteur.

„ du Roi. Elle fut établie dans la rue Mazarine, dite
„ autrement de Nesle ; & commença à se montrer en
„ public le Dimanche 9 de Juillet 1673. Le théatre
„ du palais Royal & celui du marais furent interdits
„ aux comédiens „.



RECUEIL
DE
DIVERSES PIECES.

STANCES POUR M. MOLIERE.

EN vain mille jaloux esprits,
Moliere, osent avec mépris,
Censurer un si bel ouvrage :
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la posterité.

Ta Muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité :
Chacun profite à ton école,
Tout en est beau, tout en est bon,
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines savamment!
Celui qui sut vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence,
Sut-il mieux badiner que toi?

Laisse gronder tes envieux,
Ils ont beau crier en tous lieux,

Que c'eſt à tort qu'on te révere ;
Que tu n'eſt rien moins que plaiſant :
Si tu ſavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

EPITAPHE.

SOus ce tombeau giſent Plaute & Térence ;
Et cependant le ſeul Moliere y gît :
Leurs trois talens ne formoient qu'un eſprit,
Dont le bel art réjouiſſoit la France.
Ils ſont partis, & j'ai peu d'eſpérance
De les revoir malgré tous nos efforts :
Pour un long-temps, ſelon toute apparence,
Térence & Plaute & Moliere ſont morts.

AUTRE.

CY gît parmi les trépaſſés,
Qui jouoit un chacun d'une hardieſſe extrême ;
Mais ce fameux bouffon n'en ſavoit pas aſſez,
Pour empêcher la mort de le jouer lui-même.

AUTRE.

CY gît ſous cette froide biere
Le fameux comique Moliere ;
Mais je ne ſais pas s'il dort :
Car lui, qui ſut tout contrefaire,
Ne fit jamais ſi bien le mort.

EPITAPHE,

EPITAPHE.

CY gît Moliere, c'est dommage;
Il faisoit bien son personnage:
Il excelloit surtout à faire le cocu;
En lui seul à la comédie,
Tout à la fois nous avons vu
L'original & la copie.

EPIGRAMME.

QUoi! C'est donc le pauvre Moliere
Qu'on porte dans le cimetiere,
S'écriérent quelques voisins!
Non, dit certain apoticaire,
C'est le Malade imaginaire,
Qui veut railler les médecins.

AUTRE.

J'Ai de tous les états découvert le mystere,
Des grands & des dévots, du Marquis, du vulgaire:
Jouant le médecin, je me suis échoué;
Je meurs sans médecin, sans prêtre, & sans notaire;
J'ai joué la mort même, & la mort m'a joué.

EPIGRAMME.

IL eſt paſſé, ce Moliere,
Du théatre dans la biere ;
Le pauvre homme a fait faux bon ;
Ma foi, ce renommé bouffon
N'a pas sû ſi bien contrefaire
Le malade imaginaire,
Qu'il fait le mort tout de bon.

AUTRE.

OUi, ſept villes pour Homere
Eurent jadis des débats ;
Chacune s'en diſant la mere,
Le vouloit avoir : mais las !
A l'égard du grand Moliere,
Dont Paris fait tant de cas,
Le ſort ſe trouve tout contraire,
Et la différence eſt entiere,
Même choſe ce n'eſt pas.
A-t-il fermé la paupiere,
Dans ſa mort imaginaire ;
Son corps, après ſon trépas,
Trouve à peine un cimetiere.

EPITAPHE.

CY gît le Térence François,
Qui mérita pendant sa vie
De divertir, malgré l'envie,
Le plus sage de tous les Rois.
Il a poussé l'esprit comique
Jusques au dernier de ses jours;
La mort en arrêtant le cours,
Il a fini par le tragique.

EPIGRAMME.

SI dans son art c'est être un ouvrier parfait,
Que de bien savoir trait pour trait
Imiter la nature,
Moliere assurement doit être estimé tel;
Michel-Ange, le Brun, & toute la peinture,
Comme lui, n'ont sû faire un mort au naturel.

AUTRE.

FAcheux, bigots, cocus, médecins, avocats,
Ignorans & savans, nobles, bourgeois, prélats,
J'ai tout joué; la mort même a craint ma satire;
J'ai fait, pour la berner un généreux effort;
Elle m'en a puni : mais enfin je puis dire
Avoir joué jusqu'à la mort.

EPIGRAMME.

Moliere n'est pas mort, c'est une erreur de suivre
La foi que de ce bruit on veut par tout semer :
S'il a rendu l'esprit qu'on a vû l'animer,
Deux mille autres le font revivre.

EPITAPHE.

Cy gît l'illustre auteur d'une juste satire,
Du siécle corrompu le fleau terrassant,
Dont le trépas, quoique récent,
Donne à beaucoup de gens l'audace de médire:
On ne voit toutefois que le cagot sourire,
Ou le médecin innocent,
A ce qu'un Marquis sot en dit en grimaçant,
Parce qu'il a voulu tous trois les interdire.
Montre-toi plus sage, passant;
Et si ton cœur reconnoissant
Se plût à sa façon d'écrire,
Adresse en sa faveur des vœux au Tout-puissant;
Et donnes quelques pleurs à qui te fit tant rire.

EPITAPHE.

PAssant, ici repose un qu'on dit être mort;
Je ne sais s'il l'est, ou s'il dort:
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir;
C'est un tour qu'il joue à plaisir;
Car il aimoit à contrefaire.
Quoi qu'il en soit, cy gît Moliere;
Comme il étoit grand comédien,
S'il fait le mort, il le fait bien.

STANCES
SUR LA MORT DE MOLIERE.

DAns le même temps que mourut
Ce grand, cet illustre Moliere,
On dit que la Parque voulut
Lui donner un apoticaire.

✤

Un médecin mourut aussi,
D'une science assez profonde:
Un procureur en fit ainsi,
Allant plaider dans l'autre monde.

✤

Voilà de bonnes gens ensemble,
Un procureur, un médecin,
Un apoticaire; & me semble
Que Moliere est le passe-fin,

Le médecin voyant Moliere,
Lui dit d'un ton de goguenard :
Hé bien, Malade imaginaire,
Vous voilà pris comme un renard.

Survint auſſi l'apoticaire,
Qui lui dit, mais d'un ton plus doux :
Si vous aviez pris un cliſtere,
Vous ne feriez point avec nous.

Le procureur prit la parole,
Et lui dit, parlant de tous deux :
Ils ont joué ſi bien leur rôle,
Qu'ils m'ont fait venir avec eux.

Moliere alors prenant parti,
Dit au procureur : Je vous prie,
Faiſons enrager ces gens-ci,
Et je ferai votre partie.

De peur d'oublier ſon métier,
Le procureur dit à Moliere :
Ne leur donnez point de quartier ;
Et j'aurai ſoin de votre affaire.

Moliere avec ſon procureur
Ayant commencé cette guerre,
Le médecin, l'apoticaire
Se ſont enfuis tous deux de peur.

Par tout ſe rendent effroyables
Et Moliere & le procureur,
Puiſque même parmi les diables
Ils jettent d'horribles terreurs.

EPITAPHE.

CY gît qui savoit l'art de rire
Aux dépens de tout l'univers;
Et d'assaisonner ses bons vers
Du sel piquant de la satire.
D'un style agréable & bouffon,
Qui ne fut jamais trouvé fade,
Il a joué sain & malade,
Homme, femme, jeune & barbon.
Le cocu, le jaloux, le plaisant, le critique,
Le gentilhomme & le bourgeois,
Le Marquis & le villageois,
Ont été le sujet de sa veine comique:
Heureux s'il n'avoit pas enfin
Attaqué l'hypocrite avec le médecin;
Ces derniers lui gardant une haine intestine,
L'ont laissé sans secours descendre au monument;
Le médecin sans médecine,
Et le bigot sans sacrement.

LES MÉDECINS VENGÉS, OU LA SUITE FUNESTE DU MALADE IMAGINAIRE.

DEpuis long-temps une erreur sans seconde
Dans l'esprit des mortels régnoit absolument,
Et dans tous les recoins du monde

Son pouvoir s'étendoit universellement,
Quand un des grands hommes de France,
Moins renommé par sa naissance
Qué célebre par ses écrits,
Reconnoissant cette chimere,
Voulut, en la rendant vulgaire,
Desabuser jusqu'aux moindres esprits.
Ce fut cet homme incomparable,
Cet excellent peintre des mœurs,
Moliere enfin, de qui la plume inimitable
Voulut des médecins, par un trait admirable,
Représenter les brutales humeurs.
Il connut que l'idolatrie
Que les hommes ont pour la vie,
Etoit le seul fondement de leur art;
Et que bien loin de soulager nos peines,
Leur esprit n'avoit d'autre égard
Que de tirer profit des foiblesses humaines.
Comme dans un vivant tableau,
Nous remarquons dans sa piéce derniere,
Qu'un homme se faisant malade imaginaire,
Se croit étant très-sain, proche de son tombeau:
Qu'un médecin plein d'arrogance
Entretient par son ignorance
Cette erreur ridicule; & par un soin fatal,
Loin qu'à la dissiper son esprit s'etudie,
Il augmente sa maladie,
Pour d'autant plus profiter de son mal.
Par ses ordonnances séveres,
Il lui prescrit, dans l'espace d'un mois,
Douze purgations, quinze ou seize clisteres,
Sans les sirops desquels son caprice fait choix.
C'est ce qui nous fait voir que de la médecine
L'art fut trouvé plus pour notre ruine,
Que pour notre soulagement;
Puisque, pour peu de mal que peut avoir un homme,
L'excès des remedes l'assomme,
Ou corrompt la bonté de son tempérament;

Et ces docteurs pleins d'avarice,
Se font riches à nos dépens ;
Et qu'au lieu que chez les marchands
Nous prenons simplement ce qui nous est propice :
Il nous faut, chez ces gens, loin de ce qui nous sert ;
Prendre le poison qui nous perd ;
Et loin qu'aucun dégoût au refus nous obstine,
Il faut non-seulement, par un fâcheux destin,
Que nous payions notre assassin,
Mais encore le fer dont il nous assassine.
C'est ce que cet illustre auteur
Dans sa piéce nous fit paroître ;
Mais en nous le faisant connoître,
Il attira lui-même son malheur :
Les médecins d'intelligence,
Aspirans tous à la vengeance,
Chercherent les moyens de se la procurer,
Et par une mort exemplaire
Ils conclurent enfin, qu'il falloit réparer
Le tort qu'à leur savoir sa plume avoit pû faire.
Cependant l'exécution
Leur en paroissoit difficile,
D'autant que près de lui leur science inutile
Ne leur en fournissoit aucune occasion.
Poussés d'une fureur extrême,
Ils conjurerent la mort même
D'entreprendre ce coup pour eux ;
Et pour plus aisément la porter à le faire,
Le plus âgé d'un air respectueux,
Lui parla de cette maniere :
Souveraine des Rois, maîtresse des humains,
Qui tenez de leurs jours le destin en vos mains
Et de qui le suprême & redoutable empire
S'étend également sur tout ce qui respire ;
Voyez d'un œil benin vos pauvres substituts,
Les humbles médecins à vos pieds abattus,
Qui dans l'accablement d'un desespoir extrême,
Ne peuvent recourir qu'à leur princesse même.

Vous ne ſavez que trop avec quels ſoins heureux
Chacun de nous travaille à contenter vos vœux,
Que pour faciliter votre atteinte mortelle,
Nous diſſipons des corps la vigueur naturelle;
Et que ſans le ſecours de nos medicamens,
Les hommes pourroient vivre encore plus long-tems;
Cependant, ce n'eſt pas pour vanter nos ſervices,
Ni demander le prix de tous nos ſacrifices,
Que nous oſons paroître devant vous :
Nous ne nous proſternons, Madame à vos genoux,
Que pour vous demander juſtice de Moliere :
C'eſt lui qui nous détruit dans l'eſprit du vulgaire,
Et qui ſur ſon théatre oſe à tous faire voir
Que notre intérêt ſeul fait tout notre ſavoir;
Que nous n'avons des maux aucune connoiſſance;
Que de nous les humains tirent peu d'aſſiſtance;
Et que loin de ſavoir l'art de les ſecourir,
Nous ne les guériſſons qu'en les faiſant mourir.
Jugez à quels mépris cet homme nous expoſe.
Mais, quoique vous dûſſiez prendre en main notre cauſe,
Et détruire qui cherche à nous détruire tous;
Vous ne devez venger, grande Reine, que vous.
Oui, cet impertinent, par une audace extrême,
Va jusqu'à vous jouer ſur ſon théatre même;
Et par la feinte mort, qu'au public il fait voir,
Il brave de vos traits l'invincible pouvoir.
Vengez-vous donc, Madame, & de ſon inſolence,
Puniſſez l'orgueilleuſe & coupable licence :
Montrez, en le perçant de véritables coups,
Qu'on ne ſe moque point impunément de vous;
Que vous ſavez braver, qui comme lui, vous brave,
Que le plus grand mortel vous eſt moins qu'un eſclave;
Quand il a du mépris pour votre autorité :
Et c'eſt à quoi conclut notre humble faculté.
La mort, à ce diſcours, furieuſe, emportée
D'un tranſport non accoûtumé,

Prend de ses traits mortels le plus envenimé ;
Et pour ne plus trouver sa fureur arrêtée,
Elle quitte les médecins,
Qui ne pénétrant pas ses funestes desseins,
Croyent avoir perdu leurs peines :
Et puisqu'elle s'enfuit sans leur répondre rien,
Elle leur témoigne assez bien
Qu'elle ne prétend pas satisfaire leur haine.
Cependant à ce coup fatal
La cruelle trop empressée,
Ne croit pas son offense assez bien effacée,
Si Moliere ne meurt dans le palais Royal.
Elle entre, elle en approche, & veut se satisfaire ;
Mais voyant qu'il la brave, & que tout au contraire
D'exciter de l'horreur, elle augmente les ris,
Pleine de honte & de furie,
Elle quitte la comédie,
Et va l'attendre à son logis.
C'est-là que l'illustre Moliere
Arrive malheureusement,
Et trouve en son appartement
Cette barbare meurtriere.
A peine est-il entré, que d'un trait inhumain,
Conduit par sa funeste main,
Elle rend sa rage assouvie ;
Et sortant de ce lieu d'un pas précipité,
Laisse pour mieux marquer sa noire cruauté,
Ce grand homme à la fois sans parole & sans vie.
Telle qu'en sortant du combat
Paroît une Amazone après une victoire,
Telle, après son assassinat,
Parut aux médecins la mort pleine de gloire.
Ne craignez plus, dit elle, avec un air hautain ;
Celui qui de votre art détrompoit le vulgaire,
Celui qui m'outrageoit, & vous étoit contraire,
Vient d'être percé de ma main :
Travaillez donc pour mon empire ;
Pour l'agrandir, employez-vous ;

Et puisque je suis pour vous,
Sachez que désormais nul n'osera vous nuire.
Alors les médecins, d'un ton plein de transport,
Crierent tous, Moliere est mort.

EPITAPHIUM
PRO MOLLERO COMOEDO.

Hic facunde jaces facetiarum,
Molleri, arbiter & pater jocorum,
Salsi dramatis artifex & actor
Ausus qui proceres & urbem,
Plaudentes simul, & simul frementes,
Novas utilibus docere nugis,
Et ridens vitium vafer notabas,
Ipso sic melior Catone censor.

MADRIGAL.

Quand Moliere, employant de l'art les plus beaux traits,
Nous peignit des humains les différens portraits,
Nous dûmes nos plaisirs à son rare génie :
Mais il ne doit qu'à lui cet honneur sans égal,
D'avoir été l'original,
Dont la France jamais ne verra de copie.

PLACIDIS MANIBUS

JOANNIS-BAPTISTÆ

POQELINI MOLLERII,

COMICORUM SUI SÆCULI

Poëtarum facilè principis.

EPITAPHIUM.

Hic situs est vitiorum hominum, dum viveret, hostis,
Illos cùm scriptis, voce vel argueret.
Dicendo verum vitiis non ipse pepercit.
Huic Deus ut parcat, Lector amice, roga.

Traduction de l'épitaphe cy-dessus.

Cy gît cet ennemi des vices de son temps;
De qui la voix fit autant que la plume.
Il fut par l'une & l'autre, en délassant nos sens,
Des séveres leçons corriger l'amertume.
Homme, qui que tu sois, qui l'eus pour ton censeur,
N'épargnant pas tes mœurs ni ta personne,
Pour le payer des soins qui t'ont rendu meilleur,
Prie au moins que Dieu lui pardonne.

FAUSTIS MANIBUS

JOANNIS-BAPTISTÆ

POQELINI MOLLERII,

EPITAPHIUM.

Plaudebat, Moleri, tibi plenis aula theatris,
Nunc eadem mœrens post tua fata gemit.
Si risum nobis movisses parciùs olim,
Parciùs heu lacrimis tingeret ora dolor.

SONNET.

LA Parque m'a surpris, personne ne l'ignore;
Son coup fut aussi prompt que le feu des éclairs;
Mais mon renom fameux dans le bas univers,
Malgré ce choc mortel, m'y fera vivre encore.

Les fleurs que dans ses champs l'Hélicon voit éclore;
Reçurent de mes soins mille ornemens divers;
On ne peut rien trouver de si beau que mes vers,
Et de son propre encens Apollon les honore.

Le plus grand Roi du monde en vanta les attraits,
Hippocrate gémit sous l'effort de leurs traits,
Et le vice avec eux se vit toujours en guerre.

Un faux zele pourtant à la fin m'entreprit;
Mais pendant qu'à mon corps on refusoit la terre,
Le ciel s'ouvrit sans peine à mon divin esprit,

EPITAPHE.

PAssant, qui que tu sois, arrête,
Fais pour moi ce dernier effort;
Et, si te divertir d'un mort
Te paroît chose assez honnête,
Vien à ma très-humble requête,
Rire un moment de mon folâtre sort.

Pendant que j'ai vécu, j'ai fait la guerre aux vices;
Personne n'échappoit à mes heureux caprices :
J'ai fait voir des bigots le dehors imposteur,
Raillé des médecins l'art funeste & menteur :
J'ai berné les cocus; & puisqu'il faut tout dire,
Même exposé la mort aux traits de ma satire.

Mais hélas, par malheur pour moi,
La mort n'entend point raillerie;
Et je connois, à sa furie,
Qu'il ne faut jamais rire avec plus fin que soi!

Elle a voulu punir ma bouche téméraire
Par un funeste événement;
Et lorsque je souffrois un mal imaginaire,
Je suis mort effectivement.

Adieu, va-t-en, je t'en convie,
Et verse quelques pleurs en faveur de mon sort:
Mais on a, par malheur, tant ri pendant ma vie,
Que je ne m'attens pas qu'on pleure après ma mort.

EPITAPHE.

Moliere est dans la fosse noire,
On dit qu'il est mort tout de bon.
Pour moi, je n'en saurois rien croire;
L'acte est trop sérieux pour être d'un bouffon.

SONNET IRREGULIER.

C'est un médecin qui parle.

Moliere est mort; quelle étrange nouvelle!
Comment, sans en frémir, apprendre ce revers?
Il est mort, oui, sans doute, & la Parque cruelle
De ce monstre, sans nous, a purgé l'univers.

Que votre injustice est étrange,
Destins! ignoriez-vous quel est notre pouvoir?
Et ne deviez-vous pas savoir
Le plaisir que l'on goûte alors que l'on se venge?

Quoi donc, sera-t-il dit qu'avec impunité
L'ennemi de la Faculté
Porte parmi les morts le fruit de sa victoire?

Si nous avions encor ce chagin à souffrir,
Que ne nous laissoit-on, au moins pour notre gloire,
La consolation de le faire mourir?

FIN.

De l'Imprimerie de LE BRETON, Imprimeur ordinaire DU ROI. 1758.

[illegible]



